

" Exilé sur le sol au milieu des huées
Ses ailes de géant l'empêchent de marcher".
Baudelaire — L'albatros.
(Les fleurs du mal).

II. CONSTRUIRE UN LIEN SANS REFERENT ?

La description des propriétés techniques des différents supports de communication a voulu montrer qu'ils n'étaient en rien seulement des "supports" mais qu'ils incorporent des choix particuliers à leurs organisateurs et des modèles des relations humaines. Ce programme des médiateurs consiste avant tout à dénier leur propre responsabilité dans la production d'un certain ordre social. Les médiateurs refusent d'être instituteurs et prétendent fournir à chacun les conditions — et seulement les conditions — pour construire des liens sociaux hors des appartenances établies.

Un cadre est bien établi qui met les utilisateurs ou les clients dans une certaine position et qui diffuse l'injonction de la jouissance individuelle immédiate. De cette position, il est déjà difficile de repérer des places et d'ordonner une société. Mais, ce cadre se dénie lui-même comme cadre et tend à être énoncé comme conditions, au même titre que des conditions météorologiques. Cette place du référent, du Sujet qui garantit à la fois la coupure de la société avec elle-même (et sa non-fusion) et le recouvrement (ou la méconnaissance) de cette coupure, cette place est déclarée vacante. Pire, on est encouragé à croire que tout un chacun peut l'occuper pour son compte, voire même pour les autres : la puissance technique gracieusement mise à la disposition des connectés doit y suffire. Cet effacement du lieu de la croyance (l'au-moins-un) remet en cause la possibilité même de "l'institution comme mécanisme d'entretien et de conservation, précisément par ce biais de la fonction dogmatique, où s'identifie premièrement la croyance d'amour" (Legendre, 1974, p. 253).

Il ne s'ensuit pas mécaniquement un ordre social particulier ou un chaos absolu : la démarche de l'archéologie des dispositifs

techniques ne conduit pas inévitablement à la reproduction pure et simple d'un ordre. J'ai plutôt été frappé — pendant ces quelques années de travail au plus près de la vie quotidienne de ces "milieux"— par la **capacité d'institution** propre à ces groupes ou à ces réseaux. Personne ne se résout à la connexion pure et simple et au chaos qui semble être la seule issue à ce programme auto-référent, voire abandonné à lui-même. Mais alors que je m'émerveillais devant l'activité de mise en ordre et en signification déployée par les cibistes, par exemple, je m'implérais aussi du drame qu'ils vivaient, de leur travail de Sisyphe ou plutôt de Pénélope, défaisant immédiatement le peu de cohérence qu'ils avaient réussi à tisser dans leurs relations. Alors que j'ai pu y voir, pendant un temps, la preuve de la capacité instituante des humains quelque soit leur situation, le retour constant du chaos, l'atmosphère très prenante de **déception** qui règne dans ces univers m'ont convaincu de la nécessité d'une inscription de cette capacité instituante au-delà de la situation et des acteurs en présence. Leur activité frénétique de construction de liens ne peut se comprendre sans cette absence de référent, de tenant-lieu de leur propre capacité. Ils doivent "faire avec" ce programme qui prétend ne pas en être un : renvoyés toujours à eux-mêmes, et à eux seuls, ils n'ont plus la possibilité d'instituer la division en leur sein (et par là, un sens des places) car ils ne peuvent pas l'argumenter d'un au-delà de leur face-à-face. Le paradigme interactionniste des Sciences Humaines se révèle là comme principe de l'activité ordinaire de ces "êtres connectés" : la transparence de la relation qu'il suppose s'avère invivable. Nulle part la connexion ne peut faire appel à un principe, à un instituteur qui aurait été énoncé, mis en place seulement pour permettre aux acteurs de se mettre en place et de s'énoncer. Ce "tout est possible", qui dit bien l'absence d'inter-dit, est l'injonction tyrannique par excellence qui projette le désir dans un horizon sans limites et fait se retourner la frustration comme la jouissance vers les "êtres-connectés" eux-mêmes. En rendant impossible la représentation de la division sociale dans un rapport à une instance instituante, les "dispositifs-techniques-sans-programme" empêchent la stabilisation de principes de division au sein de cette "société" de connectés, réduite de ce fait à l'état de série.

Mais cela ne nous dit rien de l'activité de ces connectés eux-mêmes. Ils ne peuvent se résoudre à cette absence de référent et leur tentatives d'institution se multiplient. La diversité des pratiques observées sur ces nouveaux médias conforte souvent le

(non) programme des médiateurs : la preuve est faite qu'on peut tout y faire, qu'on peut y trouver, chacun à sa manière, "le bonheur". Or, à travers une étude systématique, on remarque que les scénarios du "faire avec" l'absence de référent se résument à quatre, que l'on retrouve dans chacun des dispositifs techniques étudiés :

— **adhérer au programme** : on prend comme référent cette absence même de référent et l'on joue le jeu du frottement des identités électriques produites par les dispositifs techniques.

— **produire de l'appartenance hors connexion** : en se décalant des relations connectées, on sort du dispositif pour mettre sur pied des groupes, des réseaux relationnels qui doivent, "en réalité", permettre la rencontre.

— **réifier la médiation** : on cultive l'industriel, la performance de l'appareil et l'on développe même un culte du dispositif.

— **demander un référent** : on ne se résout pas à cette absence de texte fondateur, on provoque, on appelle ou on prie pour qu'enfin quelqu'un parle et énonce le sens de tout ce (méli) mélodrame.

Ces quatre modalités de construction d'un ordre social dans un contexte sans référent sont toutes aussi insatisfaisantes : elles créent des conditions locales et provisoires d'arrangement, elles manifestent différentes tactiques pour "faire avec" quand la question principale demeure "comment en sortir?".

Cette situation est, je le souligne à nouveau, dramatique : elle est difficile à vivre. Mais elle est aussi quasi-expérimentale pour notre société tout occidentale, comme pour le sociologue. Ce n'est pas un hasard si le modèle interactionniste de la société a vu ses meilleurs développements dans les descriptions de situations urbaines contemporaines réalisées par Goffman. La connexion de tous avec tous franchit un nouveau palier avec les "NTC" : elle atteint selon nous un point-limite qui la rend fructueuse pour la compréhension de toute l'activité instituante d'une société.

Ces quatre tentatives de dépassement de la connexion en communication renvoient en effet aux paramètres de toute "communication" qui doit nier la **non-communication** qui fonde l'humain comme être-en-société. Cette négation de la division structurale du sujet et de la société avec eux-mêmes, ces "identifications aliénantes" se construisent selon quatre paramètres :

	II	
Ego	+	Moi
		Toi
	On	

La construction sociale des identités nécessite la production de ces quatre fictions simultanément. "On" représente les conditions générales de l'échange, que l'on produit aussi en cohérence avec toute la situation : des arguments, des "savoirs supposés communs", des "représentations supposées partagées" (Flahaut, 1982) ou des objets, des techniques sont mobilisés. Lorsque l'on réifie la médiation, comme le font certains des connectés, on se focalise abusivement sur ce "on".

Moi et Toi sont les identités produites comme fictions dans la communication, comme "substances" déniaient la distance irréductible à soi. Les procédures observées dans cette situation de connexion peuvent faire appel à deux registres "Moi-Toi" : l'un est construit au sein même du dispositif (les Moi-Toi des êtres-connectés) et doit supposer pour cela un II, référent qui se dérobe et qui empêche de donner une pertinence, une crédibilité à ces Moi-Toi. L'autre s'appuie sur les "Moi-Toi" sortis du contexte de connexion technique et peut alors chercher à faire appel à un "II" extérieur au programme même des médiateurs (cf les cibistes qui, pratiquant l'assistance, s'inscrivent dans l'univers des urgences médicales et font appel à un texte fondateur indépendant de la situation CB).

Certains continuent pourtant à exiger qu'un "II" quelconque réponde dans l'ordre même de la connexion techniquement organisée. Ils se focalisent sur ce référent absent, sur celui qui pourra énoncer les principes de segmentation (et par là d'agrégation) du réseau pour dépasser l'état sériel de connectés. Cet appel à un supposé Pouvoir a quelque chose de pathétique mais ne se dé-

ment pas tout au long des observations que nous avons faites. L'absence de réponse n'est jamais un démenti ou un renvoi à sa propre activité instituante : il faut qu'il y ait quelque chose comme un Sujet pour que cette activité instituante des acteurs prenne sens et qu'ils ne soient plus prisonniers du face-à-face des revendications de jouissance.

Si le dispositif mis en place — et son exigence industrielle de performance poussée à l'extrême jusqu'à son invisibilité — crée des conditions particulières à l'instauration d'un ordre social, aussi provisoire soit-il, on doit déjà comprendre qu'il ne suffit pas à décrire les comportements observés dans ces situations-limites : il existe toujours une capacité instituante des acteurs, manifeste à travers la variété des solutions adoptées. Mais, confrontée à elle-même et incapable de se référer à des principes qui la dispensent d'apparaître comme telle, à des textes ou à des interprètes qui prennent sur eux d'assumer cette activité de couper/coller, qui tiennent lieu d'instituteurs, cette capacité instituante "tourne à vide", dirais-je, elle ne parvient pas à dépasser les situations et à enrayer le dispositif pervers mis en place. Les acteurs, malgré toutes leurs tentatives, ne parviennent pas à faire société.

Le diagnostic sur l'état du lien social contemporain m'intéresse finalement assez peu. Bien sûr, d'autres phénomènes existent qui signalent que la question soulevée est posée à toute la société occidentale. La société du simulacre, du vide, de l'auto-référence, du narcissisme a été maintes fois décrite : Baudrillard ou Lipovetsky le font régulièrement, mais ceux qui ont plus inspirés ces travaux seraient Sennett, Barel ou C. Lasch. Pourquoi m'est-il si difficile de m'intéresser à tous ces tableaux prophétiques ? Bien souvent parce qu'il est impossible d'en discuter : on y croit ou on n'y croit pas. Cet effet prophétique n'est pas un mode de connaissance négligeable : c'est au contraire, ces moments "d'insights", ces grandes fresques aux traits puissants qui nous permettent de décoller des évidences d'une vie quotidienne incontestable, parce qu'on ne sait plus de quel point de vue la contester et parce qu'on fait corps avec elle... pour notre bénéfice.

Bien qu'il y ait une parenté certaine entre cette recherche et ces diagnostics, je tente cependant de maintenir une exigence d'investigation ethnographique qui fournit des matériaux dont l'interprétation reste discutable. Il m'intéresse plus de contribuer à

déconstruire les processus de "sociation" à travers ce qu'en révèlent ces situations-limites, où l'absence d'un des paramètres manifeste son caractère essentiel pour toute situation "normale" de communication. Les grandes fresques tragiques ou la réduction à tout prix à un paradigme (ici, par exemple, cette archéologie d'un programme technologique) ne correspondent pas à une activité de déconstruction systématique et s'arrêtent en chemin. Les arrangements bricolés par les acteurs sont eux aussi déterminants car ils révèlent leur capacité d'analyse d'une situation, leur tentative incessante de mise en ordre, d'association, de reformulation pour faire tenir "quelque chose de social" (et technique, linguistique et normatif en même temps) de façon cohérente. Ces procédures pour "faire tenir ensemble" sont certes des arrangements, au sens de Boltanski et Thévenot. Mais, à ce titre, elles manifestent aussi la compétence communicationnelle humaine.

2.1. Adhérer au programme: les techno-identités entre inspiration et industrie.

Si ces technologies ont autant de succès, bien qu'elles soient encore récentes et qu'elles peuvent fort bien disparaître sous cette forme dans quelques années (comme c'est déjà le cas en 1988 pour la téléconvivialité), c'est qu'il existe malgré tout un marché, une clientèle prête à entrer dans ce jeu, prête à accepter les principes de ce programme. L'appel à la jouissance individuelle est entendu, parfois détourné par la suite comme je le montrerai dans les trois autres démarches possibles, et parfois aussi (le plus souvent même) de façon éphémère : il apparaîtra en effet que la croyance au programme décroît rapidement. La CB et la TCV illustrent ce phénomène. Mais il existe toujours une nouvelle technique pour relancer les mêmes dispositions : les mêmes peuvent passer de l'une à l'autre, on peut ensuite passer d'une messagerie à l'autre, on peut enfin quitter la fréquence, le réseau, le Club etc... et y revenir de temps en temps. C'est en fait la pratique la plus répandue. C'est pourquoi on trouve toujours dans ces "univers-à-jouer", des novices qui "marchent", qui adhèrent, même s'ils se désignent seulement comme "curieux" au départ, avec la distance qu'il convient d'adopter face à une activité coupable ou tout au moins dévalorisée. De ce point de vue, les tenants de la culture cultivée jouent un étrange ballet d'attraction-répulsion vis-à-vis des messageries par exemple mais aussi vis-à-vis du Club Méditerranée, en hésitant toujours à franchir le

Rubicon tout en étant curieux de voir si, finalement, eux aussi ne pourraient y trouver une jouissance qu'ils se font fort de domestiquer d'ordinaire.

Il faut noter que, comme pour la télévision, ces activités modernes de masse possèdent un statut dévalorisé mais que cela n'empêche pas leur développement. Elles ont seulement plus de difficulté à gagner un statut public dans les conversations... de certains milieux, précisons-le.

Mais au-delà de ces novices, un flux et un reflux constant d'abandons et de retours constitue un milieu, certes instable, mais toujours actif : ceux qui tentent de stabiliser cet univers doivent avoir recours à l'une des tactiques que je décrirai plus loin (réifier la médiation technique, produire de l'appartenance hors connexion ou demander un référent). Ces derniers constituent le noyau d'habitues, voire de mordus qui ne peuvent jamais simplement adhérer au programme de la jouissance pour tous, parce qu'ils ont précisément expérimenté l'effet de leurre qu'il produisait. On trouve ainsi schématiquement trois groupes de gentils connectés :

- les habitués, qui n'y croient pas de la même façon et trouvent d'autres principes de stabilisation de leurs identités, pour domestiquer le chaos social.

- les novices, qui sont des curieux accrochés, voire même "accros", intoxiqués, qui ne peuvent se passer du système pendant quelques mois (il y en a toujours de nouveaux).

- les alternateurs, qui y ont cru mais n'y croient plus, mais cherchent à y croire encore, qui abandonnent mais reviennent, qui ne peuvent renoncer mais ne trouvent pas non plus de procédures pour devenir des habitués.

L'adhésion au programme est plutôt le fait des deux derniers groupes, instables et éphémères par définition, ce qui souligne bien l'impossibilité d'organiser une quelconque société sur ces principes de connexion hors de tout marquage social. Mais cette éphémérité, cette dimension de l'éphémère du passage, ou du frottement signalent sans doute le statut "normal" de ces dispositifs dans le jeu des relations humaines dans nos sociétés.

2.1.1. Le décentrement technique

La proposition des médiateurs est essentiellement d'ordre technique à travers des dispositifs divers, c'est-à-dire qu'elle prend forme technique (mais, on l'a vu, elle renvoie à bien autre chose) : cela implique de la part de l'utilisateur une certaine compétence technique. Il n'est pas là pour écouter ou pour regarder, mais il doit manipuler l'appareil, ne serait-ce que pour écouter ou regarder. C'est d'ailleurs la promesse constante de ces techniques : vous choisissez, vous manipulez. Les Parcs de Loisirs étaient jusqu'à présent les seuls à jouer la carte inverse en demandant surtout à leurs clients de se laisser faire : mais des entreprises comme les studios Universal à Los Angeles ou les projets du Club Méditerranée à Mirapolis comprennent désormais une part d'activité. On a dès lors beaucoup parlé "d'interactivité", ce qui n'est pas faux si l'on ne réduit pas la communication à cette dimension technique et si l'on mesure le caractère structurant du médium. Les promoteurs de la télématique vantent ainsi les mérites de l'interactivité beaucoup plus que pour la TCV ou la CB, dans la mesure où la médiation technique prend une place prépondérante dans les messageries.

Adhérer au programme, c'est dans ce cas accepter d'être opérateur et d'être entièrement dépendant de cette activité technique pour pouvoir participer à un "échange". La lecture d'un livre relève de la même contrainte, à la différence de la conversation face-à-face ou du discours : l'utilisateur produit au sens technique (et non seulement dans l'ordre de l'interprétation) le livre ou la connexion télématique par exemple. Cette précision est d'importance pour se décaler d'une vision déterministe de ces dispositifs : il y a bien un programme mais d'une façon où d'une autre, il faut faire en sorte que les utilisateurs y contribuent et le produisent pour eux-mêmes. Les techniques d'accrochage de l'utilisateur doivent prendre en compte cette spécificité. Le téléspectateur doit lui aussi allumer son récepteur : mais c'est la seule activité qui lui est demandée. Pourtant, l'introduction de la télécommande ou du magnétoscope signale une certaine activité qui permet au téléspectateur de produire son programme, grâce au zapping ou au visionnement différé. Mais il est intéressant de noter que les professionnels de la télévision ont intégré l'activité-magnétoscope chez le téléspectateur et n'hésitent pas à faire référence ("A vos cassettes") : ils ont donc modifié leurs techniques

d'accrochage du téléspectateur en fonction de cette activité (cf les programmations tardives). Mais il intègre difficilement le zapping, si ce n'est sous une forme d'interdit "amical" ("Restez avec nous"), qui les obligent à soutenir le lien en permanence. Dans le cas des NTC, le rôle technique actif de l'utilisateur est intégré au programme et permet précisément de faire disparaître toute idée de référent ou de formatage des contenus, puisque chacun est supposé produire techniquement l'échange. Pourtant, tout le dispositif représente une technique d'accrochage des connectés qui doit leur permettre de jouer avec les avantages de l'immédiateté et de la sélectivité. L'immédiateté doit se traduire par une exigence d'activité technique faible, limitée à la connexion. Pour la TCV, une fois le numéro de téléphone composé, l'activité technique est particulièrement réduite, d'autant plus qu'il n'y a aucun tour de parole à respecter. Mais on y perd alors en sélectivité : on doit accepter de "cohabiter" avec tous en même temps, le choix se limitant à connecter/déconnecter et à changer de numéro de TCV (jusqu'à 6 possibles à Montpellier) pour changer de groupe (10 connectés au maximum).

La CB nécessite une activité technique constante au-delà du moment de connexion. Je montrerai comment certains en viennent à baser tout l'échange sur les variations techniques. Pour l'utilisateur ordinaire, il faut choisir un canal, savoir passer de l'un à l'autre (du canal d'appel — le 27 ou le 19 — à un autre, au moins), suivre sa puissance d'émission sur un potentiomètre, et surtout appuyer sur "la pastille", c'est-à-dire sur son micro pour parler. Mais il faut aussi attendre son tour, respecter des règles de coopération pour s'annoncer ("lancer un break") dans le cours d'une conversation : en CB, la sélectivité est un peu plus grande qu'en TCV puisqu'on peut choisir plusieurs canaux (très souvent 120 canaux — non autorisés — multipliés par 3 modes de modulation différents). Mais l'immédiateté est moins grande, les règles de coopération portant sur l'activité technique sont plus exigeantes.

Pour les messageries télématiques, la sélectivité est très grande puisqu'on peut choisir totalement ses interlocuteurs (parmi ceux qui sont connectés, malgré tout !). Mais l'immédiateté se perd dans une multitude d'opérations à effectuer : la connexion elle-même est souvent longue à réaliser, depuis l'accès à Télétel, l'accès au serveur, l'accès au service messageries lui-même, jusqu'à l'accès à un interlocuteur précis. Pour la conversation, il faut continuer à manipuler un clavier, à utiliser les touches

d'envoi ou de suite, à écarter ou à accepter les différents messages qui parviennent sur l'écran. De plus, il faut souvent réapprendre la manipulation d'une messagerie lorsqu'on en change, car les opérations sont loin d'être standardisées. L'obligation de l'écrit représente une exigence d'activité technique permanente qu'on ne peut évacuer et qui conditionne totalement les possibilités "d'expression" : elle n'est, d'après moi, ni créatrice de "handicap" ni "facilitante" elle-même. Mais l'écrit oblige à **dire autrement**. C'est le propre même du dire d'opérer par un **détour** constant et de ne jamais être réductible ni au dit ni à l'émetteur ni au récepteur. Dans le cas des NTC, le détour constitutif du dire prend une première forme, celle d'un **décentrement technique** incontournable. Tout doit être mis en forme technique : c'est ouvrir aussi la possibilité d'une distance à son dire, d'une objectivation même de son message, comme c'est le cas pour la télématique avec l'affichage de son message avant l'envoi. Mais c'est en même temps mettre un certain type de distance qui peut nier paradoxalement le décentrement ontologique par une fixation à la performance industrielle : en déplaçant toute relation sur le terrain technique, on peut viser des résultats, des buts, des opérations plus ou moins performantes et ainsi recouvrir, oblitérer le ratage fondateur de toute intersubjectivité. L'obligation d'en passer par la technique ouvre explicitement ce champ de l'instrumentalité des relations humaines, qui préexistait à l'évidence à ces technologies, mais qui se voit ici rendu opératoire au niveau de relations interindividuelles.

Ce détour technique peut, comme je le montrerai, ouvrir aussi bien la porte à l'expérience d'un décentrement dans le dire comme le recouvrir sous les aspects de la performance et de l'instrumentalité. Mais on ne peut évacuer ce détour technique. Il apparaît déjà que les différentes NTC gèrent ce détour de façon spécifique entre l'immédiateté et la sélectivité, souvent contradictoires. Au sein même de chaque technologie, de multiples variations apparaissent du fait des médiateurs ou du fait des utilisateurs. Ainsi, chaque serveur de messageries présente des particularités, que les utilisateurs évaluent d'ailleurs rapidement comme facilitantes ou non. Les critères peuvent être : le nombre d'accès, les vitesses d'affichage, la longueur des pseudos et des textes, les manipulations nécessaires pour un dialogue rapide, les possibilités de se déconnecter temporairement, de certifier son pseudo, de passer aisément d'une messagerie en direct à la messagerie publique ou aux BAL (Boîtes à Lettres), les possibilités graphiques etc... Chaque serveur évolue : la Gretel des pionniers a su par

exemple garder son "avance technique" en proposant une des messageries les plus performantes, où l'ouverture de possibilités plus nombreuses ne bloque pas l'immédiateté des connexions.

Si je parle de programme... commun à toutes ces technologies, je dois aussitôt mentionner que ce modèle, cette matrice prend des formes conjoncturelles multiples. Car ce programme, qui représente déjà un tissage de technique et de social dont on ne peut distinguer à l'observation ni la trame ni la chaîne, s'actualise différemment selon les situations et selon les associations mises en place. Le débat social, le jeu de la divergence et de la convergence n'en continuent pas moins : ils tendent d'ailleurs parfois à occulter les caractères "de fond" des technologies en focalisant l'attention sur le jeu perpétuel de distinction qui ne change rien au processus politique unique ainsi mis en forme. Mais on ne peut comprendre ce qui se passe effectivement sur les messageries, sur la CB ou sur la TCV, si l'on ne mesure pas les écarts qui s'y introduisent en permanence. Chaque messagerie, chaque "fréquence" (comme l'appellent les cibistes en les attachant à une ville : la fréquence de Lyon, la fréquence de Rennes etc...) se construit comme particularisme à travers les particularités des médiateurs, celles des utilisateurs, et celles résultant des formes de négociation adoptées. On a affaire à des **styles** toujours particuliers mais toujours prétendant à l'universel, et jamais à des "techniques".

Adhérer au programme, c'est alors entrer dans le jeu de modelage d'un univers particulier, qu'on espère rendre adéquat à ses propres désirs, modelage qui doit s'appuyer sur une activité technique spécifique. Ce débat et cette rationalité du particularisme et de l'universel, peut se repérer à tous les niveaux, y compris pour chaque connecté individuellement. Chaque utilisateur fera un usage particulier des dispositifs : il saura y apporter sa "patte", sa "touche", "marque de fabrique". On pourra même le reconnaître à certains traits, sur une messagerie, sur la TCV ou sur la fréquence en CB. Il n'y a de fait que des "sociétés locales", des configurations particulières, plus ou moins stables, d'accrochage entre êtres humains et machiniques. Le local, au-delà de toute dimension territoriale, est une propriété de l'activité sociale elle-même, que les NTC promettent de développer sous une forme "pure", au sens où Simmel parle de "sociologie pure", de formes par excellence de la sociation.

Le programme des médiateurs contraint à ce décentrement technique mais ne fournit pas d'autres références, comme je l'ai dit, pour gérer tout ce jeu de distinctions. Tous les critères de performance industrielle de ces dispositifs ne suffisent pas à énoncer les principes selon lesquels on va affirmer son particularisme ou engager un compromis avec d'autres : le comble de la performance consiste précisément à laisser entendre que toutes les segmentations, tous les agrégats (tous les "couper/coller") se valent et sont réalisables, que l'on peut à la fois être relié techniquement à tous et produire une dimension "locale" particularisée à l'extrême. Le décentrement technique vaut alors comme promesse de toute puissance, de production infinie d'identités électroniques : cette croyance opère comme un aimant décisif pour assurer le renouvellement de la clientèle car il est clair, pour les habitués, que cette promesse est fallacieuse. Pourtant ce détour technique fournit une ressource essentielle au placement des acteurs eux-mêmes (et entre eux) : la performance n'est plus seulement celle de la machine mais aussi la leur. Cette version industrielle des relations entrera en conflit permanent avec la version inspirée qui trouve, elle, ses ressources dans l'impératif publicitaire.

Mais auparavant, il convient de préciser dans quelle mesure le Club Méditerranée ou les Parcs de Loisirs permettent de faire les mêmes observations. Le Club Méditerranée place ses G.M. en position "d'acteur minimal" : le seul problème du G.M. consiste à choisir, la machine G.O. devant répondre au quart de tour et s'adapter à ces demandes individuelles.

On peut certes noter une évolution dans les thèmes idéologiques dominants, dans les modèles de G.M. diffusés par le Club : on est passé du modèle fêtarde communautaire au farniente plus ou moins méditatif, puis au G.M. sportif suractif (gros muscles...) et au G.M. curieux-cultivé (... mais pas petite tête). Tous ces modèles tendent à se cumuler actuellement dans un "tout est possible" où l'inactivité et le bronzage ne sont pas nécessairement idiots mais n'empêchent pas la micro-informatique, la plongée, la peinture sur soie ou les excursions. Ce refus d'un modèle unique de l'activité ne contraint pas le G.M. à une position d'opérateur. On le place sans cesse dans la position d'autodétermination sans pour autant imposer un registre technique pour ces choix. Pourtant, dès qu'on veut choisir, on entre dans une logique de programmation de ses propres activités qui peut prendre des traits industriels : adhérer au programme du Club dans sa version industrielle, c'est chercher la performance

pour soi, parfois jusqu'à l'épuisement ou jusqu'à l'intoxication. Mais la technologie G.O. du Club a incorporé à un tel degré les exigences d'immédiateté (quand je veux) et de sélectivité (ce que je veux), qu'elle parvient à faire disparaître l'énorme technicité organisationnelle qu'il faut déployer. Le détour technique, qui ne saurait être matériellement identique aux NTC, apparaît ici comme un impératif secondaire, par rapport à l'impératif publicitaire : toute la charge de la technique repose sur l'organisation du Club. On notera au passage qu'il semble malgré tout plus performant de faire opérer des humains (comme les G.O.) que des machines pour parvenir à s'adapter aux promesses de jouissance faites à chacun, en combinant sélectivité et immédiateté. Mais ce degré différent de performance ne change rien au programme commun à ces techniques.

Les Parcs de Loisirs jouent, comme je l'ai dit, la carte inverse de l'activité : il faut choisir, certes, mais il faut ensuite se laisser faire, s'abandonner. De nouvelles attractions "plus interactives" se développent mais ne marquent pas de façon décisive la technologie des parcs. Cette position de passivité est assumée par l'organisation et par les systèmes techniques du parc, qui font à la place du client et ne lui demandent rien d'autre que de s'asseoir (le plus souvent), de sentir, de regarder, d'entendre. Cependant, le parc de loisirs n'atteint jamais le degré de sélectivité ou d'immédiateté du Club, ou même des NTC : le client est toujours traité en "masse". Or, les utilisateurs des lieux publics et particulièrement les urbains socialisés de longue date dans les villes, ont développé un savoir-faire extrême dans la gestion industrielle de leurs déplacements, des espaces publics, des files d'attente. De la même façon que les plans de circulation urbaine s'écrouleraient si tous les automobilistes calquaient leur comportement sur celui qui conduit pour la première fois en ville, de même la technologie organisationnelle des Parcs ne tiendrait pas longtemps si elle ne s'appuyait pas sur une activité instrumentale construite de la part des clients, qui optimisent leurs parcours ou règlent leurs fréquentations des attractions selon les heures ou selon l'encombrement.

Le détour technique exigé de la part du client est ici de l'ordre du déplacement et de sa gestion industrielle : il est beaucoup moins objectivable que l'activité technique du téléopérateur mais on met l'utilisateur en position d'opérateur actif de façon plus pressante qu'au Club Méditerranée.

On retiendra, pour terminer sur ce point, que l'impératif industriel incorporé aux dispositifs est repris et assumé par les utilisateurs : il ne s'ensuit pas une détermination de l'un par l'autre ou un ajustement mécanique. Il apparaît au contraire que ces dispositifs technico-organisationnels, s'ils veulent fonctionner, d'un strict point de vue industriel, doivent faire appel à une activité chez les utilisateurs. Cette option est valorisée comme telle, y compris chez les utilisateurs qui peuvent alors rivaliser de compétence, mais elle introduit aussi des possibilités de variation sociales, de divergences qui peuvent faire retour en termes de dysfonctionnements industriels (cf les sabotages). Cet impératif technique met en forme les identités des acteurs mais il est étroitement associé à un impératif publicitaire qui vient souvent même le contredire.

2.1.2. L'impératif publicitaire

Les identités produites dans ces univers prennent nécessairement une forme technique, et toutes leurs manifestations passent par une activité technique particulière, par un style. Ce décalage est déjà fondateur pour l'expérience du télémateur ou du cibiste. Mais l'impossibilité des repérages habituels des identités qu'introduit ce décalage technique modifie toutes les procédures de reconnaissance. On n'aborde pas quelqu'un sur la TCV ou au Club de la même façon qu'on aborde quelqu'un dans son univers de travail ou de voisinage ni un inconnu dans la rue d'une grande ville. Les codes de signalement social sont à inventer. Mais cette nécessité quasi technique est valorisée par les médiateurs, par les producteurs de ces dispositifs : non seulement on n'est pas reconnaissable mais il faut faire en sorte d'être méconnaissable. Il faut rompre avec tous les repérages traditionnels de son identité, avec toutes les séquelles d'appartenances sociales établies. On a souvent présenté les NTC à travers cette spécificité : l'anonymat qu'elles permettraient. Or, il faut retourner sans doute la proposition pour signaler au contraire qu'elles se fondent sur un impératif publicitaire, volontariste et techniquement travaillé. Cette exigence publicitaire tient dans la nécessité où l'on est mis de s'afficher, de travailler la présentation de soi, avec l'espoir de se vendre, d'accrocher d'autres interlocuteurs. La particularité de ces dispositifs tient au fait que les connectés peuvent prétendre s'affranchir totalement des marquages sociaux et construire artificiellement leur identité comme on construit un concept publicitaire.

La rupture la plus nette avec les procédures de reconnaissance ordinaire apparaît dans l'exigence du pseudo qui se définit d'abord négativement comme effacement du "nom de famille". Le prénom peut en effet très rapidement intervenir dans l'échange : au Club Méditerranée, il est la base même de la conversation au point qu'il fait office de pseudonyme pourrait-on dire. Les cibistes, eux, distinguent explicitement leur identité technique (ex : la station Blueberry 3.5) de l'opérateur désigné par son prénom, selon la tradition établie par les radio-amateurs. Mais l'absence, voire le tabou du nom demeure omniprésent sur toutes les technologies. C'est comme si toute la lignée, tout l'héritage réapparaissent à travers ce nom et signifiaient clairement que l'individu désigné par son prénom n'est un sujet qu'au prix de son inscription dans cette lignée, c'est-à-dire de sa négation comme individu. Aussi, le triomphe de l'individu doit-il passer par l'écrasement du nom. Adhérer au programme, c'est alors soutenir le plus longtemps possible et de la façon la plus performante, l'identité artificielle, le clone que l'on a fabriqué (mais qui n'est pas né ni donné comme le sont l'enfant et le fils).

La même distance se manifeste à propos des situations professionnelles, qui mettent beaucoup de temps à s'afficher en général, et parfois ne le sont jamais. Sur la CB ou sur la TCV, où tous les échanges ont lieu en public, le flou est de rigueur, même si par le débordement hors du réseau ou hors de la fréquence, on finit par connaître les activités professionnelles des principaux participants. Sur les messageries, sur la CB, sur la TCV et à un degré moindre au Club Méditerranée, tout se passe comme s'il était convenu de faire en sorte de faire durer l'échange le plus longtemps possible sans avoir à se positionner dans le registre professionnel. Dans la mesure où de nombreux contacts (sur une messagerie ou à une table de restaurant du club) ne durent que très peu, il n'est guère difficile de trouver des lieux communs pour ne pas aborder ces questions. Mais dès que l'échange se répète, le statut professionnel devra à un moment ou à un autre être "décliné", et les réajustements sont alors rapides : les hiérarchies sociales pèsent alors de tout leur poids pour faire se séparer ce qui avait été techniquement rapproché. Chacun anticipe les effets de ce repérage statutaire et cherche à déguiser ou à généraliser l'énoncé exact de sa profession (ex : "dans l'administration", "enseignant", "directeur de société"). La fiction des identités techniques ne tient pas le choc face à cette autre fiction, les iden

tités de statut social, notamment professionnel, créditées d'une réalité plus grande, non seulement par les sociologues mais par les acteurs eux-mêmes.

Mais cette discrétion sur la profession qui contraint à certains exercices de présentation de soi demeure moins contraignante que la discrétion sur le domicile. Dans la mesure où l'on se vit comme connectés, on peut à un certain moment accepter de fournir son numéro de téléphone. Le nom n'est pas connu et il est donc impossible de localiser exactement grâce à l'annuaire. Passer en "RTC" (c'est-à-dire au téléphone "ordinaire"), sur la CB, sur la TCV ou sur les messageries, représente une étape importante dans l'engagement relationnel : l'échange téléphonique de personne à personne se constitue ainsi comme un domaine d'intimité, qui prend de la valeur comparée aux media de "connexion collective". Mais les rendez-vous éventuels — j'en parlerai plus loin — évitent eux aussi le domicile. Le domicile relève sans doute du ménage et d'une inscription sociale forte qui signale des engagements difficiles à suspendre : on est le mari ou la femme (le compagnon et la compagne) ou le fils et la fille de quelqu'un. La technique remue-ménage joue précisément sur le "comme si" ces liens n'existaient plus. On n'existe plus comme atome indépendant : le domicile dit immédiatement le nom, même si l'on est célibataire. De plus, et les cibistes sont les plus vigilants sur ce point, le domicile est "indéménageable" : sur une fréquence ou sur un réseau, où on peut changer d'identités, où on peut jouer des rôles et entrer parfois en conflits violents ou en sympathies fortes, il devient dangereux de se présenter avec toutes la fixité d'un domicile, où on demeure. Ces techniques permettent au contraire d'être chez soi et ailleurs, de décoller du domicile sans en perdre les avantages, et de donner du jeu à ses attaches : c'est du moins ce qu'on croit pouvoir faire. Les liens éphémères que l'on crée sur ces réseaux peuvent s'accrocher à l'indice du domicile et du coup obliger à coller aux relations construites. Il faut de plus renégocier tous ces accrochages, toutes ces constructions jusqu'ici séparées et parfois très contradictoires. L'interdit sur l'énoncé du domicile tient aussi, chez les cibistes ou chez les téléconvives, à la crainte de l'invasion : tout se dit publiquement, et même si on le dit en privé, la rumeur circule en dehors ou sur les réseaux. L'information donnée sera repercutée à coup sûr : aucune confiance ne règne sur ces réseaux qu'on ne

peut clore. Ces cas d'invasion, très bon enfant certes, existent chez les cibistes notamment et font partie des histoires communes répétées à l'envi. Tout le monde est prévenu.

Le tabou du domicile tient aussi au fait que ces connexions techniques contrairement à ce qu'on a souvent répété, ne fonctionnent pas sans référence à un espace partagé : des contraintes techniques pour la CB, pour la TCV ou pour les messageries en RTC favorisent les relations localisées dans un espace délimité. Pour les autres messageries (en 36.15), le critère de proximité spatiale demeure très sélectif et beaucoup se dérobent si l'interlocuteur est "trop loin". L'objectif de la rencontre apparaît en filigrane : pour d'autres, la connexion éloignée sera au contraire appréciée. Dans tous les cas, l'espace de référence (en l'occurrence la région du domicile) est un critère important qui permet d'apprécier la distance ou la proximité que l'on accepte dans l'échange. Lorsqu'on habite dans la même ville, la discrétion sur le domicile est alors plus importante par crainte de perdre la maîtrise sur cet espace de repli. On en trouve la confirmation dans l'attitude des G.M. au Club Méditerranée. Tout le monde vit ensemble dans un espace détaché de toutes références à son espace de vie quotidienne. Au moment du départ, des adresses s'échangent souvent, d'autant plus facilement qu'on habite loin les uns des autres. On sait que les chances de rencontre sont minimales et que son domicile sera préservé. L'échange d'adresses relève souvent paradoxalement de cette mise à distance dans le dévoilement même de son domicile.

L'impératif publicitaire se construit sur ces tabous du nom et du domicile et secondairement de la profession : on doit y ajouter celui de la représentation collective. Il est inconvenant et même impossible de parler "au nom de". Pas de nom de famille mais pas de nom fédérateur d'identités plus ou moins solidement agrégées. Le temps des manifestes ("je parle au nom des étudiants X, des travailleurs, des routiers ou des clients du supermarché") est déclaré terminé sur les NTC comme au Club. Sortir des appartenances établies, c'est aussi renoncer à les manifester, à donner la parole à ces identités construites parfois difficilement : ici, il n'y a pas de **représentants**. Personne ne peut parler au nom d'autres : une voix égale une voix. Il est dès lors impossible de prétendre gagner du poids ou du crédit en s'adossant à d'autres acteurs qu'on aurait intéressés et qu'on représenterait. Cette non-représentation fait figure de manifeste individualiste s'appuyant paradoxalement sur le passage à la limite d'un modèle civique

démocratique : un individu égale une voix à tel point qu'aucun ne peut prétendre incarner plusieurs voix et parler pour eux. La logique des porte-parole est systématiquement sabotée par les connectés ou par les utilisateurs eux-mêmes. Certains, sur les messageries, menacent "au nom de..." de quitter le serveur pour telle ou telle raison, selon un modèle consumériste : il y a toujours immédiatement quelqu'un pour leur répondre "vas-y, va ailleurs, on sera plus tranquille", et "tu ne représentes rien, c'est ton problème". Les cibistes sont aussi les champions des velléités protestataires (contre le gouvernement en général et "l'administration") : ils ont cru réussir dans les années 80-81 mais le mouvement s'est vite effondré, tarabulé par le refus absolu de toute représentation. L'espace des NTC ou du Club Med n'est pas un espace civique et se construit même pourrait-on dire en **réaction** à la détérioration de l'espace civique. Aucune délégation n'est crédible, aucune représentation ne doit être acceptée : mais ce refus de croire, de faire confiance, de déléguer apparaît comme une croyance encore plus absolue en sa propre représentation, en cette fiction d'identité individuelle, fabriquée, autorisée par ces technologies.

Par certains côtés, ce refus des porte-paroles me rappelle le défunt "Droit de réponse" de Michel Polac, qui fonctionnait comme anti-parlement : des expressions individuelles étaient juxtaposées et l'on jouait de leur confrontation explosive en empêchant même toute généralisation ou plutôt toute universalisation. L'intérêt de l'émission tenait strictement dans la mise en scène de la divergence irréductible, du refus du consensus : pour cela, toute représentation, toute délégation, qui supposent déjà une traduction (et donc une réduction), un accord, un déplacement au-delà de la situation particulière, devaient être niées.

De cette quadruple disparition du nom de famille, du domicile, de la profession et du porte-parole, naît le culte de **"l'expression"** individuelle. On croit pouvoir ainsi débloquent l'émergence des singularités : mais on s'aperçoit vite qu'il n'existe rien de substantiel, une fois ôtées ces marquages sociaux. La technologie du pseudonyme évite — provisoirement — la conscience de ce vide : il faut alors **construire** un représentant (son pseudonyme) et parler en son nom. L'effet de **leurre** est total à ce moment mais c'est bien la fonction publicitaire qui est à l'oeuvre.

On est donc amené à **coller** à la fiction que l'on construit pour qu'elle tienne debout pendant un temps suffisant pour attirer les regards. La question du pseudonyme n'a rien de secondaire et dément l'idée d'un anonymat : l'obligation de s'afficher et de se nommer (une "auto-nomination" rappellent Briole et Tyar) impose un travail de composition digne du travail des publicitaires. Le pseudonyme sert d'**appel** : il doit accrocher. Il faut donc qu'il signale quelque chose non pas tant à propos du sujet mais à propos de ce qu'on suppose intéresser l'autre : l'identité ainsi produite, loin d'être une "expression" (?) authentique (?), colle de près au regard de l'autre, à son désir, comme toutes les identités. De même que dans le message publicitaire la référence au produit, à ses propriétés, n'est plus pertinente mais est remplacée par tout (et n'importe quoi) ce qui peut mobiliser l'attention et le désir chez le spectateur. Les variations dans les tactiques de présentation de soi peuvent se rapporter alors à une oscillation entre un critère industriel (réussir "l'accroche" comme manipulation de son image pour l'autre) et un critère inspiré (dire quelque chose de soi qu'on ne sait pas nécessairement mais qui "se dir"). Claude Baltz avait commencé à établir une typologie de ces tactiques discursives à propos du pseudonyme en affirmant : "Le pseudo, c'est le médium". (...) Le corpus qu'il avait recensé à partir de Gretel, faisait apparaître la variété des modes d'identification adoptés : identification à une communication fonctionnelle (ex : H CH F), à une référence préexistante (MADMAX) ou à un énoncé (TAGADA). On retrouve là, à chaque pôle, la performance d'une part, l'inspiration d'autre part, l'identification à une référence préexistante pouvant jouer sur les deux tableaux. Mais dans tous les cas, il importe de souligner cette tension interne à la mise à forme du pseudo entre deux modes d'accrochage. Les cibistes, les téléconvives ou les télémateurs savent très bien l'importance de l'image de marque qu'ils produisent à travers leurs pseudonymes : quand il n'existe aucun critère de reconnaissance, de classement, d'identification, le pseudo devient la seule ressource pour choisir, pour s'orienter dans un monde où tout est possible. Alors on peut préférer un jour avoir affaire à une version industrielle ("Envie de causer") et un autre jour se fier à une attraction toujours incertaine pour une version plus inspirée. On peut aussi apprendre à se présenter et changer de pseudonyme, changer de tactique selon les circonstances. De la même façon qu'on devient expert dans la conduite technique d'un dialogue, on peut devenir expert en pseudos attractifs. Mais il faut pouvoir **soutenir** les désirs ainsi suscités : on croule parfois sous les appels en ayant choisi un

pseudo séduisant (ou fameux) ou on s'avère incapable de tenir la prétention affichée par son pseudo (ex : "classe" ou "princesse" etc...). Le pseudonyme n'est donc pas un exercice gratuit mais un "produit d'appel" qui doit avoir une certaine cohérence avec ce qui est effectivement offert. L'épreuve est parfois difficile pour sa propre cohérence identitaire : on ne peut pas impunément prétendre être tout ce que l'autre voudra.

Cet impératif publicitaire est présent dans toutes les NTC, moins souple cependant sur la CB où les identifications se font assez rapidement au-delà du pseudo (une voix, des rencontres hors fréquence, etc...). Mais s'appeler Perceur, Zigzag ou Surcouf n'est jamais anodin, même si la difficulté à en changer rend le choix plus épineux : les autres collent eux aussi au pseudo choisi pour les attirer.

Dans le cas du Club Méditerranée, l'usage du pseudonyme ne se rencontre guère : l'affichage des identités dispose en effet d'autres moyens, communs à toutes les rencontres face-à-face. L'effacement du nom et des porte-paroles fonctionne de façon identique, voire même avec plus de pression pour ce qui est des porte-paroles de même qu'est maintenue la distance à ses appartenances professionnelles ou d'habitat (sans l'effacement présent sur les NTC toutefois) : on parle peu d'autre chose que du Club (les autres villages et les G.O. font l'essentiel des thèmes de conversation) et lorsque certains intellectuels invités au Club avaient tenté de parler d'événements politiques contemporains de leur séjour, aussi fertiles que l'invasion de la Tchécoslovaquie, ils avaient compris (?) qu'ils restaient prisonniers de leurs rôles. Personne n'aurait l'idée au Club de soudain lancer une pétition, ou de faire une tribune pour parler "au nom de" qui que ce soit, alors qu'on trouve malgré tout ces tentatives sur les messageries par exemple.

La production publicitaire de son identité de G.M. demeure malgré tout une exigence. Tout se joue alors dans la tenue vestimentaire, ce qui peut devenir un art très subtil lorsqu'il n'y a plus que le maillot de bain comme uniforme. Mais les soirées, les repas, les jeux et le night-club sont autant d'occasions de manifester ses compétences pour accrocher l'attention de certains. Chaque lieu public peut alors être l'occasion d'une véritable entrée en scène, où l'on compose un produit d'appel savamment travaillé. Il faut bien admettre que les savoir-faire de la drague n'ont pas subi d'innovations renversantes et font même parfois peser une

atmosphère lourde par leur caractère stéréotypé et volontariste. En fait, les seul(e)s à étaler leurs savoir-faire sont les G.O., tant sur le plan vestimentaire que sur le plan des comportements de séduction. Leurs performances deviennent même un spectacle pour les G.M. qui, à défaut d'en tirer des enseignements, vivent par procuration ces émotions et ne cessent de fantasmer sur les succès sexuels des G.O. On mesure alors à contrario les avantages des NTC qui ouvrent un champ nouveau aux techniques de séduction, en valorisant le verbe, et dans le cas des messageries, le texte, tout en atténuant les effets des échecs. Les G.O. ne ménagent cependant pas leurs efforts pour favoriser l'émergence d'une reconnaissance G.M. : les compétitions sportives par exemple sont l'occasion de remise de médailles, de célébrations de tout le village. Les G.O. font alors la publicité des G.M. et cherchent toutes les occasions de les mettre en avant non seulement comme G.M. (hors de tout autre référence sociale) mais comme G.M. particulier. La prise en charge G.O. va ainsi très loin pour développer "l'expression" individuelle et ce volontarisme des G.O. introduit la contradiction permanente du système Club (ou des NTC) : être totalement pris en charge pour récupérer de l'autonomie, pour ne plus être agi ni massifié et pour rétablir une image de sa propre puissance. Pour cela, il faut assurer la jouissance et contraindre à croire qu'elle est possible et qu'elle est sienne. Il faut en effet beaucoup de conviction institutionnelle pour persuader les G.M. qu'ils ont essayé de nouvelles activités, qu'ils ont réalisé des potentialités insoupçonnées et que, décidément, oui, ils ont manifesté eux aussi cette inspiration qui rend chaque expérience incommensurable, unique (et donc indiscutable).

L'impératif publicitaire disparaît par contre totalement dans le cas des Parcs de Loisirs : la prise en charge est totale et relativement uniforme pour tous. Les objectifs d'individualisation sont remplis sans une très grande sélectivité, qui obligerait chacun à s'identifier et à nommer ses attentes. Seules les attractions plus "interactives" peuvent faire appel à une contribution personnelle (ex : tourner un film ou tourner dans un film). L'affichage de son identité (là encore, le prénom) n'est pas cependant organisée en vue d'une présentation de soi manipulant la séduction, même si la célébrité brève et la présence d'un public confirment que sa jouissance individuelle s'inscrit dans la dépendance du regard et de la reconnaissance de l'autre.

2.1.3. La version industrielle de l'adhésion.

Je distingue ici d'une part des pôles d'adhésion au programme (adhésion industrielle et/ou inspirée) et d'autre part les impératifs de base sur lesquels se greffent les pratiques observées, à savoir le détour technique et l'impératif publicitaire. Ces impératifs sont incontournables mais les connectés, les clients, peuvent opter dans leur style d'adhésion pour une insistance sur l'inspiration ou sur la performance industrielle.

Adhérer au programme dans l'ordre de la performance, sans pour autant réifier la technique, c'est croire absolument à l'obtention d'une satisfaction au bout du compte : en utilisant à fond les possibilités techniques de ces situations, on peut manipuler soi-même et les autres pour être assurés de la jouissance. Les relations sont délibérément traitées comme des connexions et on peut évaluer leur performance. Les critères retenus peuvent être extrêmement divers. Pour certains, ce sera la quantité de connexions. Les cibistes seront heureux qu'il y ait beaucoup de monde (ils trouveront aussi vite qu'il y en a trop) car rien n'est pire que les appels répétés lancés sur le 27 et qui restent sans réponse (alors même qu'il y a des cibistes à l'écoute, dont j'étais !). Ils se féliciteront des performances en termes de distance : converser avec un brésilien (ou plutôt "avec le Brésil" comme le disent les cibistes, la nuance est importante) est en soi une satisfaction, quelque soit le caractère stéréotypé de l'échange. Ils seront satisfaits d'une "bonne conversation" ("un bon QSO") où les tours de parole ont été respectés, où chacun a écouté l'autre, où "tout le monde a été sur un piédestal" tour à tour (expression d'un cibiste particulièrement intéressante), où les effets de domination et de prise en charge inégale de l'échange ont été neutralisés. Les cibistes n'en finissent d'ailleurs pas de se congratuler à l'issue d'un "bon QSO", comme pour s'assurer que c'était vraiment bon pour tout le monde.

Les télémateurs peuvent avoir des critères identiques et d'autres qui leur sont particuliers. Lorsqu'on a beaucoup d'appels en même temps, que "son tableau est toujours plein" (la liste des messages en attente), on est confirmé dans le succès de l'accroche publicitaire de son pseudonyme et cela évite notamment d'avoir soi-même à aller chercher les interlocuteurs. La bonne conversation est aussi un modèle répandu, toujours très variable selon les minitelistes, mais conçu sur un mode industriel comme l'accomplissement de la fonction-dialogue pour elle-même à sa

perfection, selon les critères moraux de chacun. Mais on trouve aussi cette exigence de performance dans la façon stéréotypée d'introduire les conversations sur plusieurs messageries. Certains jouent le jeu de l'instrumentalité dès le départ en affichant des pseudonymes comme "H CH F", "CPL PR CPL", "22 CM CH F" etc... Mais même lorsque le pseudonyme n'est pas aussi fonctionnel, l'amorce du dialogue peut l'être : la série la plus répandue, qui n'est pas caricaturale, est H ou F ? CV ? (en fait mensurations) DÉCRIS-TOI. TU REÇOIS ? OÙ ET QUAND ? Cette dernière proposition fait l'objet de variations plus importantes qui reviennent malgré tout au même objectif. La position instrumentale dans la relation consiste à user de la messagerie comme d'un supermarché en limitant la transaction à l'essentiel des informations nécessaires au consommateur. Il n'y a à l'évidence guère de différences avec les autres services télématiques de vente par correspondance, par exemple, et le modèle du catalogue fonctionne ici à plein. On peut s'étonner de voir que nombreux sont ceux qui continuent à croire à l'efficacité d'une telle démarche qu'ils valorisent comme franche, directe, lucide, laissant entendre que tous les autres cherchent "la même chose" mais n'osent pas se l'avouer ou se compliquent inutilement la vie. L'adhésion au programme n'est pas seulement dans la modalité de captation de l'autre mais, au cœur même du modèle technique et opérationnel de la relation, de croire qu'il y a quelque chose à capter : la fascination de l'opération technique, la possibilité de feuilleter le catalogue des objets à désirer suffit à rendre crédible la promesse de jouissance. Mais elle ne supporte aucun détour, autre que celui de la technique, qui peut être relativisé par la compétence, par l'art de la manipulation.

Les messageries télématiques sont sans doute les dispositifs sur lesquels s'observent le plus nettement cet impératif de la performance, cette désignation brutale d'un supposé objet, ce montage qui permet de croire que l'on sait ce que l'on veut et, plus grave, que tout cela est de l'ordre du réel. L'objectivation des demandes et des identités dans des écrits (cf télématique) autorise sans doute ce fantasme de manipulation parfaite, alors que les ajustements entre interlocuteurs doivent être plus détournés, dans le cas d'une connexion qui fonctionne **oralement**.

Ainsi, sur la TCV, toute énonciation explicite d'intentions sexuelles relève soit du graffiti, du franc-tireur, qui ne s'engage pas, qui provoque, qui ne fait que passer, d'un rituel de distanciation vis-à-vis de l'énoncé lui-même : on "le" dit, on sait

qu'il est convenu de penser qu'il s'agit de "ça", ce qui permet d'en rire et de parler d'autre chose ou de reprendre une procédure de séduction moins industrielle. La performance est d'autant moins réalisable en TCV qu'il faut d'emblée tout négocier publiquement : les tentatives pour restreindre l'échange à deux interlocuteurs sont toujours sabotées et nécessitent de sortir du cadre du réseau de TCV. En messagerie télématique, il est toujours possible de croire qu'on est dans un registre duel, que l'autre n'est là que pour soi : en TCV, il est clair que le modèle du supermarché dégénère en foire (d'empoigne) en période de pénurie, si chacun veut à tout prix capter cet objet. La concurrence est organisée techniquement et publiquement : il ne reste alors qu'à faire son deuil de cet objet pour engager un autre type de relations ou à fuir plus loin, plus tard, dans la déception. Mais on observe toujours ce même modèle industriel d'adhésion à travers l'urgence des demandes, en TCV comme en messagerie : elle est seulement plus vite détournée par le groupe lui-même en TCV.

Au Club Méditerranée, le modèle de la performance est mis en oeuvre de façon ordinaire par tous les G.M. : il faut organiser son temps, **profiter** (maître-mot) pour faire des expériences ou (plus rarement) pour ne rien faire. Cette disposition est renforcée par le système "tout compris", comme je le rappellerai plus loin. Les façons d'"en avoir pour son argent" et d'assurer sa jouissance sont certes très différentes. Mais entrer dans cette logique industrielle, qui consiste à croire en la promesse de "bonheur" et à tout faire pour y arriver, conduit parfois à des dérèglements spectaculaires. L'abondance peut en effet paralyser la capacité de choix. A côté de ceux qui vont organiser leur séjour en fonction d'un objectif, qui vont hiérarchiser leurs attentes, d'autres se révèlent incapables de sélectionner et collent absolument à la proposition : "Tout est possible". On peut alors assister à de véritables parcours du combattant G.M. de 7 heures le matin jusqu'à la nuit pour profiter de tout, sans un seul répit : j'ai pu même voir quelqu'un s'évanouir après 3 jours d'un rythme effréné entre jogging, stretching, aérobic, danse, stage tennis, promenade vélo, piscine etc... enchaînés à la minute près. Le même phénomène s'observe pour la nourriture où de véritable goinfries se déroulent pour des G.M. incapables de résister à une offre variée, abondante et de qualité. Ces pratiques d'intoxication sont une version caricaturale du modèle industriel de la jouissance mais signalent bien qu'il n'y a pas de principe institué de mise à l'échec des désirs : alors même que ces G.M. ou ces connectés

peuvent être **capables** de s'interdire (et par là de s'autoriser) dans un autre contexte, ils peuvent aussi être entièrement captés par l'injonction qui se diffuse partout "Réalisez tous vos désirs tout de suite". La technique se fait garante de cette promesse et autorise chacun à tenter, ne serait-ce qu'une fois, la levée des digues et à se jeter dans la quête frénétique de jouissance immédiate. C'est là sans doute qu'apparaît la structure perverse de ces dispositifs technico-organisationnels qui prétendent être **garants** de cette dérégulation : or, du fait même de leur absence de référence et d'interdit, ils ne peuvent ordonner cette course folle à la jouissance. Ils empêchent même tout désir de se structurer, en le rabattant sur la jouissance immédiate d'un objet adéquat, en l'occurrence le premier venu et en même temps toujours autre.

Dans le cas des Parcs de Loisirs, la capacité de comportement rationnel-instrumental des clients est intégrée au dispositif. J'ai déjà évoqué cette gestion optimale de son parcours, de son séjour pour profiter de tout au meilleur moment. Mais les mêmes attitudes d'intoxication peuvent se retrouver comme au Club Méditerranée ou sur les NTC : il faut tout tout de suite, comme il a été promis. Les courses entre les attractions tentent de contrer la stratégie même des organisateurs qui consiste à rendre impossible un parcours complet en une seule journée.

2.1.4. La version inspirée de l'adhésion.

Les individus qui se mobilisent dans cette course à la jouissance (car on les convoque comme individus), doivent manipuler eux-mêmes certains éléments du dispositif pour atteindre leur objectif : ils doivent être performants. Mais ils sont aussi sommés de dire ce qu'ils désirent, de le formuler : ils doivent "s'exprimer" et cet impératif de l'inspiration va toujours de pair avec celui de la performance, de l'instrumentalité. C'est en cela que ces dispositifs démentent toujours "l'effet-masse" de la connexion de tous avec tous : il y a place pour l'expression de chacun. Adhérer au programme sous cette version, c'est alors jouer la carte de la créativité, de l'imagination, de l'expression. On peut acquérir ses titres de noblesse sur ces réseaux grâce à cette image de marque. Mais le conflit est permanent avec les tenants d'une version industrielle, conflit dont une manifestation extrême serait les "vos gueules les poètes !" écrits régulièrement sur les B.A.L. publiques (ou les "murs").

L'attitude inspirée chez le connecté se manifeste dès le pseudonyme : l'art de l'accroche publicitaire en fait partie et constitue même une grande part de la mise en place des principes de la conversation. Le "C.V." proposé par de nombreuses messageries télématiques renforce cette opportunité : entre le style "petites annonces" très fonctionnel et la recherche d'un effet poétique, imaginaire ou textuel, la différence est faite d'emblée.

La version inspirée de l'adhésion consiste à soutenir qu'il y a bien quelque chose d'un être singulier qui peut apparaître dans cette mise en scène de soi. C'est ici que se noue le malentendu, qui sert parfois de base aux discussions sur l'intérêt ou non de ces dispositifs. On peut en effet observer une création verbale prodigieuse sur ces réseaux. Le matériau verbal (oral ou écrit) y est "travaillé au corps" et le modèle de "l'expression" conduit à oser jouer avec les mots, comme sans doute peu d'espaces l'autorisent dans notre société. Les conditions techniques (mise à distance des interlocuteurs) et l'impératif publicitaire (se vendre) obligent à sortir des modèles établis de la conversation entre inconnus. Et, du coup, "ça" parle : mais, aussitôt, on cherche à recoller cette brèche par laquelle le jeu du discours fait irruption, pour lui donner forme d'authenticité d'une part, ou de travestissement contrôlé d'autre part, comme deux formes possibles du jeu d'accrochage publicitaire. La version inspirée ne peut jamais être menée seule à son terme : elle doit "servir à", on ne sait pas toujours à quoi, mais elle vise à la jouissance et à la captation d'un objet. Elle est toujours infiltrée par la visée opérationnelle, industrielle. Au point que ceux qui utilisent ces réseaux pour "s'exprimer" sans se soucier de l'interlocuteur sont rejetés et condamnés. A l'inverse, on l'a vu, la version industrielle pure et qui tente de nier toute présentation de soi détournée échoue sur un plan opérationnel pour cette raison. Il faut construire son "expression de soi" dans l'objectif de capter autrui.

L'inspiration peut alors prendre des formes très stéréotypées. Les "bouts rimés" sont très prisés sur les messageries. Les références mythologiques, savantes, culturelles, les images poétiques les plus éculées sont aussi sollicitées. La dimension de l'écrit, du possible retour sur son message, pour le corriger par exemple, joue beaucoup dans cette mise en forme travaillée du discours sur les messageries. Sur la TCV, le caractère bref des échanges (dialogues mitraillettes parfois), leur mise en forme orale contribuent à autoriser surtout les mots d'esprit (jeux de

mots, contrepèterie, enchaînement du coq-à-l'âne etc...) et non les bouts rimés. Sur la CB, le tour de parole obligatoire met en valeur la forme "oratoire" d'après un modèle du discours politique, ce qui distingue nettement ce médium des autres. Mais on y trouve plus souvent aussi les mots d'esprit, les inventions verbales, légitimées par l'existence d'un code cibiste, le code Q, auquel s'ajoutent bon nombre de productions vernaculaires (mille-pattes : camion ; gastro : repas ; visu : rencontre ; YL : femme).

Cette dimension créatrice existe donc mais, je le précise, ne représente qu'une part limitée des échanges, qui sont le plus souvent de type fonctionnel, liée à une identification. Mais il est aussi certain que cette possibilité de jouer sur les mots, de jouer du discours lui-même est un piment essentiel à la vie de ces réseaux : il ouvre aussi la porte à une expérience plus fondamentale que Claude Baltz a appelé le Grand Jeu, et que j'évoquerai plus loin. Mais la limite produite par cette association de registres (industriel et inspiré) apparaît rapidement : on évite d'être emporté par son inspiration, on est ramené à la production d'une identité relativement cohérente et définie par un seul objectif : trouver un objet de jouissance (et devenir objet de jouissance dans le même temps).

Les "performances inspirées" (en jouant sur le sens anglais de performance, "représentation") servent alors plutôt à soutenir une image désirable de soi. Il faut assumer les promesses faites par son pseudonyme, qui parfois dépassent les capacités de l'acteur, dont le costume se révèle alors trop large. Il est impossible de changer sans arrêt non seulement de pseudonyme mais aussi de style d'échange. Une logique de l'inspiration pourrait conduire à passer d'un ton sérieux à un ton humoristique, d'un thème cultivé à des considérations vulgaires, d'une attitude d'écoute à une attitude agressive, au cours du même échange. En face-à-face, on peut même se permettre ces changements brusques : or, en CB, en TCV ou en messageries, on a tendance à coller à un style pour supposer l'identité de l'interlocuteur (qu'on ne peut dissocier du message, car il n'existe pas d'autres signaux). Dès lors que cet interlocuteur brouille les cartes et change sans cesse de style, on ne peut plus construire une cohérence minimale, on ne peut plus supposer quoi que ce soit. La rupture est alors immédiate et, grâce à la médiation technique, peu coûteuse émotionnellement. On peut rarement admettre que l'intention de l'interlocuteur soit devenue un pur jeu de texte, dans laquelle on n'existerait, au bout du fil, que comme pré-texte.

Toutes les constructions d'identité ne se rattachent qu'à ces messages et uniquement à eux. La voix peut servir d'indicateur de sexe ou d'autres repères pour les habitués : en CB, les interlocuteurs notent la puissance du signal pour évaluer leur distance respective et remarquent les effets spéciaux liés à un matériel connu. Pour tromper réellement son monde, il faut alors changer aussi de matériel. Ces tentatives d'interprétation de signaux indépendants du message restent malgré tout très limitées : il faut donc qu'un minimum d'éléments de repérage social soient fournis dans les messages eux-mêmes. Cette obligation d'explicitier tout, sans pouvoir vérifier, conduit l'interlocuteur à adhérer aux fictions construites par les autres connectés : on refuse toujours en effet que ce soit seulement des mots qui s'échangent et qui parlent au-delà même des émetteurs. On tient absolument à **supposer** qu'il y a quelqu'un "là derrière". L'inspiration est donc limitée ou prise à son propre piège : les constructions d'identités électroniques risquent d'être prises à la lettre. Aussi une bonne partie des échanges se passe à lever les malentendus, créés par un bon mot, une sortie un peu délirante, une allusion obscure. Si l'on se déporte trop vers l'inspiration, on perd l'objectif industriel d'**assurer** la jouissance, en perdant le contact. Mais il faut pourtant savoir se décaler de cet objectif pour cultiver le détour, pour se présenter sous un jour attirant. Dans cet entre-deux, le travail de maintien du lien, la "fonction phatique" diraient Malinowski ou Jakobson, devient essentiel et tend à prendre une place prépondérante : on n'en finit pas d'assurer l'autre qu'on ne lui en veut pas pour son allusion, ou pour sa plaisanterie, qu'on a apprécié, qu'on n'a pas interprété de travers son énoncé et surtout qu'on est toujours là, qu'on n'a pas rompu la connexion.

La nécessité publicitaire (propre à tout discours mais particulièrement aiguë sur ces NTC) joue de ce cryptage permanent dans le discours en même temps qu'il se veut révélation. Gagnepain définit la contradiction qui structure le discours (en tant que norme formalisant le langage et la langue) comme celle du cryptique et de l'apocalyptique, comme cryptage structurel qu'on cherche à réduire, à nier par l'apocalyptique (révéler ce qui était caché) qui n'est jamais mené à terme et qui échoue toujours (séminaire,...). Sur les NTC, cette contradiction est à son comble car on peut croire qu'on a la maîtrise technique de son discours, en tant que vouloir dire : l'intention pourrait être entièrement contrôlée dans le sens de la dissimulation ou dans celui de la monstration. Mais on n'en finit pas de mesurer l'échec

de cette tentative : l'interlocuteur dispose rarement de la grille d'analyse adaptée et il faut sans cesse expliciter ce qu'on a voulu laisser dans le vague.

L'allusion, la périphrase sont des procédures discursives très prisées par les cibistes, particulièrement lorsqu'il s'agit de parler argent : les trafics de toutes sortes entre cibistes prennent parfois le pas sur la conversation elle-même mais ne doivent jamais apparaître au grand jour. D'où cet échange ahurissant :

- "Dis donc, juste une question, 3 ça va ?
- Attends, je comprends pas.
- Ce qu'on avait parlé, 3 ça va ?
- Alors là, j'entrave que dalle.
- Mais je vais pas le dire en fréquence.
- Comme dirait l'autre, trois liquides ?
- Mais par rapport à quoi ?
- Par rapport à une boîte noire.
- D'accord, je vois bien que c'est pour la boîte noire, mais que représente le chiffre 3 ?
- 3 avec une fraction de double zéro.
- Ah, 3 avec deux zéros. Ben, on verra demain, je croyais que tu m'avais dit que tu avais beaucoup plus.
- Je vais essayer d'avoir plus".

La CB présente, avec la TCV, une contrainte particulière (qui donne lieu à cet exemple extrême) à savoir son caractère d'échange public (tout le monde peut entendre : "les oreilles sales" écoutent sans parler). Mais les mêmes détours se rencontrent en messagerie télématique, parfois dans un souci de confidentialité, parfois comme conséquence d'une volonté de dire sans dire, d'enrober de façon inspirée son discours. La contradiction d'une logique de l'inspiration et d'une logique de la performance appliquées à des "relations humaines" se manifeste ainsi au grand jour.

La logique de l'inspiration contribue aussi à dissocier tout regroupement éventuel d'intérêts : l'inspiration vante l'expression individuelle. Aussi, tous les "groupes" qui tentent de se structurer comme "groupes électroniques" sont d'emblée soumis à de fortes pressions centrifuges. Il ne s'agit jamais de groupes mais plutôt de réseaux d'habitués. Je parlerai ensuite de ceux qui tentent de sortir du médium pour structurer effectivement leur groupe. Ceux qui cherchent à trouver des repères dans les flux incessants

d'utilisateurs sans quitter le réseau électronique, doivent limiter les tendances à "l'expressionnisme" individuelle d'une façon ou d'une autre. Sur les messageries télématiques, de façon significative, les "forums" où l'on discute en direct à plusieurs, n'ont jamais vraiment décollé. Les groupes par intérêt (appelés par exemple "diffusion" sur "N7") sont rares et je manque d'informations sur leurs activités: la technique adoptée permet de filtrer explicitement les entrées dans le cadre fixé (on est candidat, avant d'être intégré après un parrainage, le fondateur se désigne, définit l'objectif du groupe et peut le clore à tout moment). Les principes de regroupements peuvent être des plus variés tels que "France antiraciste", "Abbaye de Thélème", "Bourse Club", "IBM-PC", "English spoken here", "Je hais le top 50", "Renaissance celtique", "Gnothi Seauton", "Nous femmes de droite", "Zizis et fougounettes" etc...

Cette orientation représente cependant une tentative de **segmentation** sociale de cette série d'individus connectés. La possibilité technique est créée mais il est demandé aux intéressés de se promouvoir "fondateur", de s'auto-organiser: tout est bon alors pour faire du groupe, comme on le voit, et ces listes d'appartenances possibles montrent bien que l'activité instituante peut prendre toute frontière comme principe. Mais cette activité adopte en même temps des impératifs publicitaires identiques à ceux des messageries en direct, qui conduisent à attirer le passant par des intitulés séduisants sans pour autant être capable de relier les classements que l'on propose à quoi que ce soit d'autre que sa fantaisie individuelle passagère. Il faudrait pouvoir rompre au moins avec la logique inspirée pour prétendre travailler à regrouper autre chose que des individus.

Dans le cas de la TCV, ou de la CB, la clôture d'un groupe est techniquement impossible. On tente de s'isoler en CB, en allant sur des canaux non autorisés ou inaccessibles à certains matériels. Dans ces situations pourtant, intervient toujours un trouble-fête, pas nécessairement extérieur au groupe provisoirement délimité sur le réseau. La logique de l'inspiration consiste en effet à vanter l'expression individuelle à tout prix: il n'existe pas de principe au nom duquel empêcher cette expression qui nécessairement va introduire une divergence infinie. On serait, sinon, dans un registre civique qui, tout en donnant éventuellement la parole à chacun, se donne les moyens de hiérarchiser, de "fédérer", de traduire, d'universaliser ces paroles. Certains cibistes l'ont tenté en créant ce que j'ai appelé un modèle de "petit

parlement", où l'on respecte à l'extrême les tours de parole, où l'on fait des discours consensuels très longs, où l'on introduit seulement de nouveaux éléments dans le débat tout en respectant tous les points de vue, où l'on tire des conclusions valables au-delà des partenaires etc... Mais cette tentative a sans cesse été remise en cause par l'irruption d'autres cibistes qui eux aussi veulent s'exprimer ... mais pour eux-mêmes, pour valoriser leur point de vue particulier, sans se situer du point de vue de "tous les cibistes". Au sein même du réseau d'habitues, les divergences s'activent dès que s'introduit... une femme! La socialisation des intérêts, de la recherche individuelle d'un objet de jouissance immédiat échoue.

Le modèle inspiré va ainsi à l'encontre de toute structuration sociale durable sur les réseaux. En TCV, il est même souvent impossible de tenir une conversation duelle d'un certain temps sans qu'un interlocuteur interrompe l'échange, par des remarques plus ou moins amicales, parfois en rapport avec la conversation mais pas nécessairement. Les perturbations sont particulièrement fréquentes au moment des propositions de rencontre, signale Alain Briole. L'expression est alors ramenée à l'ordre d'un "besoin vital": "ça sort" effectivement mais il est hors de question de mettre ces "expressions" en ordre mais seulement de leur fournir des canaux plus ou moins performants ou sélectifs. L'individualisation peut ainsi apparaître à l'extrême dans ces "cris du corps" qui peuvent être confondus avec une parole au nom du modèle inspiré. Ces formes extrêmes d'expression ne sont en rien marginales sur ces réseaux: elles disent seulement plus crûment le statut des autres "expressions libres" aussi inspirées soient-elles. C'est à partir d'elles, du sabotage ou de la provocation, qu'on peut comprendre le champ créé par ces techniques: car, d'après les formes de traitement de ces manifestations, il est possible de dire quels principes gouvernent l'ordre social mis en place sur ces réseaux. Or, il n'y a pas de traitement: on favorise au contraire leurs explosions comme manifestation de l'irréductible grandeur, l'individu. Pourtant cibistes, téléconvives ou minitelistes tentent d'en faire autre chose: mais eux-mêmes, entre industrie et inspiration sont captifs de leur quête de jouissance. Qui a dit anomie?... C'est, d'une certaine façon, de cela dont je parlerai sous les formes diverses de la déception.

Si l'on cherche à trouver au Club Méditerranée les manifestations de ce modèle de l'inspiration, on ne trouvera pas le même travail du verbe que sur les NTC. Le matériau de base du

Club, c'est le corps. Il est dès lors plus difficile de lire la créativité des corps. Certes, le corps se cultive, se montre, s'invente, souvent en référence au modèle G.O. d'ailleurs. On y cherche aussi une expression de soi la plus "authentique", à travers l'exaltation des corps nus, par exemple, mais en même temps on construit ce corps par divers artifices techniques. Cette tentative ultime d'effacer les marquages sociaux conduit paradoxalement à jouer d'autant plus sur le **paraître** : on peut en effet croire s'inventer des identités de G.M. pour la semaine à l'aide de ces techniques du corps. De la même façon que pour le discours dans les NTC, le jeu avec le corps opère dans une tension entre dissimuler et révéler : ce corps doit encore dire quelque chose de quelqu'un "là-dedans", et non être réduit à son modèle performant du type "body-building". Un corps performant **mais** "authentique", tel est plutôt le style du Club. Mais il faut encore jouer de la dissimulation/révélation pour ne pas envahir la scène publique de votre "authenticité corporelle". Point trop n'en faut si l'on veut atteindre l'objectif de la rencontre. La performance nécessite à la fois un corps "inspiré" (!) mais aussi contrôlé. L'inspiration nécessite de son côté des techniques et un travail du corps. Mais cette association d'une technicité de haut niveau et d'une authenticité renforcée s'avère parfois explosive, difficilement contrôlable. Et surtout, elle signale que ce qui se met en rapport, ce sont des **artefacts**.

Comme je l'ai suggéré à propos de l'absence l'impératif publicitaire dans le cas des Parcs de Loisirs, la version industrielle de l'adhésion envahit dans les Parcs l'activité des consommateurs. Les questions de la présentation de soi, de la relation à d'autres consommateurs n'ont guère de pertinence dans un cadre qui propose une jouissance directe avec les machines. Mais on peut cependant souligner que la possibilité d'observer la jouissance des autres, (leurs peurs, leurs surprises, leurs malaises etc...) constitue un élément indissociable du plaisir pris avec ces machines. On y éprouve plutôt le sentiment de similitude : tout le monde réagit de la même façon, on a tous le même corps, les mêmes peurs, les mêmes jouissances. Rappelons l'un des commandements du constructeur de parc, déjà évoqué : "Même aux voyeurs tu penseras, près du Grand Huit les placeras". On peut non seulement vérifier notre ressemblance d'espèce mais on peut même déléguer aux autres l'usage des machines-à-jouer : on en profite par procuration ou par l'observation. Dans cette position, l'expérience du double, évoquée par Y. Barel (1984) n'est pas éloignée.

Cet exemple m'incite à replacer avec plus d'exactitude le succès des recherches de jouissance sur ces dispositifs, NTC ou Club Méditerranée : en effet, la "jouissance par procuration" est très répandue. On délègue à d'autres les plaisirs et les risques de la drague, du corps performant, de l'obscénité, du délire verbal etc... La connexion à ces univers donne surtout un "droit de regard" (aux premières glôges) sur les activités des autres. Ce n'est pas un hasard si les "oreilles sales" ou "faire l'oreille" sont si répandus en CB et en TCV. De la même façon on peut se connecter sur les messageries pour lire seulement les pseudo, les C.V. ou recevoir quelques messages. Les lecteurs des B.A.L. publiques (ou "murs") sur les messageries sont beaucoup plus nombreux que les écrivains. Et l'on se délecte même souvent de l'agressivité qui s'y étale, des empoignades que l'on peut écouter ou lire sans risques, de même qu'on se délecte des succès.../des échecs de certains G.M./G.O. dans leurs entreprises amoureuses. L'insistance sur l'interactivité de ces techniques, sur la mobilisation personnelle qu'elles supposent a sans doute occulté la dimension de **spectacle** qu'elles continuent à véhiculer. Le pseudonyme que l'on adopte publiquement en messageries sert par exemple seulement à attirer et à **recevoir** des messages en entretenant la conversation au minimum. On peut surtout accéder d'un peu plus près au lieu du spectacle et la jouissance est d'autant plus grande que les principes de ces dispositifs ne sont pas ceux du spectacle, malgré la technologie et le travail de mise en scène de soi qui y dominent. **"Le spectacle est dans la salle"**, pourrait dès lors être le mot d'ordre exact de l'interactivité : certains regardent (ou écoutent) d'autres se vendre, se draguer, se séparer, se battre, s'insulter. On rejoint alors tout à fait le cercle de l'autoréférence, repris par Y. Barel notamment, la société se faisant à elle-même "son cinéma", sans qu'il soit possible d'en sortir : la frontière recrée par les spectateurs non participants vis-à-vis des spectateurs participants n'est plus celle du spectacle où des professionnels sont en représentation sur une scène séparée. Ici tout le monde est acteur mais personne ne le sait à coup sûr ni n'occupe symboliquement cette place. Seule, la coupure G.O./G.M. réintroduit un repérage de cet ordre, mais avec le mot d'ordre pervers de faire comme si les G.M. étaient sur la scène.

Décidément, la connexion technique de tous avec tous, si elle introduit le règne du simulacre, comme le dit Baudrillard, empêche par là-même de connaître quelque chose de la frontière

qui attribuerait les places de chacun. Les participants, embarqués sur cette nef, ne peuvent y mettre de l'ordre de leur propre chef, surtout s'ils adhèrent au programme qui leur est proposé.

2.1.5. L'oubli du marchand

Adhérer à un tel programme sur ces bases "d'inspiration industrielle", d'expression de soi et de performance, nécessite la mise entre parenthèses de la transaction marchande qui pourtant organise ces échanges. La capacité des connectés à oublier le coût de leur connexion demeure un sujet d'étonnement. On nous a fourni régulièrement des échos de téléconvives qui ont eu leur ligne téléphonique coupée en raison de factures impayées se montant à 8.000 ou 10.000 francs tous les deux mois. La même chose se produit pour les minitelistes "accros". Les cibistes n'ont pas ce même problème puisqu'une fois le matériel acheté, la transmission ne coûte rien : mais les exigences de qualité de transmission et surtout la recherche du prestige au sein du groupe les conduisent à dépenser beaucoup d'argent pour du matériel toujours plus perfectionné. L'intérêt tient aussi au changement permanent de matériel qui fait parfois la base unique des échanges en fréquence ou en dehors. Ces intoxiqués de la connexion sont seulement quelques-uns sur ces réseaux mais ils signalent, par ce passage à la limite que sont leurs dépenses somptuaires, les pratiques ordinaires de tous les connectés. Il existe même une jubilation, une certaine gloire à annoncer ses notes de téléphone exorbitantes aux autres : le caractère agonistique de ces dépenses somptuaires, perçues délibérément comme gaspillage, manifeste le détachement vis-à-vis de toute rationalité comptable. Pour adhérer au programme, il faut oublier la transaction marchande à deux points de vue :

1. refuser d'évaluer sa satisfaction selon un modèle qualité/prix.
2. oublier qu'une transaction marchande se déroule et avec qui elle se déroule, c'est-à-dire avec ce tiers absent.

1. — Les connectés, passionnés ou seulement novices, n'ignorent pas le coût élevé des communications téléphoniques. Mais ils vivent aussi dans une culture où un "coup de fil" devient même insignifiant. Tout le problème réside dans la durée de la connexion. Or, une fois connecté, une fois accroché, il devient

très difficile de contrôler un échange téléphonique en fonction de cette référence au coût. On peut adapter des compteurs, on peut utiliser la touche "sommaire" de Teletel pour afficher la dépense tout au long de la communication : et pourtant, surtout sur ces dispositifs, il faut pouvoir oublier le coût, car on le connaît trop bien. La mise à échéance du paiement réel, à travers la facture, qui n'est envoyée que tous les deux mois, facilite cet oubli : sur le minitel ou sur la TCV, on vit à crédit, ou plutôt on parle à crédit, c'est-à-dire encore qu'il faut y croire et pour cela oublier la réalité des prestations et les moyens financiers que l'on possède. On a souvent estimé que, dès la première facture, les connectés réajustent leur consommation et souvent abandonnent. Mais cela ne semble pas si exact, le "connecté de base" ne fonctionnant pas dans cette rationalité utilitariste. On assiste en fait à deux mouvements :

— d'une part, les "accros", les intoxiqués absolus de ces NTC, deviennent, à l'inverse de leur première attitude, obsédés par cette question du coût. Ils passent leur temps à trouver un moyen de tourner cette pression de l'argent.

Moyens légaux : se transmettre des numéros d'accès en "T2" (en 36.14) sur les mêmes serveurs, ou trouver des serveurs accessibles en RTC localement. Le mot magique sur ces réseaux devient alors "j'ai des T2", et renforce le modèle du piratage, de l'activité occulte et des relations codées entre membres d'une même secte, toutes choses fort prisées par ces minitelistes. Moyens semi-légaux : on téléphone depuis son lieu de travail. Les entreprises de Montpellier ont du faire supprimer l'accès aux numéros de la TCV à partir d'un certain temps, comme beaucoup d'entreprises bloquent actuellement l'accès aux 36.15. Ce piratage de l'argent de son entreprise se redouble du détournement du temps de travail : la déconnexion sociale que proposent les NTC est ici directement efficace. Mais elle n'est opérante qu'en raison de l'affaiblissement des liens à son entreprise, de la même façon que pour le ménage.

Moyens illégaux : certains louent une chambre de bonne et se font installer le téléphone sous un faux nom et partent sans laisser d'adresse dès la première facture. Telle est tout au moins une des histoires qui circulent dans ce milieu et qui visent à accréditer la thèse de l'intoxication sans limites, jusqu'à la délinquance.

Dans ces situations, c'est plutôt l'obsession du coût qui revient même si les exemples semi-légaux et illégaux montrent des tactiques pour le faire prendre en charge par d'autres. Mais on peut dire aussi que la démonstration est faite par ces passionnés que cette connexion "n'a pas de prix", puisqu'on est prêt à tout faire pour pouvoir y avoir accès.

— d'autre part, les débutants ne supportent pas longtemps la **réalité** de factures de 5 à 6.000 francs. Loin de se retirer absolument en déclarant que le jeu n'en vaut pas la chandelle, ils peuvent adopter une attitude d'oubli intermittent, ou de savoir à éclipses. "Je sais bien que je n'en ai pas les moyens mais quand même je me donne une journée".

Régulièrement, ces minitelistes ou ces téléconvives qui ont été réellement accrochés reviendront voir ce qui s'y passe et à nouveau oublieront, pour un temps, le coût de leur connexion.

Il est en effet impossible de mesurer sa satisfaction, aucun critère "objectif" n'a de pertinence et les plus passionnés adoptent un ton de déception permanente qui montre bien qu'on est hors d'un registre utilitariste de l'intérêt, du bénéfice. Il faut en effet admettre qu'on a aussi intérêt à gaspiller, qu'on tire un bénéfice de l'ennui sur son minitel : on est surtout dans le registre de la **répétition** (comme le suggère la touche du Minitel !). On ne peut s'empêcher de se connecter et on fait en sorte d'oublier le coût, douloureux dans un autre temps et d'un autre point de vue.

De la même façon, le produit fourni (des messages, peut être de la conversation) résiste à une mise en équation économique : pour être "présent" dans l'échange, il faut au moins "faire comme si" l'on ne comptait pas les minutes qui s'écoulent. Il faut croire que le temps passé sera profitable par la jouissance qui en découlera. Les tenants de la performance industrielle abrègent ce temps "inutile" mais sans pour autant entrer dans une logique de calcul marchand : ils peuvent en effet rester connectés très longtemps pour tenter plusieurs pistes avec la même tactique. Le registre de la **durée** est dans tous les cas le critère adopté pour évaluer la consommation, pondérée par les distances et les découpages administratifs à moins de 100 km. La durée n'a pourtant aucun lien avec la satisfaction : la promesse même de ces dispositifs est plutôt de l'ordre de l'immédiateté. Les repères d'évaluation des échanges n'ont pas de rapport avec la tarification : cela facilite cet oubli du coût. On trouve aussi chez les ci-

bistes cet oubli de la durée, non pas rapportée à un coût financier, mais au temps personnel passé à "moduler" : le "budget-temps" comme dit l'INSEE, est alors sérieusement déséquilibré au détriment de la vie de famille, le plus souvent.

2. — Cette opération d'oubli du coût est d'autant plus aisée que ce qui se déroule entre cibistes, entre téléconvives ou entre minitelistes n'a pas de dimension marchande (malgré certaines propositions "douteuses"). Tout se passe, en situation de connexion, comme s'il n'y avait que ces interlocuteurs en présence. Et toute la crédibilité du dispositif tient à cela. Réintroduire une problématique du coût dans l'échange, c'est obligatoirement se situer par rapport à un tiers, à ce médiateur qui fait tout pour s'auto-annuler. Il est intéressant de noter qu'avant d'être technique (sans parler d'être symbolique) la place de ce médiateur sera celle du **marchand** et qu'il réapparaîtra comme celui qu'on voulait oublier et qui avait promis de se faire oublier. La contradiction entre sa rétribution et sa position d'invisibilité systématique devient vite insupportable pour les connectés. L'appel à ce tiers référent, que j'examinerai plus en détail à la fin de ce texte, se fait dès lors sur le mode consumeriste, alors qu'il est bien évident qu'on lui demande autre chose. Les débats parfois très vifs entre minitelistes qui mettent en cause un "Autre", serveur prestataire de service-DGT, qui n'y est pour personne, portent très souvent sur les profits réalisés, sur les alliances passées avec d'autres groupes (ex : CRAC récemment). Les revendications portent alors sur les accès en T2, sur les bonifications : les serveurs répondent en général sur ce terrain en proposant des abonnements (N7 par exemple), des accès en T2 (CTL), des bonifications (CRAC) en s'engageant dans une relation contractuelle avec ses clients, dans un registre marchand.

Mais cette réintroduction du marchand vise à faciliter à nouveau l'opération d'oubli du coût, qui est la condition de possibilité de la connexion. Mais il y a toujours un risque à sortir de sa réserve, surtout pour venir se placer sur le terrain de la transaction marchande : c'est admettre que les connectés ne sont pas seulement face à eux-mêmes et que le médiateur est aussi **intéressé** dans un certain registre qui autorise alors les clients à dépasser l'atomisation qui est techniquement et symboliquement organisée sur ces dispositifs.

Lorsque l'oubli du coût ne marchera plus du tout, on devra passer à un autre stade des NTC. Les médiateurs seront sommés d'être autre chose que des médiateurs et les utilisateurs pourront s'organiser en sortant de l'auto-fascination et du face-à-face atomisé. Cette évolution est en cours ainsi que le montre le succès de serveurs locaux de messageries accessibles par le RTC au tarif des communications locales (7 francs de l'heure environ). Mais ce succès provisoire (et restreint à quelques accès) pose d'autres problèmes liés à la **localisation** des relations précisément, ce qui modifie considérablement le programme originel.

L'opération d'oubli du coût est elle aussi vitale à la production de cet "ailleurs" qu'est le Club Méditerranée. Le "tout compris" a toujours été vanté comme une invention réussie du Club. Sortir de la transaction marchande semble un impératif de base pour que fonctionne pour le G.M. la croyance en sa "réincarnation". Il est un autre, tout-puissant, libre (et contraint) de choisir et il l'est à égalité avec tous les autres G.M., au même titre qu'eux. Cette égalisation, sur laquelle ont insisté Bachman et Ehrenberg (1984), nécessite la disparition du principe marchand à l'intérieur du Club. Même si le choix d'un village, d'un stage ou d'une excursion sont des signes distinctifs qui se réintroduisent de plus en plus et dépendent directement des moyens financiers. On a souvent vanté la possibilité pour la "petite employée" de s'offrir un séjour au Club : mais il faut souligner qu'on peut passer une semaine, une fois tous les 3 ans, ou passer 6 à 7 semaines dans l'année comme certains. Et entre les Restanques sur la Côte d'Azur, reconnu comme le bas de gamme et, par exemple, les Bahamas, la sélection sociale se fait très vite.

La déréalisation de l'argent déjà évoqué à propos des colliers-bar ou carnets-bar, peut aller jusqu'à organiser une soirée de jeux de casino, avec des billets "maison", sans valeur. On entretient donc seulement un décalage avec l'argent, sans nier la fascination qu'il exerce. Si l'on veut profiter de la fiction ainsi construite, il faut soi-même jouer ce décalage et ne plus regarder à la dépense (ou au moins faire comme si) : on offre alors des verres au bar aux G.M. rencontrés sans mesurer parfois l'effet de facilitation de la consommation que produisent ces carnets-bar. Plus généralement, on ne se situe jamais dans une position de consommateur qui évaluerait le produit offert d'après un rapport qualité-prix. Il y a toujours quelque chose "en plus" pour séduire le G.M., quelque chose qu'il considérera comme rare. Et surtout, on le met lui aussi en condition pour obtenir la jouissance qu'il

cherche : mais on fait en sorte qu'il soit son propre fournisseur. Là encore, les G.M. se retrouvent face à eux-mêmes : l'atmosphère est électrisée, les conditions du frottement des corps et peut-être des désirs sont créées. Le travail du Club s'arrête là : le G.M. n'a plus qu'à s'en prendre à lui-même s'il n'obtient pas satisfaction. Dès lors qu'il se rabat sur une position de consommateur, où il revendique systématiquement auprès des G.O., il admet sa défaite dans l'ordre de la rencontre ou dans celui de la prise en charge personnelle de ses désirs. Dans l'échelle établie par le programme du Club (performances et expression pour la jouissance de chacun), ce G.M. consommateur se situe au dernier échelon. Pourtant, l'évolution actuelle de la politique du Club consiste à le réhabiliter : le Club accepte de plus en plus d'entrer dans une transaction marchande qui serve de critère unique pour juger chacune de ses prestations une à une : "Les clients" (ex. G.M.) n'accepteraient plus d'avoir un logement précaire sous prétexte qu'on leur fournit des spectacles extraordinaires ou des occasions de rencontres inespérées. Le Club Méditerranée semble aller encore plus vite dans le recentrage marchand que les serveurs de messageries par exemple. Ce recentrage ne remet pas en cause les références industrielles, la performance technique, mais limite par contre singulièrement le modèle de l'inspiration, de l'expression individuelle : l'individualisme semble franchir ainsi une nouvelle étape en renonçant à l'impératif de l'auto-organisation. C'est le médiateur qui fournira dans ce dispositif marchand, la prestation idéale pour la satisfaction du consommateur. La rencontre, l'électrisation de l'atmosphère, l'excitation générale deviendraient-elles trop difficiles à gérer et la frustration trop importante ?

Le Club assurera une autre satisfaction, plus organisée, plus contrôlable mais aussi toujours plus individualisée, ce qui ne contredit pas apparemment ses objectifs initiaux. La seule différence, mais elle est de taille, tient à **qui** est censé procurer la jouissance. De la même façon, les fournisseurs de services télématiques, incapables de faire face au monstre qu'ils ont créé par leur démission, pourraient se rabattre sur des services moins informels, moins aléatoires mais tout aussi rentables. On préférera l'information diffusée par un centre, aussi interactive soit-elle, à une communication interpersonnelle qu'on a laissée en jachère par refus de penser ses potentialités et d'assumer la responsabilité du médiateur. Mais les promoteurs des NTC comme du Club Méditerranée ne manqueront pas de condamner une vision critique naïvement anti-mercantile : il ne s'agit pas de cela, car le

modèle individualiste se maintient dans cette évolution mais se conjugue différemment et de façon, somme toute, plus classique. Il faut aussi reconnaître que l'oubli du coût ne marchait jamais totalement au Club : les boulimiques des activités ou de la nourriture sont, pour certains, conscients de rentabiliser leur séjour, mais ce n'est pas le cas de tous, d'autres étant boulimiques par nécessité de performance, comme je l'ai dit précédemment. Ces passages à la limite sont les indices les plus évidents de la difficulté à maintenir cette fiction non marchande de façon durable.

Les Parcs de Loisirs avaient eux moins de problème pour assumer la position de prestataire de service et la transaction marchande qu'elle suppose : la faible participation du client est inscrite en effet dans leurs dispositifs de prise en charge. Les machines transportent et font vibrer. Mais on pratique aussi le "tout compris", qui ne peut qu'ajouter une dose de féerie à la jouissance. Par la surabondance, on assure qu'on "en a toujours pour son argent", au point de ne pouvoir juger le parc dans ce registre. C'est l'intérêt principal de la proposition "tout compris" : déconnecter prestation et prix au détail pour éviter tout calcul de consommateur, nuisible à la satisfaction elle-même et susceptible de faire adopter un regard distancié, à partir de comparaisons, et d'ouvrir la porte à un débat, à des désaccords. Le principe du "tout compris" permet de réaffirmer le caractère **incomparable** de la prestation, qu'on ne peut trouver "nulle part ailleurs". Les clients s'empressent d'ailleurs d'oublier ces calculs et le coût de leur journée (dans laquelle il faudrait inclure le trajet et les repas) pour considérer à l'unanimité qu'ils ont fait une bonne affaire : la preuve, ils reviendront puisqu'ils n'ont pas pu tout voir.

"Tous ces regards de vous qui ne m'ont pas regardée" — "Toutes ces paroles que vous avez dites et qui ne m'ont pas parlé." — "Et votre présence qui s'attarde et résiste" — "Et vous déjà absente".

Maurice BLANCHOT

L'attente
L'oubli

2.2. La déception

Il est peut être trop tôt dans ce texte pour affirmer que le climat général des NTC diffuse une déception permanente (mais non pour le Club ou pour les Parcs de Loisirs). J'ai évoqué jusqu'ici les pratiques des usagers qui adhèrent au programme : il reste bien d'autres tactiques pour survivre sur ces NTC, en détournant certaines injonctions du programme, ou en se focalisant uniquement sur certains paramètres de l'échange. Mais, l'expérience du frottement des identités (?) électroniques suffit à enclencher la déception : les autres tactiques sont souvent une tentative de sortie, d'oubli, de recouvrement de cette déception. La déception ne doit pas être ramenée à un échec, à une insatisfaction ou à une frustration. Elle s'origine dans deux processus :

- le dérèglement industriel qui produit le **retour de la masse**.
- l'irruption du manque.

La déception n'est plus dès lors seulement provoquée par une réponse insatisfaisante : elle signale aussi une **vraie réponse**, comme le dit Lacan (Le séminaire, Livre II). De cette vérité déstabilisante, peuvent naître des expériences fondamentales, à travers un effet de **cure** (Tyar, Briole, 1987) ou à travers le frottement au Grand Jeu (C. Baltz, 1983).

2.2.1. Le retour de la masse.

La promesse des médiateurs fonctionne toujours autour du dépassement du marché de masse, des media de masse etc... La performance technique permet de garantir un traitement **individuel** des demandes, d'autant plus facilement que le médiateur

s'efface et ne propose pas un produit mais seulement les conditions techniques pour que chacun trouve l'objet adéquat à son désir. Or, la gestion technique de cette diversification extrême des services peut s'avérer impossible quand s'est enclenchée une demande massive. Alors, apparaît l'encombrement.

a. — L'encombrement

Ce thème était privilégié chez les humoristes traitant du téléphone français avant 1975 ; depuis, il a fallu se rabattre sur le classique de l'encombrement, "l'embouteillage" routier, le "bouchon" quotidien, hebdomadaire ou saisonnier. Il n'y a guère de moment où l'acteur social devenu "automobiliste" a plus le sentiment du retour au troupeau : mais "il fait avec", parce qu'après tout personne n'a promis la connexion rapide porte-à-porte pour tous à tous moments et qu'automobile rime avec immobile depuis sa naissance en milieu urbain. Mais, pour les NTC, la promesse du "tout connecté" s'est ancrée dans les mœurs des pratiquants, d'autant plus que l'encombrement y prend une figure parfois abstraite et arbitraire (on ne respire pas les gaz d'échappements de milliers de véhicules, on n'accède parfois même pas à l'autoroute du réseau). La tradition — maintenant établie au-delà même de la croyance — de la performance technique et de l'innovation (qui résout les problèmes avant même qu'ils se posent) renforce la confiance mais aussi l'exigence vis-à-vis des ingénieurs.

La TCV ou les messageries télématiques dépendent d'un choix technique en nombre d'entrées : aussi à partir d'un certain seuil, on ne peut plus accéder aux services. Cela a surtout été vrai aux débuts de la télématique : les serveurs actuels peuvent assurer suffisamment de connexions simultanées pour éviter ce genre de problèmes. A l'exception des entrées réservées en RTC ou en 36.14 par exemple qui doivent rester rares. Le réseau Transpac a sauté le 18 juin 1985, mais la DGT s'en est servi comme d'un argument publicitaire pour montrer le succès du Minitel : il n'y a plus eu de grave crise d'encombrement. Mais les utilisateurs sont devenus de plus en plus exigeants : le moindre dérèglement du serveur qui empêche l'accès aux B.A.L., qui déconnecte certains pseudos au-delà d'une certaine durée, qui ne garantit plus certaines formes d'écriture etc... soulève des tempêtes de frustration. Ces pannes ou ces barrières ne sont pas nécessairement liées à un encombrement effectif mais recréent l'image d'un traitement qui

s'applique à tous, qui rappelle que la connexion n'est pas si individualisée que cela.

Mais l'encombrement naît aussi de l'abondance : la technique est alors très performante mais l'opérateur, lui, ne peut plus sélectionner. Ainsi on peut fort bien avoir plusieurs conversations simultanées en messagerie : des appels en attente se multiplient, l'interlocuteur ne comprend pas ce délai, on ne sait plus ce qui a été dit auparavant (sauf pour les messageries comme Aline qui affiche le message précédent). Des confusions multiples naissent créant, malgré la sélectivité de la technologie messageries, le sentiment d'une bousculade, d'une invasion, d'un encombrement. Ce sont alors les connectés qui ne peuvent plus faire preuve de sélectivité, tant ils adhèrent à la performance industrielle et veulent tenir toutes les liaisons en même temps.

Les dérèglements vers la masse se ressemblent sur la CB et sur la TCV. A priori, la CB n'a guère de problèmes d'accès car il existe toujours un canal de libre, bien qu'au moment de la grande vogue de la CB, l'encombrement "objectif" ait été réel. Les problèmes d'accès à la TCV n'ont jamais véritablement existé, les 6 lignes de Montpellier assurant 60 connexions, permettaient d'éponger la plupart des flux. Les difficultés naissent de l'exigence de sélectivité : on veut trouver un canal isolé, on veut pouvoir tenir une conversation à quelques-uns seulement. Je reviendrai sur ce point dans l'analyse des connectés qui adoptent la tactique d'une clôture du groupe ou des identités. Il apparaît déjà que cette recherche d'un objet propre ne se satisfait pas de la connexion de tous avec tous. L'encombrement vécu est alors permanent : il y a toujours trop de monde pour mener à bien ses affaires sur un mode privé. Mais cet effet d'abondance, de vie intense, est pourtant nécessaire. S'il n'y a personne sur la CB, après avoir fait un "tour de galette", on "QRT", on quitte la fréquence. S'il n'y a que 5 ou 6 connectés sur la messagerie, on considère qu'il n'y a personne. De la même façon, l'automobiliste solitaire préférera l'encombrement généralisé du vendredi soir au vide terrible des rues du dimanche matin : il éprouve au moins l'excitation, l'agitation comme substitut de la vie. Les modalités techniques de la TCV et de la CB, leur caractère totalement public, renforcent cette tendance : mais, pour les messageries, le problème est identique. On ne sait trop quelle jouissance privilégier : celle du passage, du frottement, de la relation virevoltante, des messages brefs qui allument, qui excitent mais qui laissent à distance, qui n'engagent rien et qui s'entrecroisent avec de mul-

tiples demandes, ou celle de la fixation sur un objet, de la séduction programmée, qui se donne du temps et qui se ménage une relative clôture spatiale.

L'encombrement apparaît ainsi comme la forme normale de la jouissance sur ces NTC : tous avec tous, passant de l'un à l'autre, échangeant les masques et les rôles. Mais il faut alors faire le deuil de l'objet. Or, personne ne se résout à trancher et à vivre dans l'état de tension, de "survolage" créé par l'encombrement où les objets potentiels se dérobent, sont appropriés par d'autres ou sont inaccessibles.

Le même phénomène d'encombrement réapparaît régulièrement au Club Méditerranée ou dans les Parcs de Loisirs. Malgré toutes les techniques de filtrage, de guidage pour faire en sorte que chacun réoriente ses désirs en fonction de la fréquentation ("vous ne pourrez plus faire de stage tennis mais le tir à l'arc ou le golf, c'est super, vous savez"), des goulots d'étranglement se produisent. Il faut alors se battre pour avoir du matériel de ski ou de tennis ou pour réserver les courts, se battre au moment du repas etc.. Ces phénomènes existent aussi au Club, malgré ce qu'on en dit, ils sont même fréquents. L'effet "vacances de masse" revient alors en force et il n'est guère question de choix individualisé : on prend ce qui reste ou sinon on se bat pour avoir ce qu'on a choisi. Le matériel qu'on ne peut normalement jamais s'approprier pour la semaine est alors véritablement kidnappé par certains : il faut assurer soi-même sa satisfaction technique.

Mais le club lui-même ne renie pas les effets de masse à condition que les G.O. les organisent comme moments de fête, en les utilisant comme techniques de mise en relation des individus par fusion dans le groupe. Les "crazy signs", les danses ou les jeux font appel à une démarche fusionnelle, qui doit faciliter les rencontres et qui sert surtout à marquer le statut G.M. contre tous les statuts précédents (non-club). Les G.O. remarquent vite ceux qui marchent (et qu'ils font marcher à plaisir en les traitant — entre eux — de véritables gogos) et ceux qui refusent cet enrôlement dans la masse. Ceux-là maintiennent des distances qui peuvent être préjudiciables à l'ambiance de toute la semaine. Il faut en effet accepter d'être pris dans le frottement généralisé des corps, dans l'excitation permanente qui est un traitement particulier des individus. Là aussi, il faut accepter de faire passer sa recherche orientée d'un objet de jouissance dans le magma général : il faut en passer "par cette douce tension qui électrise les épidermes"

(Peyre-Raynouard, 1971) ce qui est l'exacte description de l'ordre de la jouissance qui est proposée. Cet état social construit l'individualisation sur une dé-personnalisation qui fait sortir des rôles établis et joue sur la surface de contact entre humains : on n'a affaire ni à la masse ni à un individualisme ferme et bien délimité, tout se passe plutôt dans cet entre-deux, dans cette tension dont on peut faire l'objet essentiel de la jouissance. A condition de renoncer à un objet identifiable : sinon, ces moments de "fusion-en-surface" seront vécus comme frustrants et rappèleront le traitement de masse des vacances.

Les Parcs de Loisirs sont fréquemment victimes de ces phénomènes d'encombrement malgré leurs techniques de régulation et d'anticipation des flux. Encombrements aux parkings, aux entrées, à chaque attraction, aux restaurants etc.. Le seuil peut être parfois vite franchi entre ce qu'il faut de foule, d'excitation, manifestant l'intérêt pour une attraction et l'au-delà, les files d'attente trop longues, l'énervement et le retour à l'état de foule, traitée comme telle et frustrée. Dans le cas des Parcs de Loisirs aussi, l'ambiance festive, hors du temps ordinaire, s'accommoderait mal d'une absence de foule. Mais à condition que cette excitation débouche sur une satisfaction individualisée. Cette situation est distincte du registre festif collectif de sociétés traditionnelles, où le seul fait d'être ensemble, de déambuler, de sortir des rôles ordinaires **tout en les connaissant** peut suffire à la satisfaction de chacun. La foule des Parcs de Loisirs n'a rien d'une société d'interconnaissance et les bénéfices doivent être individualisés. Elle n'est pas non plus **spectatrice**, comme au match de football ou au cirque. Ici, c'est individuellement qu'on est transporté (selon le double sens bien connu du vocable). De cette contradiction peut naître l'impression d'encombrement, dès que l'agrégation à la foule, au lieu de renforcer et d'orienter vers la jouissance individuelle, prend le dessus et s'affirme comme cadre contraignant.

Dans les différentes situations observées, il apparaît que la déception peut naître d'un **encombrement** plus vécu qu'objectif, toujours susceptible d'apparaître dans la mesure où ces dispositifs jouent sur un traitement individualisé de la jouissance grâce à des techniques capables d'entraîner des demandes massives et grâce à la mise en circulation, en agitation, tous azimuts, de ces demandes.

Ces dispositifs peuvent être conçus comme des carrefours : en général, on franchit le carrefour pour aller ailleurs. Mais cet ailleurs n'est ici jamais très clair, les panneaux indicateurs désignant les objets (les directions) sont pratiquement absents, inversés, paradoxaux, ou barbouillés (sabotés). On doit donc tourner longtemps sur ce carrefour (si, au moins, il est organisé en rond-point, sinon c'est le chaos et l'immobilisation totale). On peut même prendre plaisir à seulement tourner et oublier où on devait aller. Pour celui qui continue de chercher à se rendre quelque part, il y a encombrement. Pire, l'agent de service a laissé son képi mais est parti ailleurs : peut être n'a-t-il jamais existé. L'affaire se corse lorsque certains "locataires du carrefour", ces automobilistes qui passent, s'apercevront que, s'ils tournent ainsi, ce n'est pas en raison de l'encombrement, de l'absence d'agent, ou de chauffards, mais bien à cause des fameux sens interdits de Raymond Devos, qui **barrent** tous les accès qu'on avait cru — et qu'on ne peut s'empêcher de croire — ouverts vers des destinations de plaisir. Et ces sens interdits ont toujours été déjà là malgré la fiction du carrefour qui mènerait quelque part et offrirait même un choix infini de destinations.

b. — La cohabitation.

La masse fait retour à travers les différents aspects de l'encombrement qui n'apparaît comme tel que pour les participants (et non techniquement) et qui en même temps doit être recherché. On frôle cet état de masse en jouissant de l'agitation, de la foule, de la variété mais on veut toujours simultanément pouvoir établir des frontières, trouver des repères, faire des distinctions et notamment se distinguer. La vibration créée par cette proximité rare avec des étrangers ne se soutient que de la relative sécurité vis-à-vis de ces étrangers : il faut pouvoir s'en distinguer, sinon la fusion renvoie effectivement à la masse. Cette tension constitutive de l'espace public (divergence/convergence) est particulièrement nette dans les lieux publics et dans l'expérience de la ville. Le cosmopolite et le ghetto ont été deux thèmes essentiels de l'école de Chicago, étudiant les formes extrêmes de cette tension.

Dans le cas des NTC, l'enjeu n'est pas du même ordre : on peut en effet se retirer de l'échange quand on le souhaite. Et cela seulement doit relativiser l'importance de ces techniques pour les sociétés contemporaines. On n'habite pas sur ces réseaux, on n'y aménage pas malgré toutes les tentatives pour s'y installer à de-

meure en clôturant son domaine et en l'occupant pendant de longues périodes. Cette mobilité ou plutôt cette labilité pousse à l'extrême le jeu de la **forme** de la sociabilité (Simmel, 1980) sans réelle retenue puisque ni les fondements matériels de son existence ni son statut social ne sont remis en cause. Mais, sur ces NTC, l'enjeu affectif, la mobilisation vers la jouissance sont par contre exacerbés. Aussi, le jeu de frottement comme celui des frontières sociales prend une tournure explicitement érotique en permanence (en entendant érotique au sens large comme la dimension du plaisir chargeant tout d'une intensité soutenue). D'un côté, le frottement, le magnétisme dégagés par ces contacts imprévus peut devenir l'objet même de la jouissance, sur un mode "cosmopolite érotique". De l'autre, la recherche d'un objet bien précis, la visée d'une rencontre, ou la volonté de privilégier certaines relations, de recréer des "proches" relativement stables et reconnus peut aussi être une jouissance, sur le mode du "ghetto érotique". La contradiction entre les deux modalités peut rendre la vie difficile sur ces réseaux : la seconde option n'est possible qu'à la condition de briser la cohabitation de tous avec tous. Reconstituer de l'altérité repérable, en excluant certains, est indispensable pour la production d'une "identité électronique" qui prétende dépasser ce statut technique.

La déception peut naître alors de cette cohabitation inévitable. Les cibistes et les téléconvives sont le plus souvent victimes de cette impossibilité technique de créer des frontières, de s'isoler sans avoir à quitter le réseau. La TCV est la plus contraignante de ce point de vue puisqu'il faut parler avec tous les connectés du moment : lorsqu'un dialogue s'engage entre deux ou trois personnes, il faut accepter les interruptions, les provocations et revenir toujours à des "lieux un peu plus communs" pour que tous participent. On observe aussi très souvent des dialogues croisés, plusieurs conversations en duo ou en trio se menant de front. Mais cette cohabitation est très difficile à gérer. Elle l'est techniquement et du point de vue du savoir-faire conversationnel. Elle l'est aussi en raison de la diversité sociale, culturelle avec laquelle il faut composer et en raison des styles et des motivations très différentes des uns et des autres (non réductibles à des écarts sociaux). Cette nécessité permanente du compromis, de l'accommodation, ou de la reprise d'un échange interrompu provoque parfois une déception amère, qui va s'exprimer par le départ mais aussi par une explosion verbale contre les "autres", toujours conçus comme perturbateurs car impossibles à contenir dans sa norme de l'échange.

Les cibistes connaissent bien ces situations qui rendent l'atmosphère de la fréquence très souvent tendue, conflictuelle. Atmosphère épuisante pour ceux qui veulent mettre de l'ordre ou se créer leur univers de relations sélectionnées. Mais atmosphère excitante pour ceux qui considèrent le frottement sous toutes ses formes, la tension amoureuse / agressive, comme l'intérêt principal de ce réseau. La CB permet de s'isoler sur un canal pour parler mais rien n'empêche quiconque d'écouter ou d'intervenir. Certains tentent d'y échapper par diverses ruses techniques, en trouvant des canaux peu habituels, en ne passant plus par le canal d'appel : cet usage quasi téléphonique n'assure pas la confidentialité de l'échange et doit de plus accepter de ne pas utiliser le médium pour ce qu'il promet, de nouvelles rencontres. Sur la fréquence rennaise, le canal 38 regroupait souvent autour d'un leader local, tous ceux qui ne savaient pas où aller, à qui parler. Ce canal était devenu dans le savoir partagé des cibistes le type même des contraintes de la cohabitation. On y trouvait "de tout", et c'était rapidement "le bordel". On se racontait longuement les empoignades verbales vigoureuses qu'on avait entendu : tout le monde était en fait attiré par ce spectacle et par cette ambiance "électrique". "Il se passait toujours quelque chose" sur ce canal. Mais il était convenu qu'on devait afficher aussitôt sa distance avec ce style de relations. Ces "pathologies" de la fréquence constituent en fait un thème permanent des conversations qui permet à chacun de s'en distinguer à bon compte alors qu'il y a été très souvent mêlé !

Aussi, une attitude de déception et de distance vis-à-vis de sa passion est-elle devenue la règle entre cibistes. La critique vise des perturbateurs ou des leaders mais aussi des styles, des "niveaux" de discussion. Tout le monde cherche à rencontrer "autre chose" : mais dès que cet autre se présente et qu'on doit cohabiter avec lui, on reconnaît que "ce n'est pas ça". S'introduit ainsi une problématique du désir qui s'enracine dans l'expérience de la déception. Dans la dimension de la cohabitation, de la diversité sociale, il apparaît que la recherche de l'altérité doit être immédiatement obturée en constituant l'autre comme **proche** : or, la CB ramène sans cesse à l'altérité, et empêche toute clôture entre proches. Quand bien même le pourrait-elle, chacun constaterait très vite que "ce n'est pas ça" et réintroduirait même de la distance, du conflit contre ce risque de fusion ou d'adéquation. Ce point n'avait pas été suffisamment mis en évidence dans ma précédente analyse de la CB (1985) : je mettais

en cause la faiblesse technique des frontières, l'infiltration physique des uns dans les univers des autres. C'était supposer que les cibistes pourraient produire en situation des principes de clôture de groupes sur des identités reconnues. Or, pour pouvoir le faire, il faudrait qu'existent des principes de collage et donc de division, de coupure qui dépassent les "individus" et la situation et les ordonnent malgré eux. Les seuls principes techniques ou le seul programme de l'administration ("connectez-vous tous avec tous et débrouillez-vous") ne sauraient permettre cette segmentation cohérente à l'échelle de groupes comme à l'échelle individuelle, dans la mesure où le principe des places et le statut de Personne redéfinissent entièrement cet ordre de la comptabilité et du rangement d'entités physico-biologiques.

La recherche de l'altérité est bien au centre de la passion cibiste : mais paradoxalement, elle apparaît sous la forme d'une recherche de clôture et d'une déception constante vis-à-vis de la pratique cibiste et des rencontres faites. Parce que "ce n'est jamais ça", cette connexion qui oblige à donner substance à des identités ou à des désirs. L'altérité que recherche le cibiste, c'est en fait le décentrement vis-à-vis des identités "ordinaires", de celles dans lesquelles il se vit comme enfermé, ainsi que le montrent tous les entretiens avec les cibistes. Mais l'altérité qu'il expérimente sur le réseau, c'est celle qui le structure, dans l'impossibilité où il est de trouver un nouvel objet d'identification crédible. La déception est structurale dans l'expérience des NTC mais elle est en même temps déniée par le remise en jeu permanente de la tentative de rencontre d'un objet et de production d'une identité. "Je sais bien que ce n'est jamais ça mais quand même, je dois essayer encore".

La même déception affleure chez les minitelistes. Mes observations laissent apparaître qu'elle est plus longue à se dessiner et que sa dénégation peut fonctionner plus longtemps. Les messageries mettent en relation "tout le monde et n'importe qui", comme la TCV ou la CB. Mais les problèmes de cohabitation sont moins aigus : on demeure apparemment maître des conversations que l'on engage, on peut sélectionner ses interlocuteurs. S'il s'avère que le style général des discussions ne correspond pas à ses goûts, il est toujours possible de changer de messageries. Si la conversation en direct est trop pressante ou trop risquée, le système des Boîtes aux Lettres permet de mettre de la distance supplémentaire. Grâce à toutes ces possibilités de changement et de sélectivité plus grandes, chacun entretient l'espoir de trouver l'objet adéquat à son attente. Cette fixation sur un objet possible

est crédible parce qu'on a techniquement les moyens de sélectionner ce qu'on cherche : mais on s'aperçoit là aussi que le problème n'est pas technique. Aussi, lorsque je demande leur avis aux télémateurs que je contacte, tous me fournissent une version similaire de la déception : "Tous des malades, là-dessus", "C'est des gens à problèmes, surtout", "C'est plus aussi intéressant sur telle messagerie", "Le niveau n'est pas très élevé". Il faut nuancer ces jugements en tenant compte de l'opinion publique qui classe cette activité comme vulgaire et même moralement condamnable. Il n'est dès lors pas étonnant de voir les minitelistes intégrer leur propre position stigmatisée en la rapportant sur d'autres, eux-mêmes se mettant à distance en reprenant les condamnations. Ce détournement est distinct du retournement (Boullier, 1987) que pratiquent surtout ceux qui sortent du réseau proprement dit pour s'ancrer dans une activité annexe qui prend d'autres références (ex : l'assistance en CB). Mais, pour les autres, l'absence de principe de référence les empêche même de juger ou de faire des compromis : lorsqu'ils reprennent les condamnations vis-à-vis des autres, ils admettent que "ce n'est pas ça" mais ils restent incapables de dire ce que "ça" pourrait être, car c'est toujours autre chose. Et pourtant, ils ne peuvent s'empêcher de rester et de relancer leur quête d'autant plus aisément qu'il y a toujours de nouveaux objets mis à l'étalage. La cohabitation sur ces NTC met en scène des écarts culturels énormes et inhabituels qui sont insupportables mais qui sont en même temps magnétiques : l'aimant NTC fascine et repousse à la fois mais de nulle part ne vient la parole qui pourrait couper le circuit, qui pourrait énoncer ce qui vaut d'être aimé, qui fixerait les principes de grandeur et qui permettrait de renoncer à tous les autres objets. La cohabitation de ces altérités sans ordre renvoie nécessairement à la **déception**, qui relance en même temps la quête.

Au Club Méditerranée, la cohabitation est-elle aussi obligatoire mais le frottement à cette diversité sociale ne semble pas entraîner le même état de déception. La diversité est bien sûr traitée là aussi "techniquement" : tout le monde devient G.M. Elle ne cesse pourtant de faire retour. C'est alors peut être un des avantages paradoxaux des coûts différents selon les villages : la diversité se réduit d'autant au sein de chaque village puisque certains refuseront catégoriquement les cases, pendant que d'autres ne pourront jamais s'offrir les Bahamas. Malgré la prétention égalisante du Club, cette hiérarchie bien établie entre villages est sans doute indispensable pour que fonctionne encore la fiction égalisante. Cette différenciation dans l'espace se double dans le temps

: il y a "l'avant" du Club et le "maintenant", qui s'opposent en permanence dans les conversations. Là perce une certaine nostalgie ou une certaine crainte : pour "l'avant", le Club est toujours peint comme plus convivial, plus artisanal (les crises d'approvisionnement), plus fêtarde (les seaux de farine sur la tête), plus proche de la nature (les fourmis dans les cases, les serpents dans les cocotiers etc...) etc... "Maintenant", le Club est plus professionnel, plus individualisant dans ses prestations, plus luxueux aussi (ex. City-Club à Vienne). Mais cette nostalgie n'est pas déception : car tous les habitués ont le sentiment d'avoir gravi l'échelle sociale en même temps que le Club, et de pouvoir changer de village si besoin est pour se le prouver. On ne rencontre absolument pas le besoin de traiter une image de marque stigmatisée puisqu'au contraire, on se distingue positivement en venant au Club (malgré les quelques critiques d'intellectuels envieux et refoulés) et on peut continuer à se distinguer au sein même du Club. Mais les premiers moments de contacts consistent notamment à argumenter le choix de venir au Club. On peut s'en excuser ou s'en féliciter pour finalement tomber d'accord sur la "réalité" — "Le Club, c'est unique" — "C'est au Club et nulle part ailleurs". Dans cette cohabitation mesurée, qui autorise une sélectivité technique de plus en plus grande (fermeture des chambres à clé, coffres individuels pour ses objets précieux, repas et activités à la carte etc...), peut-on dire que les G.M. considèrent alors que "c'est ça", qu'ils estiment avoir effectivement trouvé ce qu'ils cherchaient (sans lme savoir nécessairement) ? J'incline à dire que c'est le cas et que le Club tient bien sa promesse ("le bonheur"), ce qui peut paraître "énorme" et contradictoire avec toutes les observations précédentes.

L'indicateur de la déception exprimée ou de la satisfaction verbalisée ne saurait suffire à établir cette différence entre le Club et les NTC. Le Club joue, à mon avis, deux cartes complémentaires qui peuvent fournir l'explication de l'impression générale de satisfaction qui ressort des séjours au Club :

a) les G.M. entrent effectivement dans leur peau de G.M., grâce au savoir-faire propre des G.O., c'est-à-dire qu'ils acceptent que les objets dignes d'être aimés leur soient fournis par le Club, et qu'ils n'ont plus d'au-delà du désir qui serait toujours insatisfait. Le Club parvient à rendre crédible la jouissance qu'il propose, d'autant plus que les objets dignes d'être désirés sont toujours diversifiés, individualisés et performants au plus haut niveau. Ce qui conduit le G.M. qui n'a jamais eu l'idée de venir

au Club pour ses spectacles à tomber sous le charme du "supplément", parfait, inattendu, offert par le Club.

L'investissement dans ces vacances (onéreuses et rares pour beaucoup de G.M.) est tel qu'il ne saurait y avoir de ratage. Dans son roman très caustique ("Ombres Solaires") Florence Lautredou évoque l'argument des G.O. face à un G.M. qui laisserait percer sa déception "Vous êtes en train de me dire que vous passez de mauvaises vacances !". Agiter "le spectre des vacances ratées" est une menace dissuasive : "je ne peux pas être incapable de jouir, les autres le font bien".

Pour que cette opération de mise en adéquation G.M. (produits comme tels) et "objets-à-aimer-par les-G.M." fonctionne, il faut qu'elle soit crédible, et qu'elle ne soit pas laissée à l'initiative des G.M. Contrairement à ce qui est annoncé, pour que l'idée du bonheur soit crédible, il faut que le sens du bonheur propre au Club soit prépondérant, s'impose à tous, et ordonne les pratiques (et non que chacun s'en débrouille pour son compte). Le Club, en tant qu'institution, énonce ce qui **vaut** la peine d'être aimé et garantit de ce seul fait (mais aussi par sa cohérence institutionnelle) la satisfaction. C'est parce que ces valeurs sont énoncées au-delà de toute situation individuelle, parce qu'elles se réfèrent à des traditions, à des textes, à des mythes, et parce qu'elles sont mis en oeuvre par toute l'organisation dans ses moindres détails rendus signifiants, que le G.M. peut y croire. Il trouve enfin un ordre qui **coupe** la quête infinie des objets, qui prétend savoir ce qui est bon pour lui (alors que lui-même ne le sait jamais).

Mais il faut aussitôt relever le paradoxe qui met en évidence la perversité du système Club. Le programme du Club réaffirme que chacun est auto-déterminé, que chacun sait ce qu'il veut, que tout est possible, et que le Club n'est qu'un médiateur, qu'un outil qui doit s'effacer. Programme identique à celui des NTC. Alors que toute sa pratique, son organisation, ses références montrent que le Club institue les G.M. ainsi que les objets de jouissance, qu'il les détermine et les plie entièrement à sa logique institutionnelle. Quelle est l'expérience essentielle et rare faite par les G.M. ? Non pas la consommation plus ou moins effrénée de sports ou de rapports sexuels, ni la tension ou la drague permanente électrisante, mais **la confrontation, le frottement à cette institution qui est supposée savoir quelque chose de la jouissance**. C'est l'ordre de l'institution qui rend acces-

soirement possible la satisfaction dans les objets partiels proposés. Finalement, la démonstration qui est faite pour chaque G.M. tient à la relativité de ces objets partiels : ce qui **vaut** d'être aimé, c'est le Club lui-même. Et d'ailleurs, on aime le Club (et on croit en lui) ou on ne l'aime pas : le ski nautique, la nourriture ou le bridge, sont vraiment secondaires. De quoi parle-t-on toujours au Club, dans la fascination ? Du Club et notamment des G.O., des autres villages.

On devient ainsi, au-delà du séjour, un membre du Club mais un gentil membre c'est-à-dire sans voix, totalement "accro" : le G.M. est triste lorsqu'il quitte le village (les pleurs sont la récompense suprême des G.O.) mais il a connu ceux qui connaissent quelque chose sur la jouissance, les manipulateurs suprêmes. De toutes façons, il reviendra l'année prochaine !

Je reviendrai plus loin sur cette thèse essentielle : le Club se fait aimer parce qu'institutionnellement il organise la croyance en l'auto-détermination de chaque G.M. Il y a là perversité, non dans le fait d'être aimé, ce qui est le propre de toute institution, mais dans le fait de refuser la place de l'énonciateur des places : les G.M. que l'on produit alors ne peuvent se comporter comme des sujets mais seulement suivre dans la fascination la manipulation de leurs propres désirs. Si le Club assure la satisfaction de ses clients, c'est paradoxalement parce que l'expérience institutionnelle qu'il propose va à l'encontre des produits et de l'idéologie qu'il diffuse. C'est à cette condition qu'il empêche la fuite sans fin, vers d'autres objets et qu'il verrouille le sentiment de déception rencontré sur les NTC. **Mais il le fait à son strict profit** car il empêche tout accès à la vérité du désir, à la barre qui le constitue. Loin de relancer les G.M. vers ce qui fonde le désir et vers l'institution des places en général, le Club capitalise l'expérience institutionnelle, rare malgré tout à notre époque, pour lui-même et pour relancer la course vers les objets partiels qu'il propose. Si la déception peut naître d'une vraie réponse, la satisfaction peut en effet naître d'une pseudo-réponse.

Par comparaison, l'expérience de la cohabitation dans les Parcs de Loisirs apparaît véritablement triviale. Là encore, la diversité sociale est extrême mais est réduite par la construction de cette position commune de "consommateurs d'attractions", qui peut frôler la massification. Dans la mesure où la satisfaction promise est avant tout formée par les machines, la cohabitation se

révèle plus supportable : on peut, malgré la proximité physique créée par la foule, rester dans sa bulle.

2.2.2. L'irruption du manque

a. L'épuisement de l'excitation

Le précepte adopté par les branchés des NTC, "Tout est possible" conduit rapidement à la déception. On peut tenter de jouir de cet état d'excitation générale, d'érotisation systématique des contacts mais cette tension épuise rapidement toutes les énergies, au sens biologique du terme. Le cibiste, le téléconvive, le miniteliste ou le G.M. qui vivent plusieurs heures chaque jour dans ce climat ne peuvent s'empêcher d'être accrochés, d'y croire, de se mobiliser dans une nouvelle recherche. Mais, comme je l'ai dit, ce "tout est possible" pousse à élargir ses horizons, à sortir des conventions et ne fait qu'accentuer la désorientation : tout se vaut, rien n'est préférable, tout est expérience à faire, nouveau contact à essayer. Il faut avoir adhéré à cet objectif, y avoir cru pour avoir éprouvé l'excitation permanente qui envahit le connecté, excitation proche de la fascination soit parce qu'on écoute, soit parce qu'on est au centre des sollicitations, soit parce qu'on "tient" quelqu'un, qu'on espère retrouver. Cette excitation ne parvient jamais à se focaliser car tout objet se dérobe : l'interlocuteur disparaît, ou se révèle inadéquat. Cette excitation finit par tourner à vide, par ne jamais se décharger, expressions d'ordre physique bien adaptées au niveau où se traite la connexion. Ce "tout est bon" entraîne finalement dans un système épuisant de répétition. Les conversations repartent à zéro, les mêmes procédures d'identification sont reprises, qui deviennent même quasi automatiques, jusqu'à ce qu'apparaisse un trait singulier qui relance l'excitation. De la répétition automatique, on passe à la répétition adaptée à un objet nouveau mais l'accroche et la séduction fonctionnent presque sans sujet. "Ça drague", dit-on. Par l'absence de référent hors situation, les connectés (ou les G.M., selon une procédure plus complexe) se trouvent adhérer à leurs propres fantasmes, incapables d'adopter un point de vue indépendant du jeu autonome de la séduction : "rien n'est interdit", rien ne vient couper le cercle de l'enfermement dans "les-objets à-séduire", de la captation dans ses propres images. Cet enfermement est épuisant : il n'a aucune raison de cesser, il nivelle toutes les valeurs, il se répète sans qu'on le veuille. La seule sortie, c'est le retrait hors de ces réseaux, très douloureux lorsqu'on a adhéré

à leur programme selon lequel il y a bien, à terme, pour tous, certitude de trouver l'objet qui comblera la faille du sujet, certitude garantie techniquement et seulement techniquement. Dans ce kaléidoscope d'objets qui se forment, désirables, et disparaissent aussi vite, mais toujours se répètent, il n'y a aucun ordre ni aucune place assurée, précisément parce que la technique ne peut accomplir ce prodige-là, d'ordonner les êtres dans une généalogie. Ce "tout est possible" est l'antithèse de la généalogie qui fixe un ordre des générations, qui interdit l'inceste et qui oblige ainsi le désir à se réorienter, à se déplacer, sur la base de cette coupure, de cette perte. L'expérience des NTC ou du Club qui autorise à nouveau à croire que cette coupure n'a pas eu lieu, qu'on peut seulement couper les êtres techniquement, relance une excitation tous azimuts qui s'épuise d'elle-même : il faut qu'elle s'arrête, qu'elle se fixe dans une croyance en un objet "convenable" mais jamais adéquat. Pour qu'elle se fixe, il faut faire son deuil préalablement du tout est possible. Sinon, la déception est permanente car aucun objet ne tiendra la promesse faite par les médiateurs. Aussi, les connectés et les G.M. (dans une moindre mesure, car le Club lui peut être aimé) circulent de partenaire en partenaire en constatant toujours "ce n'est pas ça". Mais cette expérience de "ce n'est pas ça" s'adresse autant au partenaire qu'à "soi" : "Je te demande de me refuser ce que je t'offre parce que ce n'est pas ça" (Lacan). C'est la faille qui inaugure le désir qui pourrait alors s'interroger.

Au Club Méditerranée, cet enfermement dans "l'ouverture", dans la "libération" se traduit par un niveau élevé d'électrisation de l'atmosphère. Une érotisation permanente des relations s'installe dès le premier soir. La technique des G.O. peut y jouer un rôle d'accélérateur et de soutien. Mais l'ouverture des possibles fait partie du programme du Club et met d'emblée chaque G.M. sur cette rampe de lancement dont on ne peut sortir. Qui plus est, l'excitation naît de cette seule mobilisation, sans qu'il y ait nécessairement d'investissement dans des objets dignes d'amour. On assiste alors au ballet des désenchantements progressifs : la concurrence empêche de viser telle relation, cette autre, dès le contact engagé, s'avère vraiment trop éloignée de l'image qu'on souhaite avoir, une autre relation encore est inaccessible (c'est souvent le cas des G.O.). Tout cela oblige à croire puis à déplacer ses intérêts, et surtout à être en éveil, car des possibilités insoupçonnées peuvent surgir : chaque soir, après les activités sportives, avant le repas, la tension et l'inquiétude commencent à monter.

A la différence des NTC, le Club dispose avec les G.O. d'un appareil de réglage de la tension qui permet aussi parfois de l'orienter et de faciliter la fixation effective sur un partenaire. Les jeux, les pistes de danse sont des occasions de provoquer les contacts de façon parfois très volontariste mais visent paradoxalement autant à croiser tous avec tous qu'à attacher l'un à l'autre. L'installation dirigée aux tables pour les repas oblige à chaque fois le G.M. à refaire toutes les démarches d'approche avec de nouvelles têtes, comme sur les NTC. A l'inverse la "fille-planing" peut tenter d'arranger les hébergements pour satisfaire ces rencontres : celle que Bruckner appelle la "dame Quéquette" se voit prise dans des pressions contradictoires, nécessitant une organisation mais surtout un savoir-faire relationnel, un tact de premier ordre. Faire comprendre à quelqu'un que "ça serait sympa" de déménager pour laisser la place à un "couple-en-formation" n'est pas simple du tout, dans la mesure où tout un jeu de pousse-pousse modifie tous les autres arrangements.

Le Club dispose donc d'un outil de mobilisation générale des désirs mais peut aussi fournir, dans certaines conditions, un débouché, leur autoriser une sortie vers un objet, toujours provisoire et illusoire, mais qui fait au moins tomber la tension. Il ne peut cependant jamais garantir que "c'est ça" et la déception peut néanmoins se réinfiltrer. Si elle est maîtrisée, c'est que le Club lui-même, par son dispositif institutionnel (à travers les G.O. notamment), introduit une coupure significative : le Club, comme institution, est d'un autre ordre que les petits trafics des G.M. Le Club, lui, saurait quelque chose de l'amour. La preuve en est qu'il manipule les désirs avec tant de professionnalisme. Il devient en fait, comme institution, le seul objet digne d'amour, et c'est seulement grâce à cette référence commune que les autres relations sortent de la circularité, que se colmate apparemment la brèche où le manque pouvait surgir, que toute déception est relativisée par le frottement à une institution qui sait quelque chose d'essentiel.

b. L'échappée de l'autre.

Dans cette circulation incessante entre des objets, toujours inadéquats, il est toujours possible de tenter de se fixer, de tenter, de façon autonome, de couper ces connexions de tous avec tous pour enfin choisir, élire. Mais, on ne s'étonnera pas que, lorsqu'elle croit se fonder elle-même, être sa propre source, cette

opération constate la dérobade de l'autre, son échappée permanente. Non seulement "ce n'est pas ça" mais "où est-ce passé ?"

Contrairement à la promesse technologique du contrôle sur les relations, sur la certitude de trouver un correspondant, le cibiste, le téléconvive ou le télédateur expérimentent l'incertitude de la connexion. Cet objet qu'on devait capter a les moyens techniques de s'échapper à tout moment. Dès que les flux de messages se ralentissent, il faut vérifier la présence de l'autre : "Tu me réponds plus ?" — "T'es encore là ?". Rien ne permet d'interpréter à coup sûr une absence prolongée en cours de conversation ou un départ brutal : problème technique (déconnexion, baisse de la qualité de transmission hertzienne, le fameux "on a été coupés" du téléphone), activité annexe hors réseau ("j'étais parti faire ci ou ça", le fameux "on sonne à la porte, il faut que je te laisse" du téléphone), ou inadéquation dans l'échange même (faute de goût, choix d'un autre partenaire, etc.).

Cette incertitude créée par des variations brutales de la connexion laisse l'émetteur face à lui-même, avec l'expérience amère d'un **ratage**. Expérience ici objectivable ("ça ne passe plus") mais qui renvoie par sa répétition à une interrogation fondamentale sur la communication qui, structurellement, **rate** toujours. Ce que rappelle A. Tyar : "Le lien social ne se décrit pas, il se rate" (1987).

Pour contrer cette incertitude, non liée à des problèmes techniques mais bien à la distance spatiale voulue dans l'échange qui elle-même reprend, déplace ou mime la distance structurale de l'échange, les connectés entreprennent un rituel de confirmation du lien qui peut devenir le seul objet de la connexion (cf la fonction phatique). Il est particulièrement frappant de constater la similitude entre les procédures de salutations au moment des séparations sur les différents réseaux. On ne se résout jamais à la séparation : on sait qu'il n'y a rien de garanti, qu'il faut vivre cette séparation comme un départ définitif car les retrouvailles sont très hypothétiques. Aussi, en dehors des procédures de rendez-vous hors réseau ou sur le réseau, les interlocuteurs n'en finissent pas de s'envoyer des salutations, des "bisous", des "bonne nuit", et trouvent parfois des formules raffinées, compliquées dans une explosion de "lyrisme" (!) qui était parfois resté contenu auparavant. Les cibistes ont la particularité d'utiliser des chiffres et des lettres pour exprimer ces salutations et pourraient s'en contenter ("tous les bons chiffres à toi) : ils sont en fait les plus bavards et

enchâinent salutations et congratulations pour ce "bon QSO". Cette politesse excessive, lorsqu'on a cru trouver un accrochage renvoie à une célébration réciproque en l'honneur de l'autre, paré de toutes les qualités : comme le dit Goffman, "on se vénère comme des petits dieux". Lorsqu'on a cru trouver un socle identitaire dans un échange, on s'y accroche et on le célèbre, d'autant plus qu'on sait qu'il est éphémère, sans fondement réel : l'échange peut avoir été décevant, sans intérêt, on cherche à le rattraper pour la seule raison qu'il a eu au moins le mérite d'exister.

Tout cela vise à atténuer la déception, à la tromper, à la différer. Pour éviter cette dérobade permanente de l'autre, on peut chercher à passer au face-à-face (le "visu" des cibistes). Mais certains, qui en ont fait l'expérience, préfèrent s'en abstenir car la déception peut encore être plus cruelle, même si cette fois on pense "tenir" l'autre et l'empêcher de s'échapper : il apparaît par contre plus nettement que vraiment "ce n'est pas ça". On préférera dès lors, contrairement au proverbe, "courir" plutôt que "tenir", car ce qu'on croit tenir est encore plus fictif et douloureux à éprouver comme tel. Ceux-là peuvent être prêts pour le Grand Jeu.

La promesse du contrôle, de la maîtrise n'est jamais tenue. Elle est pourtant au cœur de la médiation **technique**. L'expérience de la connexion conduit à chaque instant à la double constatation :

— on est maîtrisé (on doit en permanence en passer par les formes techniques préconisées, on invente finalement peu de choses et on ne participe en rien à la genèse du dispositif).

— on ne maîtrise pas l'autre : on n'est même jamais assuré qu'il y ait "quelqu'un à l'autre bout".

Et ce quelqu'un peut se retirer, disparaître, se diluer sans autre forme de procès.

La seule hypothèse restante sur la maîtrise porterait alors sur la "maîtrise de soi". D'un certain point de vue, cette proposition n'est pas fautive. Ces techniques de connexion autorisent en fait avant tout le **retrait**. On peut en toute sécurité se retirer à tout moment de l'échange : comme on peut se retirer de ses autres engagements, de ses autres identités, de ses autres espaces de réfé-

rence. Cette technique permet toutes les coupures mais, sans principes la dépassant, elle prend le risque de laisser apparaître le vide qui constitue le sujet ou, plus fréquemment, de le faire adhérer à "ce qui reste" d'avant la coupure, son corps.

Il importe de souligner ce point : ces techniques de communication sont fondamentalement des techniques de **retrait** voire de dé-connexion. En cela, elles rappellent que toute médiation suppose en même temps une mise à distance, une non-confusion, et un déplacement. Elles soulignent aussi que toute communication est un ratage et simultanément la tentative sans cesse renouvelée de masquer ce ratage.

De ce point de vue, les NTC assurent le retrait tout en continuant à alimenter la fiction d'une réduction technique de cette distance irréductible. Remplissent-elles pour autant les conditions de la "maîtrise de soi" ? Le cibiste, le téléconvive et le télémateur peuvent jouir non seulement de la possibilité du retrait (qui revient un peu au tout ou rien) mais aussi de l'avantage du masque. La maîtrise tant vantée se présente alors sous les traits de l'**anonymat**. Or, je l'ai déjà expliqué, il s'agit bien de masque et non d'anonymat. Les connectés **doivent** se construire des propositions d'identité de fiction : je dis "proposition" car leur performance sur le marché des connexions sanctionnera leur capacité à attirer (ou à repousser, ce qui est aussi performant). S'il n'y a aucun effet produit (l'indifférence est pire que tout) la stratégie publicitaire devra être revue. Chaque connecté pourra alors en changer. Mais, de cette obligation, naît une nouvelle échappée de l'autre qui se redouble pour le sujet lui-même : qui est qui ? Plaisir trouble pendant un certain temps, expérience pénible très rapidement. Expérience pénible, non pas seulement en raison de l'évanescence de l'interlocuteur, mais en raison de l'incertitude sur son propre montage de fiction. Que vaut-il ? Dois-je le tenir ? Dois-je au contraire changer sans cesse ? Pour tenter de réduire encore une fois ce retrait systématique, cette échappée et la déception qui en résulte, voilà nos chers connectés contraints d'adhérer à leur pseudonymes, de leur "donner corps", de se mettre au diapason de la promesse publicitaire qu'ils font. Il faut "assurer", "tenir son rôle". Or, là encore, "ce n'est jamais ça". Et cette expérience-là est la plus cruelle de toutes.

Elle rappelle étrangement les expériences du double, tel que Dostoïevski l'a illustré (et que Barel a rappelé). Sans inscription dans une généalogie, affublé du pouvoir de s'auto-nommer,

confronté à la disparition systématique des objets qui pourraient encore lui assurer un semblant de place (selon un modèle paranoïaque), le télédateur, le téléconvive et le cibiste se retrouvent collés aux fictions construites pour attirer autrui. Coller et attraper me suggèrent l'image, digne d'une "fausse pub", de celui qui veut placer ces papiers tue-mouches en ruban et finit par se retrouver emberlificoté dans le papier tue-mouches : il attrape certes les mouches mais il s'est surtout fait attrapé lui-même par le papier. Qui est le sujet ? Qui est la mouche ? A partir du moment où il faut tellement soutenir la fiction qu'on ne peut plus s'en distinguer, on n'est plus seulement dans le rapport à un masque, à un travestissement qui suppose encore une source, une "authenticité" quelque part. Ici, rien ne vient énoncer le principe de coupure qui permettrait d'engager ce jeu du désir et des fictions : aussi ce type de coupure avec soi-même renvoie-t-elle au Double, comme fausse coupure et véritable enfermement, comme pseudo-altérité. Barel, dans son analyse du roman de Tournier "Vendredi ou les limbes du Pacifique", propose une approche assez adaptée à la situation des connectés ici évoquée. "En détruisant autrui, on détruit le sujet mais aussi l'objet, en particulier l'objet du désir. N'étant plus rabattu sur l'objet, dit Deleuze, le désir se redresse. C'est le double. On sort de l'autoréférence sans en sortir (...). Il pratique l'autoréférence dans l'altérité et l'altérité dans l'autoréférence". (Barel, 1984, p. 217-219).

Les machines à communiquer ne produisent pas à elles seules le dogme susceptible de constituer le sujet hors du magma : les tentatives faites par leurs pratiquants pour ordonner quelque chose et se constituer une place et une identité par eux-mêmes de façon autonome, ne peuvent que constater la fuite de tous ceux qui pourraient répondre et certifier cette place, y compris ces autres électroniques. Les connectés constituent dans ce mouvement leurs propres dispositifs de projection où s'agitent leurs doubles et dont ils sont captifs. Michel de Certeau évoque les machines célibataires et particulièrement celle de Jarry : "Ainsi dans "les jours et les nuits" d'Alfred Jarry, une inscription surplombe la muraille vitrée qui cerclait l'île de la Néréide, femme entourée de verre au milieu d'un décor militaire ; elle dit de "celui qui embrasse passionnément son Double à travers le verre" : "Le verre s'anime en un point et devient sexe, et l'être et l'image s'animent à travers la muraille" (de Certeau, 1980, p. 259).

L'expérience des NTC concerne autant autrui que le sujet dans la mesure où ni l'un ni l'autre ne peuvent accéder à

l'existence dans ce jeu exacerbé des images. Si l'extrême-connection aboutit au Double et renvoie si brutalement non seulement à la solitude mais au "célibat", à l'autoérotisme ou au narcissisme, elle souligne s'il était nécessaire que la question posée par tous à ces machines est celle de la différence sexuelle et du savoir sur la différence sexuelle. Différence dont les modalités d'inscription (et de recouvrement donc) entraînent à leur suite tous les montages sociaux, c'est-à-dire toutes les autres différences et tous les dispositifs juridiques permettant de les régler.

Ce n'est pas un hasard si l'un des jeux les plus prisés, l'une des performances les plus remarquées consiste, sur les messageries surtout (mais aussi en CB ou en TCV), à se faire passer pour une femme. L'inverse est évidemment plus rare, notamment parce que la femme n'a guère besoin d'élaborer des subterfuges de ce genre pour être sollicitée et même submergée par les appels. L'objet se refusant à l'homme, il devient son propre objet et joue "sur les deux tableaux". Sur la CB, le jeu le plus troublant consiste à induire des relations homosexuelles : les femmes qui y apparaissent sur la fréquence sont en effet craintes par tous les cibistes. La rivalité devient terrible et "ça crée toujours la zizanie". On les fuit ou on les fait fuir. S'il fallait encore un indicateur de l'incapacité politique à traiter l'altérité dans cet univers, la relation avec les femmes en serait un symptôme, et bien plus, la marque d'une altérité irréductible. Sur la TCV, les femmes ont non seulement droit de cité mais se retrouvent au centre de toutes les discussions. Le jeu devient même stéréotypé : deux ou trois hommes s'interrogent pour savoir qui est là, s'ils n'ont pas "vu" untel etc..., une femme s'annonce et les hommes entament un jeu de séduction, collectif mais conventionnel. La femme joue de cette concurrence et s'en protège même. L'enjeu : qui va décrocher une conversation au téléphone avec elle ?

Cette position centrale des femmes illustre d'une certaine façon la place prépondérante prise par la question sexuelle sur ces réseaux. La particularité des NTC tient à ce qu'elles semblent aborder cette question de front : ici, on parle de sexe, mais en l'occurrence, plutôt "de cul", ou de "fesses". Ce déplacement n'est pas rien. On y parle en effet de la différence sexuelle et du désir pour aussitôt les rabattre, les coller au corps et à une partie du corps bien séparée des enjeux de la reproduction et finalement relativement asexuée. Ce traitement biologique de la question est inévitable dans la mesure où l'on pose comme seul principe la rupture d'avec toutes les identités et donc d'avec toutes les filia-

tions et qu'on autorise le jeu pur des images sans proposer un référent pour les ordonner, pour en sortir. On comprend mieux le lien qui peut associer étroitement la démission des médiateurs, (leur "tout est permis") et le blocage sur les corps lorsqu'il s'agit d'interroger la différence sexuelle. Blocage qui rend l'atmosphère irrespirable, car enfermement complet dans les images les plus folles, au plus près des besoins. Aucune identité ne peut être ordonnée sur cette base et le chaos et la déception s'originent dans cette absence de coupure de l'institution. "L'amour (...) ne peut se poser que dans cet au-delà où, d'abord, il renonce à son objet. C'est là aussi ce qui nous permet de comprendre que tout abri où puisse s'instituer une relation vivable, tempérée d'un sexe à l'autre nécessite l'intervention — c'est l'enseignement de la psychanalyse — de ce médium qui est la métaphore paternelle" (Lacan, Le séminaire, Livre XI, Les 4 concepts, p. 247).

2.2.3. Les effets de l'adhésion : cure ou Grand Jeu

Si la déception infiltre tous les discours des connectés, elle n'empêche pas pour autant leur retour sur la fréquence, sur le réseau ou sur les messageries. L'expérience qui peut s'y dérouler représente sans doute une occasion unique pour beaucoup de participants de se prouver qu'ils peuvent sortir des places assignées et autodéterminer leur jouissance. La déception peut certes relancer les différents acteurs dans une excitation plus importante, dans une rage de renouvellement des contacts, par un refus d'entendre ce qui se dit. Mais cette possibilité technique de répétition accélérée permet aussi à certains de mesurer à quel point, malgré les apparences changeantes, ils fonctionnent toujours de la même façon et retrouvent le même point d'insatisfaction. La déception peut alors signaler qu'on a reçu, à travers cette expérience, une vraie réponse : les montages du désir sont tous des fictions, on ne peut que les méconnaître, et aucun objet ne pourra épuiser cette dynamique. Faire l'expérience du "ce n'est pas ça" au rythme accéléré permis par ces NTC peut conduire à des angoisses insupportables qui feront fuir ces réseaux et se replier à nouveau sur les identités acquises. Mais pourtant, on y revient, comme si l'on questionnait dans ces passages intermittents ce qui fait que "ce n'est pas ça". On peut dès lors parler d'un **effet de cure**, comme le proposent Alain Briole et Adam Tyar (1987). Ce passage, nécessairement éphémère, hors des conventions établies, dans un "no man's

land", analogue à la phase de séparation rituelle décrite par Van Gennep (1909), permet sans aucun doute de récupérer une capacité de jeu social. Jeu au sens physique du terme : il s'agit pour tous ces connectés de **dé-coller**, de donner du jeu aux rôles auxquels ils adhèrent trop. Les observations sur les situations professionnelles et familiales des connectés (cibistes, téléconvives, et minitelistes pour ceux que j'ai pu rencontrés) montrent à chaque fois une captation, un enfermement dans un rôle dont on ne parvient pas à sortir ou dont on est exclu malgré soi (divorce, enfants quittant le domicile, chômage) et qui reste l'unique principe de définition personnelle. La connexion sur les NTC permet avant tout cette dé-connexion d'avec les rôles et les attentes établies : cette mise à distance technique réhabilite la capacité des acteurs à se donner de nouveaux objets de désir, à négocier d'autres relations, et surtout leur permet de croire à nouveau à leur capacité d'autodétermination. La déception ne peut manquer de surgir rapidement mais l'effet de l'expérience n'est pourtant pas nul de ce point de vue : il est analogue à un soutien, à une réhabilitation de la confiance en soi, à un renforcement, ce qu'on retrouve dans de nombreuses techniques, parfois dites thérapeutiques à l'américaine ou de "motivation" pour cadres essouffés. De façon significative, cette opération n'est possible que dans un espace dé-réalisé, où la coupure avec l'avant et l'après est bien établie et où la prise en charge est totale sur un plan technique (et organisationnel comme au Club Méditerranée).

"Désirez, nous nous occupons du reste", semblent dire les médiateurs. Grâce à cette prise en charge complète, l'acteur récupérerait de l'autonomie : paradoxe commun à toutes ces curatèles où l'on suspend sa capacité de personne provisoirement. Mais rien n'est jamais gagné, de ce point de vue. Et cet effet provisoire de la cure, du passage, reste imprégné de déception. Ce qui fait, de façon étonnante, qu'on y revient. Là où la technique promettait de **sortir** des appartenances héritées, chacun fait l'expérience qu'on **n'en sort jamais**. Cette expérience se fait aussi bien dans le "retour" à la vie quotidienne, professionnelle ou familiale, que sur le réseau.

La déception peut, dès lors, être entendue comme une vraie réponse : on ne sort jamais du jeu des tromperies (pour se rapprocher du sens anglais de "deceive"). Loin de n'être alors qu'une "cure de renforcement", l'expérience des réseaux télé-communicants peut conduire à approcher ce qui constitue le sujet comme décentré. Le jeu des pseudonymes n'a plus rien d'anodin

mais interroge chacun sur les montages de fiction qu'il peut faire tenir. Claude Baltz avait désigné cette expérience comme le "Grand Jeu". On ne cherche plus à coller à quelque identité que ce soit mais on jouit de la manipulation elle-même, du déplacement permanent des interlocuteurs, de la conversation comme "textes-sans-sujet". Cette polarisation, inverse à celle de la cure de renforcement, vers l'abstraction totale, vers l'absence à ses propres productions peut relever d'une forme esthétique de la conversation (Simmel, 1980): on cultive les formes, car il n'y a que le jeu des formes.

Ce décentrement perpétuel est d'une certaine façon proposé dans la technologie elle-même. Sur la CB ou la TCV, il est pratiquement impossible d'élire un objet particulier, dans un contexte de cohabitation permanente: on peut alors prendre plaisir au jeu de masques, aux procédures plus ou moins raffinées de la conversation. Au Club Méditerranée, l'atmosphère magnétisée, les tours et les détours des styles de drague, peuvent se suffire à eux-mêmes. Sur les messageries, la place prépondérante du texte écrit autorise à laisser le clavier et l'écran "parler d'eux-mêmes", à ne plus rechercher que les variations langagières, sans autre référence. Mais, ces quelques moments, célébrés par tous les connectés, où l'on peut enfin abandonner cette quête tyrannique d'un objet-à-jouer, pour seulement prendre plaisir à la situation décalée de tous, sont finalement très rares. Et personne ne soutient délibérément cette position: personne ne peut le faire à lui seul, d'ailleurs. Ces moments surviennent, à la fois comme répit et comme expériences fortes, sans qu'on les recherche ou qu'on les organise comme tels: ils témoignent du fait que "ce n'est jamais ça" et que ces espaces ne deviennent vivables qu'à partir du moment où on l'admet.

2.3. Des Appartenances hors réseau

"Si au lieu d'être chacun derrière son écran, on se retrouvait dans un grand lit, y'aurait plus de problèmes de bonifs, on aurait à cœur de prolonger en faisant répétition, de se laisser guider, voire de faire certaines corrections, de faire suite et retour en cherchant la connexion qui n'a pas de fin. Ça serait un bel envoi... en l'air. Si au lieu d'être là chacun derrière son écran, on se retrouvait dans les champs."

Signé: "Mini Mir" (sur le mur de "N7", 28 juin 88).

Comme le propose "Mini Mir" (qui fait le maximum, dit la pub), les connectés espèrent toujours en sortir de ce réseau informe, pour pouvoir enfin se coller vraiment, pour de bon, à d'autres et se réinventer des identités valables aussi hors réseau. Toutes les tentatives faites, sur le réseau lui-même (CB, TCV ou messagerie), pour identifier son interlocuteur, pour certifier et faire durer la connexion, pour croire enfin qu'il s'est produit un accrochage, peut-être même une rencontre, sont déjà du même ordre: on veut en finir avec ce frottement généralisé, ces passages éphémères, on refuse cette jouissance de la tension des épidermes... électroniques. Certains cherchent donc à se fixer sur un objet et à se construire une identité garantie dans cet échange avec un interlocuteur qui ne se dérobe plus. Tous les savoir-faire techniques et conversationnels peuvent être mobilisés pour trier par soi-même dans ce catalogue (c'est-à-dire sans principe de mise en ordre des êtres, mais seulement selon une modalité éthologique de préservation de son territoire, de défense). La recherche des canaux les plus isolés en CB, les correspondances en Boîtes aux Lettres uniquement, les passages fréquents sur le réseau "en direct" (le téléphone "normal") à partir de la TCV, sont toujours tentatives d'organisation d'un territoire qui nie la connexion générale pour privilégier un espace de reconnaissance mutuelle exclusive.

Cette volonté de clore une relation duelle, pour enfin croire à la rencontre de l'objet de tous les désirs, se retrouve aussi en groupe. Malgré l'impossibilité technique et politique de trouver

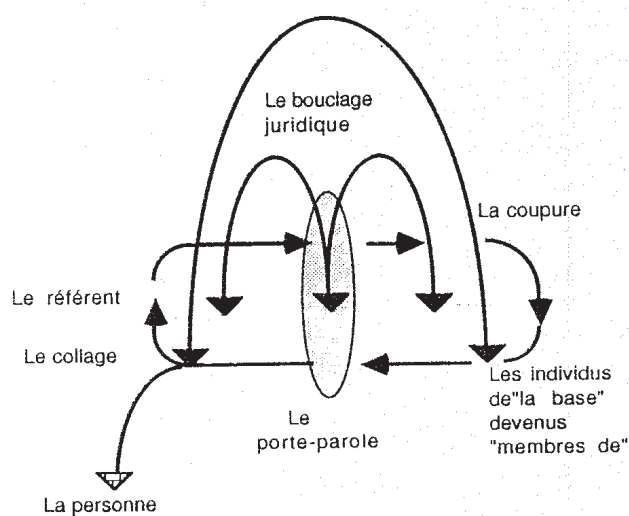
des principes instituant des repères collectifs dans ces espaces ouverts, les connectés cherchent à tout prix à s'y retrouver, à instituer des frontières entre groupes, à partir de tout et de n'importe quoi. On recrée une société de proches que l'on tente de délimiter de façon stricte en excluant ceux qui n'adhèreraient pas aux principes communs. Hélas, tant que ces connectés demeurent sur le réseau, ils doivent faire avec une cohabitation large et ouverte, sans principe. Mais, plus fondamentalement, le centre auquel pourrait se rattacher ces connectés ne peut exister comme tel : d'une part, ses principes ne permettent pas d'ordonner un univers social, d'autre part, personne ne peut prétendre être à la fois dans le groupe et hors de lui pour représenter et pour porter ces référents éventuels :

-les principes de regroupements, de tentative de clôture d'un groupe sur lui-même dans ces réseaux sont en effet multiples : on tente de former des groupes sur la base de la proximité spatiale (de l'habitation), de la proximité en âge, de la proximité en matériel (les mêmes types de TX en CB), de la même activité centrale sur ces réseaux (un style d'échanges sportifs, humoristiques ou sur une autre passion commune), d'un même objectif dans les rencontres (ex : relations d'affaires etc...).

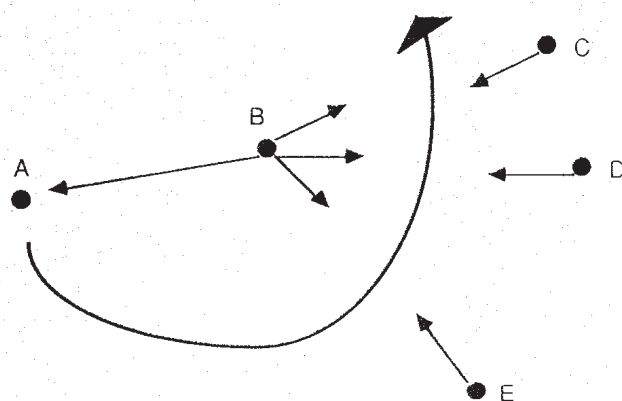
Tout cela témoigne des multiples usages possibles de ces NTC et de la difficulté qu'il y a à les faire tenir ensemble : certains connectés tentent donc, de ménager des principes de regroupement, de segmentation de la population des usagers à partir de ces centres d'intérêt. Mais cet intérêt commun (toujours relatif et mal compris) ne fournit pas de lui-même des règles de l'échange, des modalités de mise en ordre des places des uns et des autres : on relativise le frottement tous azimuts, pour le centrer sur un pôle apparemment commun mais sans pour autant énoncer les règles, juridico-politiques, qui ferait de ce centre d'intérêt autre chose qu'un point de passage relativement et provisoirement moins confus. Pour énoncer ces règles, pour instituer cet univers technique en groupe social, il faudrait des principes non liés à une passion partagée, mais issus de diverses traditions et permettant de gérer ces relations, de les rendre possibles, au delà de l'intérêt momentané. Les amateurs de volley se réunissent en association, et même lorsque l'intérêt pour le volley se manifeste sur la plage entre inconnus, on sait qu'il existe des règles de base, établies au-delà de la situation, qui permettront de donner à chacun sa place et d'ordonner les grandeurs (un vainqueur et un vaincu au moins).

Ici, on ne trouve que cette éphémère polarisation magnétique vers le même "intérêt" dont personne ne sait régler la coalescence.

-pas de principes extérieurs à la situation permettant d'ordonner les relations, tel est le lot commun à ces tentatives de regroupement. Mais personne non plus pour faire tenir ces pseudo-groupes ensemble. Le refus d'accepter les porte-parole est en effet général et s'impose à tous : cet espace se définit précisément par opposition à la vie quotidienne où l'on délègue toujours, où quelqu'un parle pour les autres, où l'on est "membre de" et dissous dans son individualité par l'effet d'incorporation à cette autre dimension. Cette vision de la société, qui apparaît invivable parce que "de communication" (où l'on échange des charges, "munera", des obligations), est très répandue parmi les tenants de la connexion. Sur ces réseaux, ils récupèrent enfin, croient-ils, le droit à la parole. Mais ce n'est pas pour l'abandonner aussitôt à d'autres. Aussi chaque parole devient elle "hyper-particulière" mais non point *singulière* car incapable de se rattacher à des principes d'universalisation, car non instituée au-delà de la pulsion même du bavardage. Dans ce contexte, le premier connecté venu peut prétendre parler "au nom des" passionnés de ceci ou de cela, au nom des participants du DX (longue distance en CB). Mais il s'en lèvera aussitôt plusieurs pour contester cette définition d'un "entre-nous" fort arbitraire (ce qu'elle est toujours) mais ici sans principes et sans légitimité. S'il faut en effet que le porte-parole s'autorise à parler pour d'autres (construction d'une "base"), il faut aussi qu'il énonce les principes de cette représentation et qu'il assure en même temps le rattachement de l'être social qu'il représente à un au-delà de lui-même, à un principe de grandeur, à un texte fondateur. Il doit disposer ainsi d'un double ancrage bouclé sur lui-même : vers le bas (la base, la masse, les adhérents, les...), vers le haut (le grand principe : valeur, mission, dogme) et les entreliant, les règles qui assurent la clôture juridique de la totalité (les modes de représentation, la reprise de l'héritage, les anciens, les maîtres etc...), clôture qui s'appuie sur l'interdit qui vient **couper** toute fusion. Dans le schéma ci-dessous, j'ai volontairement évité de reproduire les positions haut / bas pour le décaler des représentations traditionnelles.



On pourra rapprocher ce schéma de celui de l'intéressement proposé par M. Callon (cf. ci-dessous, 1986). La coupure est comprise dans le terme d'intéressement lui-même: on se "met entre" (inter-esse), ici entre B et C, D, E. Mais cette formule d'alliance qui vaut quelque soit la nature (humaine, vivante, technique, naturelle, etc...) des entités en jeu (ce qui fait la force de la démonstration de Callon) peut fonctionner aussi bien à la force, à la séduction. Tout est bon pour couper et coller.



Or, cette proposition, valable et opérationnelle grâce à sa généralité, est contestable si l'on cherche à comprendre ce qui fait tenir une institution humaine (et notamment le complexe d'Oedipe, comme le suggère l'auteur): les alliances ainsi nouées n'ont rien de scellées, elles sont extrêmement instables. Ce qui va les rendre plus durables n'est l'agrégation supplémentaire d'éléments divers. Il faut que cette association ait une cohérence. D'où lui viendra cette cohérence? Si elle peut être négociable, elle suppose un principe d'équivalence indépendant des parties en présence: ce principe de grandeur, comme le proposent Boltanski et Thévenot, doit occuper la place du référent pour seulement permettre à A d'intéresser B. A n'intéresse pas B de lui-même, en tant qu'il est individu biologique, à moins d'employer la force. La légalité humaine, le principe d'association suppose précisément que la coupure s'opère dans un certain ordre, dans un certain sens et qu'on ne puisse y revenir: l'interdit de l'inceste coupe et colle les sexes et les générations dans un certain ordre. Dans toute institution, s'opère ce collage à un ordre des places que ni A ni B n'installent de leur propre chef: pour que l'arrangement soit

négociable et pour qu'il y ait intéressement, il faut que A s'inscrive avec B dans un autre univers de référence et qu'intervienne un troisième terme, indépendant des deux premiers et coupés de leur situation d'"interaction". C'est alors de cette position de non-(A-B) que provient non plus la force mais le pouvoir de constituer l'alliance et de la sceller. C'est pourquoi il est possible de mobiliser des représentants au nom de tel groupe professionnel, des porte-parole, et non nécessaire de négocier avec chacun des individus en question.

Les porte-parole ne s'auto-instituent jamais mais viennent faire converger un référent et des individus pour en faire une société ou un groupe, ou une famille, mais en l'occurrence une institution. Ceux qui tentent de prendre une place de porte-parole sur ces réseaux n'ont jamais pu (jusqu'à présent) contrecarrer la dynamique mise en place par les médiateurs : ils n'ont jamais pu trouver de référent, ni de bouclage juridique de leurs relations, notamment par rapport à une base que la technique atomise sans cesse. Le supplément de puissance promis par le terminal et effectivement accordé à des individus-connectés devient une telle croyance vitale, absorbe une telle espérance que le passage à des êtres-en-société devient impossible : il supposerait en effet de contredire politiquement la distance entre les êtres seulement techniquement instituée.

C'est pourquoi d'autres groupes tentent de sortir du réseau. La mobilisation de chacun sur ces NTC ne se fait pas sans ignorer qu'on cherche un objet de jouissance, et que cette jouissance ne se réalisera qu'en sortant du réseau technique proprement dit. Peu nombreux sont ceux qui se satisfont de l'échange verbal sur le réseau, qui jouissent de ces frottements électroniques des voix ou des textes : la quête d'une rencontre est active pour la plupart des connectés et s'épuise souvent face à la multiplicité des opportunités. Que choisir ? (registre marchand-civique si l'on en croit le nom d'une revue de consommateurs) Mais aussi comment sortir et quand sortir de la protection de la machine, protection souvent frustrante mais néanmoins bien utile ? Chacun sait qu'il faudra essayer de rencontrer l'autre en face-à-face : la dynamique de l'échange médiaté pousse vers cela mais rien ne dit quand il est bon et convenable de s'y aventurer. Cet horizon du "visu" (comme disent les cibistes) est permanent sur ces réseaux, mais il n'est pas simple à gérer. Rencontrer l'autre face-à-face, et non pas n'importe qui, mais quelqu'un qu'on a élu d'une certaine façon, c'est confronter brutalement deux fictions, la fiction

électronique et la fiction de-tous-les-jours. Or, elles coïncident rarement. Le supposé interlocuteur que l'on doit construire par hypothèse à partir d'indicateurs divers peut s'avérer très différent de ses attentes. Car on est alors confronté encore plus brutalement à son propre désir (qu'est ce que je cherche exactement ?) ainsi qu'à sa propre construction, que l'autre pourra interroger. Non pas que l'une soit plus authentique que l'autre. Mais tout se passe comme si l'on avait appris à décoder depuis plus longtemps les personnalités à leurs apparences physiques ou vestimentaires alors qu'on reste maladroit dans le repérage des discours entendus sur ces NTC. De plus, mis en position d'individus, de corps-à-jouer sur ces NTC, sans autre principe d'appartenance, on est amenés à vérifier la difficulté qu'il y a à fonctionner en face-à-face, sans autres références, comme corps-à-jouer. Aussi, on ne s'étonnera pas que la déception soit encore plus un thème récurrent dans les discours recueillis sur les visus.

Les verdicts sur les apparences physiques sont toujours terribles. Souvent, une étape préparatoire au téléphone aura pourtant permis de limiter les risques ("il n'a rien à raconter, il est dans un bureau, il colle des timbres, nul !"). Mais parfois, confronté au face-à-face éventuel, on se dérobe au dernier moment ("vous n'êtes pas Mr X? Non, non pas du tout, pas du tout"), situations analogues aux rendez-vous organisés par les clubs de rencontres divers. L'épreuve est d'autant plus difficile qu'on ne met en présence que les corps (et les vêtements) : l'appareillage est restreint pour soutenir la nouvelle version de la fiction identitaire. On évite en effet systématiquement les rencontres à domicile, où l'on pourrait "jouer sur son terrain", avec d'autres appareils pour soutenir son image : mais le domicile reste une étape supplémentaire de la sortie du réseau et ne peut intervenir de but en blanc. Pour certains, il est même exclu des lieux de rencontre : il reste alors les bars, les galeries marchandes... Les connectés se retrouvent alors exactement dans les lieux publics habituels pour ces rencontres au hasard. On évite d'ailleurs aussi les lieux que l'on connaît trop (où l'on est trop connu), on reproduit ainsi une certaine distance, un "anonymat", identiques à ceux construits sur le réseau mais grâce à d'autres ressources. Le doublage inévitable des réseaux par les lieux publics est intéressant à signaler (comme l'avaient fait Briole et Tyar, 1987) pour montrer à quel point les NTC poussent seulement un peu plus loin les pratiques urbaines, déjà existantes, des carrefours, des tris, des réseaux de circulation : mais les NTC n'ont pas encore réussi à assurer l'autonomie totale de leur espace

vis-à-vis des territoires physiquement repérables. La jouissance électronique ne parvient pas encore à se substituer totalement à la réalité biologique des corps.

Les visus individuels sont le lot de tous les connectés à un moment ou à un autre de leur expérience médiatique. Certains médiateurs ou certains connectés prennent en compte cette nécessité et organisent eux-mêmes les lieux et les temps de ces rencontres face-à-face. Aucune des technologies étudiées n'a échappé à cette tentative. Du carrefour électronique, on passe au carrefour architectural. Certains créent des clubs (comme les cibistes, les minitelistes de Gretel, ou les promoteurs du serveur Ybourn). D'autres organisent des fêtes (comme le Bal de Veuves à Montpellier pour les téléconvives, ou comme les soirées en boîte pour le serveur N7). D'autres tentent d'inventer un lieu public bâti et médiatique comme "les Jardin du Minitel" pour Crac ou les "relais" pour Ybourn : on est en même temps au restaurant, dans un lieu public mais organisé par un médiateur, et sur le réseau (des Minitels sur les tables). Dans certains cas, à structure plus occasionnelle ou plus légère, les connectés sont à l'initiative de ces sorties de réseau. Dans d'autres, les médiateurs eux-mêmes prennent en charge l'organisation de ces espaces. En choisissant des lieux comme des restaurants ou des moments particuliers comme des fêtes, les promoteurs de ces redoublements du médium prennent peu de risques : ils ne mobilisent pas d'autres dimensions chez les connectés que leur caractère d'individus-en-quête-de-jouissance. Le programme est identique à celui des réseaux. Mais il s'en décale cependant en reprenant des structures qui renvoient à des règles établies, à des pratiques très anciennes (la fête, le restaurant). Qui plus est, les médiateurs soupçonnent rarement les difficultés du passage d'une connexion médiatisée à une relation face-à-face : en gardant les formules de lieux publics (restaurant) et de moments éphémères, les organisateurs de ces tentatives de sortie du réseau limitent le processus d'appartenance et s'en tiennent à une gestion d'une cohabitation. Celle-ci peut pourtant devenir beaucoup plus difficile à contrôler, lorsque la diversité sociale que l'on y autorise ne peut être structurée ni par des principes ni par des techniques pour assurer la distance nécessaire entre des groupes parfois très différents. Le problème rencontré par ces passages hors du réseau tient à nouveau à l'impossibilité pour les organisateurs (connectés auto-proclamés, ou médiateurs professionnels) de prétendre à une position de garant de l'ordre qu'ils cherchent pourtant à fonder.

C'est ce problème que veulent résoudre ceux qui créent des clubs ou des associations. Ils ne situent plus seulement en gestionnaire techniques d'un espace ou d'un temps mais souhaitent fonder leur position de **représentants** dans un statut juridique explicite. Les cibistes ont été le plus loin dans cette démarche, quelques groupes de minitelistes ont fait de même, alors que les téléconvives restaient totalement indifférents à cette perspective. Cette différence dans le souci de formalisation juridique demanderait à être examinée plus en détail, comme révélateur d'enjeux secondaires différents. Il faut bien souligner que cette recherche d'appartenance et de formalisation juridique de la représentation d'un groupe entre en contradiction avec les injonctions des médiateurs inscrites dans l'appareillage et qui visent à décoller de toute appartenance, à flotter dans ce monde de tension permanente. Pour se re-coller ensemble et à quelque chose, il faut sortir du réseau, et cela même si le pré-texte de l'appartenance demeure le réseau technique.

L'évolution de ces regroupements fait apparaître trois tendances :

- une existence brève : beaucoup d'associations se créent et meurent aussitôt, faute de combattants, victimes d'une épidémie de déception, ou victimes des règlements de compte entre prétendants à la position du chef.
- une scissiparité incontrôlée : la marque individualiste, la volonté d'avoir la parole à tout prix, le refus des porte-parole conduit à la scission immédiate ou à l'inflation des sous-structures, avec chez les cibistes particulièrement, une multiplication des titres ronflants. Ces représentants ne représentent plus rien mais s'affichent comme "petits chefs". Par chance, ils trouvent parfois quelques personnalités en manque d'adhésion qui sont prêtes à vénérer celui qui criera le plus fort, et apparaîtra le plus populiste, le plus critique vis-à-vis de toute représentation : on voit aussitôt le paradoxe de représentants plébiscités pour dénoncer toute représentation, ce qui conduit à une guerre des chefs incessante entre associations cibistes. J'ai pu observer ces ambiances à la fois fusionnelles et explosives dans des réunions, des Assemblées Générales et dans une coordination nationale entre associations qui a failli dégénérer en bataille rangée et où l'expression la plus répandue et appréciée par le

public était: "en avoir dans la culotte". Le chaos mis en place techniquement sur la fréquence devient très inquiétant lorsqu'il se donne à voir dans le face-à-face.

- une recherche de référents hors du monde des NTC. Les seuls groupes qui ont pu maintenir une activité durable sont des associations de cibistes qui ont subordonné le CB à une autre activité. C'est le cas notamment des routiers dont l'activité professionnelle est organisée à la fois sur la base d'un esprit de corporation (dont on a vu les effets puissants lors des grèves de 1984) et d'un individualisme farouche. Les règles du milieu routier s'imposent à la pratique de la CB qui devient seulement un outil de travail. Le canal 19 réservé pour l'appel entre routiers est distinct du 27 et peu de cibistes non routiers s'y aventurent. Mais si la CB doit durer, ce sera grâce à la cohérence du groupe routiers. En participant d'un nouveau champ, notamment, en dehors des routiers, l'assistance, la sécurité routière, les cibistes peuvent se référer à des principes établis de longue date, inscrits dans des textes, dans des règlements, représentés et réaffirmés par des personnalités historiques ou de notoriété publique. Leur particularité de cibistes ne devient plus qu'un élément mineur de leur esprit de "service", de leur mentalité de citoyen faisant son devoir. De façon significative, ceux qui cherchaient à dé-coller de leurs appartenances héritées, re-collent totalement à la lettre des règlements mis en place par les groupes auxquels ils adhèrent absolument. Cette vénération du texte et du chef va bien au delà de sa position de garant: l'amour du censeur (Legendre, 1974) serait-il d'autant plus fort qu'on s'est brûlé les ailes dans la tentative d'auto-détermination promise par les NTC?

Quelle est la pertinence de cette tentative de sortie de l'univers connecté dans le cas des Parcs de Loisirs et du Club Méditerranée? Aucune dans le cas des Parcs des Loisirs, si l'on veut bien admettre que les expériences de jouissance proposées par les Parcs dépendent directement de leur technologies et ne font appel à aucune mise en relation des êtres entre eux. On pourrait cependant s'interroger sur la signification d'autre passions centrées sur les sensations fortes produites par les mécaniques, et qui donnent lieu à des structurations de groupes où le sentiment d'appartenance peut être très fort. Les motards, les fans de "customs", tous ces "amoureux" de leurs machines, de ces engins de transports reproduisent à leur échelle les émotions proposées par les Parcs. Mais, à ce compte, de nombreux sports en relèvent

: le propre de ces groupes est de s'organiser autour de leur appareil et d'y coller de près, d'en faire le principe fédérateur central ce qui revient à réifier la médiation comme je l'évoque dans le chapitre suivant. Leur organisation va cependant bien au-delà de la horde et peut conduire à l'institution de règles très précises et de structures chargées d'assurer la jouissance de chacun. De sports "libres" pratiqués sans autre intervention où l'on vante l'autonomie et le risque individuels, on passe à des sports organisés prenant une place dans l'univers des performances et réglant ainsi l'ordre des grandeurs. C'est seulement à cette condition qu'une expérience sociale réelle se fait dans le sport. Mais encore une fois, il s'agit d'un phénomène distinct de celui des Parcs de Loisirs.

Le Club Méditerranée n'a pas toujours fonctionné selon le principe d'une coupure totale entre le "monde Club" et le "monde extérieur". Aux débuts du Club, ses adhérents en ont fait la promotion et vendaient eux-mêmes les séjours. Puis, ceux qui avaient participé aux séjours se sont organisés pour s'occuper du journal le Trident. Ces "super GM", précurseurs des G.O, sans la coupure institutionnelle décisive, ont même tenté de continuer à se retrouver en dehors des vacances: un "Club House", place de la Bourse, a fonctionné mais ne put se maintenir, alors que H. Raymond estimait cette continuité décisive (Raymond, 1960). Cette coupure de plus en plus grande entre l'univers des vacances et l'univers "ordinaire" empêchait le Club de devenir un mouvement social: on brisait la dimension militante, mais en même temps, on lui donnait les moyens de devenir une institution, de prendre une dimension où les principes d'origine étaient reproduits et garantis sans être à réinventer toujours par les GM eux-mêmes. C'est à ce prix qu'on a sans doute assuré la survie même des idéaux du Club, en organisant la coupure en son sein et en acceptant d'occuper la place de référent (du Il) pour que Moi-Toi puissent établir un monde "vivable". Le "on" dont je parle depuis quelques lignes, c'est Trigano.

La question des rencontres entre GM hors du Club ne se pose dès lors quasiment pas. Soit le Club a fonctionné comme un appareil à trouver l'objet adéquat (?) et la rencontre se prolonge (ils vécurent heureux mais n'eurent surtout pas d'enfants, devrait proclamer une version individualiste de la formule). Soit le Club a fait vibrer les épidermes, a permis cette expression du "moi" jusqu'ici étrangement barrée, et, dans ce cas, c'est le Club qu'on aime et son savoir-faire: on revient dès lors au Club, c'est-à-dire

dans un village, aussi souvent que possible, mais on ne cherche pas à faire exister, par soi-même, un substitut de Club, à entretenir des relations. Ici l'institution gagne à tous les coups (de deux façons différentes) : il n'y a jamais de reste. Même s'il y a déception, on sait bien que l'expérience faite est d'un ordre institutionnel qui dépasse les individus et leurs petits arrangements relationnels.

2.4 - Vénérer la médiation technique

Quant il n'existe pas de repères communs, quand on ne parvient pas à sortir du chaos puisque, dès qu'on tente d'instituer autre chose hors des réseaux, c'est la guerre (hors du réseau, point de salut !), on peut alors se replier sur ce qui est le domaine commun minimum partagé par tous : le lien technique. Quand aucun référent ne se présente, on peut encore croire que l'objet technique saura en tenir lieu. Ces appareils que l'on a présenté comme devant "servir à" mettre en relation des humains deviennent l'objet essentiel des passions amoureuses, des attachements de certains connectés. Tout se passe un peu comme pour le Club Méditerranée où finalement, le seul objet digne d'amour s'avère être le Club lui-même : ici, c'est la machine qui fascine encore par son pouvoir de manipulation. A la différence du Club, elle n'est pas une institution, car la machine (le serveur) fonctionne sans référence à autre chose qu'à sa rationalité technique automatique, industrielle et marchande. L'amour de la machine mène à l'extrême la proposition des médiateurs : il ne s'agit pas d'ordonner des sujets mais de connecter des opérateurs (cf Stourdze, 1980). Ces connectés collent dès lors à leur rôle d'opérateurs pour devenir les plus performants, selon une logique industrielle qu'ils ont intégrée.

Le pari identitaire est intéressant, car grâce à leur savoir-faire, les opérateurs performants peuvent espérer s'emparer de ou tout au moins participer à la grande manipulation. On passe dès lors de l'autre côté des barrières. C'est ce qui font les "hackers", pirates spécialistes des déverrouillages de codes d'accès, qui sont ensuite embauchés par les firmes pour concevoir eux-mêmes des verrous encore plus sophistiqués (sur cet univers des hackers, voir l'ouvrage remarquable de S. Turkle, 1985). C'est aussi le destin de ces minitelistes qui deviennent chacun pour leur compte "serveurs", sur des serveurs monovoie parfois, bricolés sur leur micro-ordinateurs. D'autres peuvent entrer dans des sociétés de services plus importantes, et pour certains, ont même contribué à lancer des sociétés télématiques très performantes. C'est encore le cas des cibistes qui adorent, jusqu'à l'obsession, du "beau son", sont passés à la radio, à l'époque du lancement des radios locales. Dans tous ces cas, le correspondant, la conversation, ne sont que des prétextes, des contraintes mêmes pour l'émission de signaux. Ces connectés techniciens mettent en oeuvre à la perfection les théories de la communication de Wiener (1948) ou

de Shannon et Weaver (1949) en les étendant, comme l'ont fait certains courants des Sciences Humaines, bien au-delà des intentions originelles des auteurs, à la communication interpersonnelle. Ils ne s'intéressent qu'à la disparition du bruit, à la perfection de la transmission : tout matériau sonore ou numérique peut servir de base à cette transmission. C'est un phénomène que l'on ne rencontre pas sur la TCV : la technologie téléphonique de la TCV reste gérée de façon stricte par l'administration. Certains connaissent le système, le décrivent à leurs correspondants, expliquent les raisons des mauvaises liaisons, des entrées impossibles (au début surtout) mais ces téléconvives ne peuvent jamais s'approprier cet objet technique au même titre qu'un émetteur récepteur de CB ou qu'un Minitel. La médiation semble dès lors minimale, elle atteint la "transparence" promise par les médiateurs : mais il est hors de question, de ce fait, de s'y raccrocher pour en faire l'objet central et le principe structurant les échanges. La même difficulté se retrouve dans le cas du Club Méditerranée. La technologie, ici, est représentée par le système G.O. Il fait, certes, l'objet de toutes les conversations, on cherche à le connaître, à comprendre ses règles internes, on fait parler les G.O, on devient même ami(e) d'un G.O. Dès qu'on accroche avec le G.O, on accroche avec tout le système Club, avec ses référents et ses règles très affirmées : on est alors renvoyé à sa propre extériorité de GM à une organisation, qui prend même les formes de l'institution. Lorsqu'on met au centre des discussions les G.O, leur vie publique ou cachée, leurs exploits sportifs et amoureux, etc, on interroge avant tout la place du centre, le lieu du savoir sur la manipulation des désirs. La médiation technique renvoie directement à ses référents, on ne peut dès lors la cultiver pour elle-même.

Il apparaît ainsi une relative coupure entre deux technologies de la jouissance, l'une où l'on doit s'auto-administrer les stimulants techniques (la CB et les messageries télématiques), l'autre où l'on est pris en charge totalement, le système technique s'adaptant immédiatement (en effaçant sa dimension médiation, semble-t-il) : c'est le cas du Club Méditerranée et de la téléconvivialité. Dans ces deux cas, la prégnance du centre (le Club ou les Télécoms) est absolue et la gestion du support, du vecteur de l'activité relationnelle, par ces deux organismes ne laisse que des manipulations minimales à disposition des clients : réalisant ainsi le programme de l'immédiateté, on renforce paradoxalement l'idée d'une toute puissance d'un centre, d'un lien où l'on sait, où l'on manipule. On renvoie dès lors les interlocuteurs, face au dés-

arroi provoqué par l'excitation permanente sans but, à ce supposé Sujet. Il ne peut être question pour eux de se laisser prendre au culte de l'objet technique, des conditions techniques de la relation : ils savent qu'ils n'y sont pour rien, qu'ils ne font pas le poids, que ce savoir-là est d'un autre ordre. Les cibistes et les minitelistes, au contraire, peuvent encore croire "y être pour quelque chose". C'est toute la perversité de "l'interactivité" : la gestion des conditions techniques de la connexion nécessite une participation active des opérateurs. La médiation n'a rien de transparente : elle se matérialise dans des terminaux complexes, à possibilités multiples. Pendant l'échange lui-même, il faut sans cesse manipuler ce terminal. Il est dès lors possible de croire qu'on est devenu le producteur de ce message, qu'on en est le centre. Paradoxalement, la prégnance de la médiation technique place le connecté en position de manipulateur suprême et peut faire oublier l'hypothèse d'un centre, d'un Sujet (II) qu'on doit poser pour que l'échange (Moi-Toi) soit possible. On y substitue alors éventuellement le culte de cet objet technique : pour qu'une rencontre se déroule, il suffit, pense-t-on, de gérer au mieux les conditions techniques qui la soutiennent. Alors que les adhérents au programme croyaient produire la relation à partir d'eux-mêmes, ces connectés admettent l'existence d'une médiation technique : ils s'y dissolvent alors comme opérateurs, et occultent la question d'un référent d'un autre ordre, en lui substituant un système technique. Contrairement à ce qu'on a parfois annoncé dans un souci consumériste simpliste, un terminal de plus en plus compliqué n'est pas nécessairement un obstacle pour le consommateur, à condition que s'organise la croyance en "l'interactivité", conçue comme maîtrise sur la machine et constitution technique de l'individu en centre opérationnel. On a là deux stratégies commerciales : l'une réaffirmant la puissance d'un centre, et exigeant de la machine toujours plus pour que l'humain ne manipule plus rien, l'autre proposant à l'humain de devenir le manipulateur suprême en lui confiant toujours plus de contrôle. Dans les deux cas, il est possible d'accroître toujours le spectre des choix : mais la place de l'interface peut s'inscrire dans deux logiques différentes, constituant deux rapports différents entre des "individus" et un autre lieu, un tiers, ou un centre. Dans les deux cas, la tendance contemporaine est à l'évitement de la question du centre, de l'hypothèse du Sujet, en vantant l'autodétermination pure (la médiation disparaissant) ou l'autodétermination armée ou active (la médiation technique devenant la clé de tout). Dans cette dernière hypothèse, le système technique fonctionne en

autoréférence et produit des **opérateurs**, les connectés se définissant eux-mêmes dans cette relation technique visant la perfection de la manipulation.

Pour que cette opération de vénération de la médiation soit possible, il faut que la technologie s'y prête. Cette épaisseur technique, cette matérialité du terminal complexe (bien que facile d'accès) dans le cas de la CB et du Minitel, donne prise à une véritable fascination pour la "boîte noire", qu'on pourra démonter, améliorer, doper, personnaliser de diverses façons. Les cibistes ajouteront des filtres, des amplificateurs, les minitelistes connecteront leur micro-ordinateur et se livreront à des performances graphiques, qui envahissent parfois certains "murs" (ou BAL publiques) mais assurent la célébrité. Paradoxalement, plus le connecté se définira avant tout comme opérateur et s'intégrera au système technique et à ses exigences de performance, plus il considérera qu'il personnalise la machine, qu'il y imprime sa marque de fabrique. Alors qu'il colle de plus en plus à sa définition machinique, il peut en même temps expérimenter cette machine comme une extension de son corps. On se trouve alors dans ce cas d'"embodiment relations" évoqué par Don Ihde (1974) caractérisé par une extension symbiotique de soi-même à la machine. Type de relations homme-machine qu'il oppose aux "background relations" (on compte sur la machine en l'oubliant) et aux "hermeneutic relations" (la confrontation à la machine interroge le statut même de l'humain, à travers des pannes notamment).

Ce collage parfait à la machine n'est qu'un passage à la limite d'une attitude plus générale rencontrée sur ces réseaux mais aussi au Club Méditerranée, voire dans les Parcs. Les échanges portent en effet pour une part importante sur les conditions mêmes de l'échange, sur l'environnement, sur le support, sur la qualité technique. N'ayant rien de commun à poser en préalable, ne possédant d'autres repères que l'appartenance provisoire à ce même univers technique, les connectés se raccrochent à ce qui les unit, la connexion technique. On se repère les uns les autres par la qualité du terminal, par ses propriétés :

- en TCV: "tu es dans une cabine ?" "tu téléphones de ton travail ?" "On t'entends très mal" etc...
- En CB: "j'ai mis un katsumi, ça se sent", "ouais, ouais, j'ai les trous", "je vais m'installer une base Jumbo, ça va déménager",

"je te copie pas bien là, un Santiago de 5 seulement, ton antenne est orientable ?"

- en messagerie télématique: "le serveur bouffe les caractères accentués quand je les envoie avec mon PC...", "Tu as le Minitel 1 ? Non ? un clavier alphabétique seulement ?", "je ne peux pas te joindre en BAL, qu'est-ce qui se passe ?"
- au Club Méditerranée : "Tu es dans une chambre seul ? Veinard", "Dans quel bungalow ?", "Tu es allé à tel village ? C'est des cases je crois ?" "Tu as une combine pour avoir un matériel plus correct ?" "Tu as vu ces jeux de lumière, ils ont vraiment les moyens", "Mais je l'ai vu dès ce matin, ce GO là, ils n'arrêtent pas".
- dans les Parcs, l'émerveillement constant face aux prouesses techniques ou à l'imagination des conceptions suffit à en faire le thème des conversations et le plaisir de l'utilisateur-spectateur. La transmission de combines pour aller plus vite dans la file d'attente, ou pour apprécier mieux les impressions à telle place plutôt qu'à telle autre est aussi fréquente.

Cette omniprésence de la médiation technique dans les variations peut prendre parfois les traits d'un lieu commun, si commun qu'il en devient stéréotypé ("Tu as quoi comme matériel ?" ou plus stylé "quelles sont les conditions de travail ?" en CB, "c'est bien foutu, cette messagerie, ça va vite") : analogue aux échanges rituels sur le temps qu'il fait, ces conversations étonnent le novice qui soit n'y connaît rien sur le plan technique, soit espère d'emblée des discussions plus "authentiques". La technique joue bien son rôle de protection, au point d'envahir parfois les échanges. Elle les envahit parfois en raison de la précarité de la connexion. J'ai déjà évoqué cette incertitude, constitutive de ces milieux, sur la réalité de l'accrochage : on n'arrête pas en effet de décrocher (ou de raccrocher) dans ces réseaux. La mauvaise qualité de la transmission, des pannes diverses, en sont souvent la cause, mais aussi comme je l'ai mentionné, la nécessité de couper court à des échanges problématiques. La seule "immatérialité" du correspondant oblige à négocier sans cesse les conditions techniques de l'échange. On fait plus que s'assurer de la présence de l'autre, on travaille à maîtriser techniquement l'espace personnel apparemment créé. Il faut de la patience et du savoir-faire et tout l'échange peut se passer seulement à assurer ces conditions techniques idéales. Ce souci de performance,

profondément ancré dans le programme de ces NTC, est donc repris par les connectés comme une condition vitale, au point de coller entièrement au modèle industriel en oubliant totalement la dimension inspirée, l'exigence d'expression de soi, de "créativité", d'authenticité ou de convivialité qui court parallèlement à celle de la performance. Les radio-amateurs ont, de leur côté, totalement adhéré à un code industriel et bannissent même l'inspiration.

2.5 - A la recherche de l'institution perdue

"Le dialogue se joue à quatre personnes, les deux qui paraissent parler, plus le tiers exclu, leur démon, plus le tiers inclus, leur espérance, dieu qui descend au milieu d'eux"

Michel Serres, Les cinq sens, p.366, 1985.

Lorsque les téléconvives ou les Gentils Membres cherchent à s'intéresser à la technique qui leur permet d'être mis en relation, à la différence des cibistes ou des minitelistes, ils mesurent surtout que cette technique ne leur est pas accessible, qu'il existe une coupure réelle entre eux et les "grands manipulateurs". Par la perfection de leurs opérations, ces derniers parviennent à créer cependant une "transparence" et une immédiateté de la jouissance qui fait oublier très vite cette question : ce n'est pas leur problème, la prise en charge est assurée ailleurs.

Pourtant, cette interrogation sur le lieu d'où se machinent ces dispositifs n'en finit pas de courir, de revenir. Au Club Méditerranée, cette interrogation est fascination devant ce "savoir manipuler", qui marche si bien : ailleurs, c'est au contraire la déception, le développement du chaos qui conduit à faire appel à une autre ordre. Là se noue tout le drame : si le Club fait marcher sa technologie d'entremetteur, c'est parce qu'il relève d'un au-delà d'un savoir-faire technique, parce qu'il fait institution (perverse cependant). Par contre, les médiateurs qui ont tout misé sur leur effacement derrière la technique ne peuvent jamais entendre cette demande d'une autre ordre, ne peuvent occuper la place de garant des places que les connectés réclament.

L'idéal des promoteurs de ces NTC, c'est l'automatisme, qui garantit leur absence et qui oblige les utilisateurs à s'auto-instituer dans le cadre de contraintes techniques qui sont de fait un programme anti-institution. Le "fais ce que voudras" est programmé techniquement et empêche par là-même toute institution d'émerger. J'ai montré en détail l'impossibilité, vécue quotidiennement par les connectés, de s'auto-instituer. Ce désarroi devant le chaos, devant la frustration, devant une diversité sociale non ordonnée, proche du magma, devant l'excitation générale sans issue se traduit très souvent dans un appel. Contrairement à ce qui est annoncé, on cherche à faire répondre quelqu'un,

répondre au sens de faire entendre sa voix pour répondre à une question mais aussi au sens de répondre de la situation, en être responsable. Les formes prises par cette demande peuvent être très diverses car les médiateurs sont insaisissables techniquement et fuient le lieu où on veut les placer.

Les cibistes s'en prennent à l'Etat, leur bataille se veut d'emblée politique : il n'y a pas d'intermédiaire en effet entre chaque cibiste et celui qui autorise les fréquences ou les matériels et délivre les licences. Les cibistes n'en finissent pas de revendiquer une réglementation, toujours plus libre disent-ils, et définie techniquement. Ils sont eux-mêmes prisonniers des injonctions individualistes et techniciennes diffusées sur ces NTC. Mais, pour régler le chaos qui règne entre eux, pour ordonner les places des uns et des autres, c'est une réponse d'un autre ordre qu'ils attendent. Personne ne semble vouloir énoncer les règles du dialogue qui donnerait une place sociale à la CB. Leur refus d'être inscrit dans tout ordre ou dans toute appartenance les conduit à saboter le travail de négociations de leurs représentants, qui, bien entendu, ne peuvent rien représenter parce qu'ils ne disposent ni d'un principe ordonnateur ni des moyens juridiques d'assurer le bouclage. De façon significative, cet Autre où ils placent l'Etat (souvent difficile à cerner et difficile même à rencontrer) est toujours pour eux tout puissant, autoritaire et répressif. La parenté avec les thèmes corporatistes doit être soulignée. A tel point que les cibistes intègrent totalement le pré-supposé selon lequel ils sont écoutés, ils sont surveillés. Les perquisitions de la DST, les contrôles policiers, si rares soient-ils, sont là pour les confirmer dans cette thèse. Vivant dans cette obsession de l'auto-censure, ils renforcent leur mentalité de clandestins. Cet Autre absent est en fait le seul véritable fédérateur, et metteur en ordre de ce milieu : il produit, dans sa version toute-puissante mauvaise, un effet fusionnel ("tous unis contre la répression") qui ne facilite en rien un repérage des places, une inscription hors du magma. On est en plein dans un registre maternel que rien ne vient couper. Mais il est significatif que, même sous cette forme archaïque, les cibistes doivent poser un au-delà de leur situation, de leur face-à-face électronique : leurs conversations en sont fréquemment émaillées et le seul argument d'ordre face aux perturbateurs reste la bonne image que l'on doit donner à l'Etat "jusqu'à ce que la CB soit réellement libre".

Ce supposé pouvoir, qu'on doit supposer pour sortir de la confrontation brutale des pulsions, prend, sur toutes les technologies de connexion, les traits du surveillant, du censeur menaçant mais n'intervenant jamais. Il y a là un paradoxe rendant encore plus invivable la situation de ces réseaux : on sait qu'il y a surveillance, on sait qu'"ils" peuvent tout écouter ou tout lire, identifier les émetteurs, déconnecter ou sanctionner certains. Mais alors "pourquoi diable ne font-ils rien pour mettre un peu d'ordre là-dedans" ?

Les téléconvives connaissent aussi cette intériorisation de l'écoute supposée : cette espace de liberté qui a été donné, octroyé par l'administration, soudain devenue bonne, est même temps son espace. Le téléconvive n'intervient pas dans sa gestion, les décisions de l'administration restent le fait du prince, non justifiées : elle l'a d'ailleurs clos comme elle l'avait ouvert, selon son bon vouloir. Une surveillance technique, une écoute de type policière ou de type "scientifique" (les enquêtes de l'IDATE étaient connues) se ressemblent toutes : la liberté est bien surveillée. Par quelle perversité, ce centre, ce supposé pouvoir, qui montre en permanence qu'il dispose d'un réel pouvoir technique, ne peut-il pas en user pour donner un sens à ce magma bavard ?

"Quelqu'un qui arrive, qui entend vraiment de la vulgarité, on dit "mais, c'est débile", mais on juge toujours une société, au sens très large du terme, par le plus mauvais (...) Et là justement beaucoup de gens sont venus sur le réseau et en sont repartis parce qu'ils sont tombés sur des équipes débiles. Mais ce qu'il faudrait ... puisque finalement c'est un service public... Mais il y a une possibilité de faire sauter les gens. Il y a une table d'écoute, le réseau est surveillé, je le sais. Partant de là, il devrait l'être un plus étroitement et, à ce moment là, ça serait facile d'isoler... au bout de 2 minutes, ils isolent les gens, comme tout à l'heure, il y en a un qui y était, il faisait la chèvre : bê, bêêêê (...) J'en ai parlé à quelqu'un qui en a la possibilité. Il m'a dit : ben, tu sais, ils payent comme tout le monde ! oui, c'est vrai, mais enfin quand même ! Quand on va dans un bar, s'il y a quelqu'un qui vient, qui prend une consommation et qui insulte tout le monde, le patron le met à la porte, il a payé son verre mais... Comment je pourrais dire, il assure la tranquillité des autres consommateurs, et là ça devrait être exactement la même chose". (interview d'obélisque in Donzel, 1983).

Cet appel au **patron**, dont on connaît l'étymologie en lien avec la paternité, n'est pas rare loin de là. Il prend parfois même les formes d'un appel à la répression brutale, dans une recherche d'un chef autoritaire qui maintiendrait le magma mais le dériverait à son profit. On repère ainsi le lien structural entre différenciation, énonciation des places, production de singularités et principe fondateur, métaphore paternelle, bien loin du fusionnel "tous ensemble derrière".

Sur la téléconvivialité, on ne trouve aucun relais de ce supposé pouvoir qui paraît de ce fait d'autant plus puissant et pervers puisqu'il laisse sciemment se développer le chaos pour mieux faire disparaître tout le dispositif par la suite. La volonté de la DGT d'en rester à la fourniture de l'acheminement des appels est particulièrement irresponsable si elle n'assure la pérennité institutionnelle du système par une "gérance", par une "sous-traitance" ou tout autre dispositif juridique, qui aurait aussi une responsabilité technique (sinon, ses choix institutionnels resteraient des vœux pieux face à l'organisation de fait inscrite dans le modèle technique). La séparation des deux rôles (technique et contenu) est totalement artificielle et la DGT a dû avancer par exemple dans l'institution de l'espace télématique (cf le kiosque et les diverses modifications de tarifications qui établissent un ordre des grandeurs de l'utilité sociale), négociant avec d'autres partenaires et sortant de ce fait de son rôle technique.

La triple combinaison chez les connectés, de cette demande d'ordre, de ce savoir sur le pouvoir technique d'un centre hypothétique, et de l'absence de réponse au nom de "la liberté", ne peut que les piéger. Toute société est impossible sur ces réseaux, la jouissance promise devient de ce fait une épreuve difficile à vivre mais il existe bien un lieu du pouvoir que personne ne veut occuper. Qui profite, qui jouit de ce désarroi, peut alors se demander le connecté "ordinaire" ?

Dans le cas des messageries télématiques, la présence du médiateur se fait plus visible. Des messages d'accueil, des consignes sont affichées. Chacun sait aussi que les dialogues sont surveillés, puisqu'on éjecte régulièrement ceux qui appellent à venir sur d'autres serveurs.

Mais il existe souvent des animateurs, parfois identifiés comme tels, parfois non. Il existe aussi des "murs", des "BAL publiques" sur lesquels un message sera diffusé largement et

supposé reçu par "le serveur". On trouve donc des espaces et des interlocuteurs supposés représenter ce centre. Alors que la CB ou la TCV s'organisent sur un modèle d'un centre strictement technique et sans représentant, la messagerie fournit des substituts en quantité : on peut être à "tu et à toi" avec ce pouvoir, comme le rappelle Legendre. Cette croyance suscite alors de nombreux appels, des provocations de toutes sortes, des déclarations d'amour ou de haine. Lancés à la cantonnade sur les "murs", ces appels font en sorte d'obliger le serveur ou quelqu'un qui pourrait parler en son nom, à sortir de sa réserve. L'obliger à répondre est en soi une victoire parce qu'on se persuade que ce centre existe bien : mais, du même coup, on le dévalue comme référent crédible. Il n'est qu'un organisateur et non un instituteur : ses réponses le situent d'ailleurs toujours sur le même plan que les connectés. Les animateurs jouent aussi cette carte de la proximité au point de se dissimuler, de nier leur rôle. Le jeu consiste alors à les découvrir, ou là encore à les agresser. Tout se passe comme si les connectés adressaient une demande d'amour exclusif à ces représentants d'un centre hypothétique : en les provoquant, ("ton serveur est nul"), en les calomniant ("tout le monde sait que Mona est une salope"), exerçant un chantage à l'abandon ("Je quitte ce serveur pourri, partez avec moi, on nous méprise ici"), on cherche à tester jusqu'où le serveur tient à ses clients et jusqu'où on peut à son tour le manipuler, en touchant un point sensible. Sur CRAC, la fondatrice, Cécile Alvergnat fait l'objet de toutes sortes de fantasmes ou d'accusations. On connaît tout de l'activité de la société (un restaurant, une fusion avec Laser Télématique au sein de Laser Communication Plus, filiale d'Havas) : tout cela est interprété comme des trahisons, on s'interroge sur l'avenir de la messagerie, sur les privilèges des habitués, sur les choix faits par le serveur. On essaye alors de dresser le petit peuple des "connectés de base" contre les "magouilles" des manipulateurs en chef. Certains prétendent aussi connaître la vie cachée de ces responsables et étalent des potins plus calomnieux les uns que les autres, qui sont aussitôt démentis par d'autres qui leur font de grandes déclarations d'amour. Dès qu'apparaît un repère identifiable, aussi fuyant soit-il, les connectés s'y précipitent pour lui demander d'énoncer l'ordre qui régit cet espace, les grandeurs des uns et des autres. Tout pouvoir supposé mobilise ces attentes et ces demandes d'amour. Mais, dans le cas des serveurs télématiques, leur refus de jouer le jeu n'a rien d'analytique : il est soit carrément cynique (ce que font certains animateurs qui jouissent de la manipulation et le font savoir) soit convivial, déniait la coupure, restaurant toujours la bonne entente, jouant

sur la proximité. Lorsque sur "N7", un des animateurs se fait appeler "Le Révérend", il laisse entendre qu'il perçoit de quelle demande il s'agit. Mais loin de s'ancrer au delà de lui-même dans un autre ordre de signification, en instituant la coupure et en admettant ces projections d'amour et de haine dont il est l'objet, le Révérend ne répond que comme un autre connecté, un peu plus identifié, ciblé et attaqué que d'autres. Jamais il ne peut jouer son rôle de tiers permettant aux connectés de sortir de leur face-à-face sans principes : il est au contraire là pour relancer toujours la course à la jouissance, pour réactiver le programme des NTC, pour réinjecter de la tension épidermique et multiplier les frottements.

Il manque alors tout l'effet tangentiel du frottement à une institution, à un ordre symbolique qui coupe court à la course à la jouissance, en laissant voir que "ce n'est jamais ça" parce que l'être singulier s'ordonne dans une généalogie et par là dans la mise à distance perpétuelle de la jouissance. Cet effet de frottement à une institution est, comme je l'ai déjà affirmé, la principale réussite du Club Méditerranée. Les GO sont l'objet principal des conversations, des observations des GM. Cette fascination n'est pas liée seulement à leur performance technique : elle tient aussi à la perception d'un "savoir-manipuler" qui ne peut qu'intriguer (et qui lui vaut même les appels des gouvernements ou d'autres organismes: réinsertion des jeunes, Mirapolis) et qui, en retour, interroge sur ce qui fait "marcher" chacun des GM. D'où tiennent-ils donc ce savoir ? Et que savent-ils exactement ? Finalement, ce qui distingue les GO de tous autres organisateurs de ré-jouissance, ce n'est ni leur technique, ni leur savoir-manipuler : c'est qu'ils vivent dans un autre monde, qu'ils font partie non d'une organisation mais d'une institution où le référent est fortement affirmé et enraciné au-delà de lui-même. Le GO n'existe pas comme individu : il est relié en permanence à la signification qui fonde sa place et qui imprègne chacun de ses actes. Et cette dimension fascine le GM : il sent que chez le GO rien n'est trivial, rien n'est de l'ordre du "hasard" mais que tout est signifiant. Ce qui a le don de repousser certains clients qui ne veulent surtout pas "rentrer dans leur jeu": mais ils signalent par leur refus même que le Club est différent d'un simple self-service.

Tout le problème vient de ce que les GM, loin de percevoir ces principes ou d'être ordonnés en un rattachement à ce corpus de significations et d'interdits, sont renvoyés à la jouissance des

corps, sont atomisés. Ils sont dépouillés de toute inscription dans un sens qui les dépasse et repoussés vers l'impératif de l'auto-détermination. Le GM sait bien finalement qu'il n'est pas "si auto-déterminé que cela" et que le bonheur n'est pas cette atomisation : il voit tous les jours comment les GO, ayant sacrifié leurs egos, atteignent à une vie signifiante (bien que provisoire, dure, contraignante). Si le Club sauve la mise, c'est parce qu'il permet cette expérience institutionnelle alors même qu'il annonce un programme individualiste anti-institutionnel. Le choix qui serait fait d'aller vers une autonomie encore plus grande des GM, ou de spécialiser toujours plus les GO dans leurs activités techniques par exemple, ne pourrait conduire qu'à un affadissement de ce type d'expérience qui réintégrerait le champ ordinaire industriel et marchand.

CONCLUSION

"Vae soli, vae gregi" (Malheur à l'homme seul, malheur au troupeau) l'écclésiaste, adapté par J. Gagnepain. Séminaire du 6 Mars 1986 "Le dialogue ou la foire au sens".

Ces dispositifs, construits sur diverses technologies, fournissent-ils une combinaison originale de personnalisation et de fonctionnalité, ainsi que je le supposais au départ de cette recherche ? Il est apparu que la connexion mettait en rapport des individus, éventuellement des opérateurs et que le programme des médiateurs, collant à (et s'absorbant dans) la performance technique, ne permettait en aucun cas de dépasser cet état de non-personnalisation. Mais alors ne devrait-on pas admettre au moins que ces dispositifs atteignent un degré de performance qui permet, à ce niveau de l'individu-roi lui-même, une parfaite fonctionnalité des relations ? Si l'on veut dire par là que les machines, matérielles et humaines, fonctionnent toujours mieux, intègrent toujours plus de complexité, on ne peut qu'être d'accord.

Mais la question demeure de savoir par rapport à quoi évaluer cette fonctionnalité qui voudrait que le demandeur trouve toujours, en tous temps et en tous lieux, sans délai et à moindre coût, l'objet adéquat à son désir, quelque soit l'objet en question, voix humaine, kilo de betteraves ou auto-radio. Or cette satisfaction technologique du besoin ne crée que l'excitation générale des attentes, fait imaginer des jouissances inouïes, inconnues : toujours plus, toujours autre chose, telle est la dynamique créée par cette immédiateté technique. Cette machination crée de l'insatisfaction, et ouvre en permanence la question qu'elle cherche à clore. De déplacement en déplacement,

L'inadéquation structurale de cette réponse technico-marchande ne peut qu'apparaître. La fonctionnalité de ces dispositifs tourne sur elle-même, alimentant en permanence la tension et la recouvrant dans le même temps, à son propre profit, dans un cercle auto-référentiel. La place des Parcs de Loisirs dans cet éventail des dispositifs, la plus discutable en apparence, prend en effet tout son sens de ce que s'y joue la relation pure des individus et de la machine-à-jouer : pour tous les autres exemples, il n'y a finalement personne ou rien au bout, si ce n'est la satisfaction auto-érotique ou l'activation du narcissisme. Cette circulation tous azimuts des produits et des affects devient à elle-même sa propre fin : la déception ou l'engorgement ne peuvent que naître de ces promesses insensées.

C'est ce que j'observe en vivant aux côtés de ces connectés, cibistes, téléconvives, minitelistes, GM, ou clients des Parcs. Si l'on évite de croire aux promesses ainsi faites, si l'on garde pour soi ailleurs des référents qui décale de cette inflation des désirs, alors il est possible de "prendre un peu de bon temps", d'expérimenter un nouveau milieu. Mais, la clientèle massive de ces dispositifs y adhère précisément parce qu'elle ne dispose pas de ces référents. Comble de l'escroquerie : les promoteurs de ces techniques et de ces organisations assurent à chacun qu'il peut instituer lui-même ces univers, qu'il peut produire ces principes fondateurs de façon auto-déterminée, en se coupant à tout prix de toute inscription dans une histoire. Les connectés repèrent rapidement la faille et cherchent effectivement à trouver ce référent qui viendra ordonner les places et couper dans la quête infinie de la jouissance en interdisant. Cette épreuve de la rencontre (celle qui intègre le hasard, *tuganon*, rappelle Oury, 1978), toujours manquée, est le lot commun des connectés mais elle peut dès lors rouvrir ces questionnements que les médiateurs promettaient de recouvrir, voire de résoudre.

La technique, à elle seule, ne peut à l'évidence produire de la normativité, inscrire les sujets dans les places de la division des sexes et des générations : elle n'y est pas non plus un obstacle en elle-même, à condition qu'elle soit intégrée à une institution qui la transcende et qui soit elle-même décentrée de son activité fonctionnelle. Ces techniques de connexion peuvent sans doute même devenir des espaces institutionnels intéressants, par ce décalage des corps et des textes que la technique introduit, et sur lesquels j'ai peu insisté. Elles peuvent introduire du jeu dans les institu-

tions existantes et éviter leur blocage, en relançant un autre niveau de leur fonctionnement. Deux pistes peuvent s'ouvrir :

a) ces techniques trouvent des instituteurs qui les positionnent dans l'espace public, qui établissent des règles, notamment pour eux-mêmes, des règles déontologiques fondées au-delà de la situation et au-delà des vulgates individualistes ? (et dangereuses pour tous).

b) ces techniques s'intègrent à des institutions existantes qui trouvent leurs référents dans le champ qui leur est propre : ces nouveaux réseaux permettent alors, dans le cadre de règles, d'interdits et d'enjeux établis qui ordonnent des places, d'opérer des micro-décentremments, de faire entendre ce qui court dans les échanges institutionnels. C'est ce qu'on peut observer sur certains "Bulletin Boards" (à partir de réseaux informatiques) au sein d'entreprises américaines, lorsque le Bulletin Board n'est pas entièrement verrouillé pour les transactions fonctionnelles. Pour des messageries professionnelles par exemple, il existe aussi cette possibilité de se référer à l'ordre de l'entreprise soit pour les utiliser comme un canal de communication fonctionnelle supplémentaire soit pour permettre de matérialiser et d'autoriser un autre discours qui irrigue tout autant l'entreprise et ne fait éventuellement une institution.

En dehors de ces deux scénarios, qui tous les deux insistent sur la nécessité de l'institution, la disparition de ces technologies est quasiment assurée, sous leur aspect informel, interpersonnel actuel (je ne parle pas du Minitel en général comme outil télé-informatique pouvant recouvrir de multiples fonctionnalités). La CB a du mal à vivre, en dehors de groupes de routiers ou de quasi-radio-amateurs. La téléconvivialité a été supprimée. Les menaces judiciaires sur les messageries "roses" ne sont qu'un aspect mineur du problème de leur avenir : sans redéfinition totale des principes mêmes de cette communication, ces réseaux imploseront ou seront désertés. Apparemment, les professionnels n'en doutent pas qui se tournent vers d'autres services sans avoir remis en cause leurs principes de constitution de ces réseaux. Pourquoi, dès lors, une innovation comme le téléphone a-t-elle pu gagner cette reconnaissance ? Rappelons tout d'abord qu'il a rencontré lui aussi de multiples problèmes, qu'il a été réinventé à plusieurs reprises (de la diffusion au professionnel puis au domestique) : il a fallu un certain temps pour que la technologie s'intègre à un montage institutionnel pré-existant, en l'occurrence

la famille ou l'entreprise. Mais, s'il a survécu, et a pris une telle force d'évidence, c'est qu'il s'est moulé, tout en faisant sa place (donc en faisant bouger un peu), dans des principes relationnels domestiques, liée à la formalisation durable des règles de la vie familiale bourgeoise. Or, cet équilibre est sans doute remis en cause actuellement. Les listes rouges, l'affichage du numéro du correspondant sur les terminaux du RNIS, les répondeurs téléphoniques ou la multiplication des postes (Guillaume, Kérorguen, 1986) dessinent une configuration nouvelle du principe de la connexion technique qui renvoie, comme en écho, à la transformation de la vie de famille et secondairement, du procès de travail et de sa division dans les entreprises. Tous ces choix techniques sont inextricablement des choix sociaux (Callon, Latour, 1986) contrairement à la position que veut prendre l'ex-DGT, qui n'est plus une direction mais une entreprise comme une autre (France-Télécom). Chacune de ces extensions, de ces transformations ne suit pas seulement "le marché" : elle cristallise et construit un certain type de connectés, elle place les humains dans une position, au-delà des tâches qu'elle lui confie ou lui retire au profit de la machine. Les techniques de communication que j'ai étudiées ici font partie de ce même mouvement et leur difficulté à exister n'est pas liée à leur performance moindre mais aux incertitudes de toute une société et à la faiblesse des instituteurs potentiels. D'autres vecteurs techniques l'ont expérimenté auparavant, notamment le cadre bâti.

Si la question de la centralité ne se pose plus guère qu'en termes de décentralisation, c'est qu'en effet la recomposition des principes qui assure le lien du centre à la "périphérie" n'est pas chose facile. S'il s'agissait seulement d'un centre spatial ou d'un centre technique, comme le sont les serveurs, le problème serait vite résolu : on dispose désormais des centres commerciaux et des noeuds autoroutiers, en tous points analogues dans leurs principes aux centres serveurs ou aux centraux téléphoniques. Mais cette circulation suractivée, cette commutation performante, cette connexion générale contribuent à (ou enregistrent) la dissolution de toute centralité symbolique. C'est pourquoi la décentralisation n'est pas chose facile : on n'a pas construit pendant deux siècles un modèle étatique sur des référents nationaux jacobins pour pouvoir en quelques années réinventer de toutes pièces des référents nouveaux, là encore auto-déterminés, qui iraient à l'encontre des précédents. Tous les aménagements du territoire n'y pourront rien s'ils ne travaillent pas cette question du centre au-delà du technique et de la commutation générale. Dans la

structure urbaine, le centre commercial cherche à agréger toutes les activités, bien au-delà de sa raison d'être marchande, comme le montre l'apparition de lieux de prière dans certaines galeries marchandes. Mais toujours plus de choix et un peu de tout ne suffisent à se constituer en centre symbolique : il y faut encore un référent qui organise toutes les activités et qui permette de dépasser la série des consommateurs, analogue à la série des opérateurs. Certains leaders commerciaux, tel Edouard Leclerc, ont bien compris cela et fonde leur promotion sur un au-delà du rapport marchand, sur une mission qui serait la sienne, un peu analogue à celle du Club Méditerranée, la perversité du dispositif étant identique.

Certains ont prévu un retour au local pour remédier à cette omniprésence technique du centre, et à l'affaiblissement de ses référents. Cette démarche bute devant des problèmes identiques. Il n'existe, je le rappelle, que du local, que des situations particulières : toutes les généralités les plus abstraites sont elles-mêmes des désignations qui parlent de quelque chose et le font dans un contexte donné. Le "local" que l'on veut politiquement valoriser est donc lui-même une construction. Or elle ne peut exister sans poser le référent qui lui permettra d'assurer sa liaison à l'universel, à l'au-delà d'elle-même. Toute construction identitaire, doit opérer une délocalisation pour instituer la division qui la fonde. Elle ne s'institue jamais d'elle-même, elle nécessite de poser ce tiers absent qui permettra de sortir du magma. Instituer le "local" (et toute institution qui s'actualise se localise), c'est sortir de la fusion. La "société locale" sans porte-parole, sans référent au-delà d'elle-même, est un état de chaos permanent : les connectés qui cherchent à se faire leur territoire, sur le réseau ou hors du réseau, le montrent chaque jour. Ce Il, sujet absent, permet de fonder la division et l'ordre des places et assure en même temps son recouvrement (Lefort) : on n'accède en effet à l'histoire que par cette division, par cette sortie de la fusion, et donc de la situation donnée, du "local". Et c'est à cette condition qu'on peut réinvestir l'histoire et produire du local. Mais on n'accède à cette division qu'historiquement, parce qu'intervient cette inscription dans l'histoire, dans une généalogie, qui nie le particulier pour faire émerger le singulier rattaché dialectiquement à l'universel. Le bilan de cette impuissance au recours à la technique ou au local peut conduire à valoriser cette dynamique sociale du frottement, sans référent, vers la société du simulacre. Ce serait oublier encore que pour que le simulacre soit possible et dicible, il y faut encore de l'institution et de la représentation : si

ce n'est pas le cas, l'excitation des individualismes ne peut conduire qu'au chaos. En ce sens, les dispositifs des NTC, du Club Méditerranée ou des Parcs de Loisirs, ont une valeur expérimentale qui est essentielle pour les Sciences Humaines et pour toute théorie du lien social et, éventuellement, pour les diagnostics sur les formes du monde à venir.

BIBLIOGRAPHIE

- AKTINSON J. Maxwell and John HERITAGE, *Structure of Social Action. Studies in Conversation Analysis*, New-York-Paris, Cambridge UP et MSI, 1984.
- ALTHABE, Gérard et alii., *Urbanisation et enjeux quotidiens*, Paris, Anthropos, 1985.
- AUSTIN, J.L., *Quand dire, c'est faire*, Paris, Le Seuil, 1970.
- BABOULIN, Jean-Claude, GAUDIN, Jean-Pierre, MAL-LEIN, Philippe, *Le magnétoscope au quotidien*, Paris, Aubier, 1983.
- BACHMAN, Laurence et Alain EHRENBERG, *Tropiques du futur. L'informatique au Club Méditerranée*, Paris, Iris-Paris X-DGT, 1984.
- BALTZ, Claude, Messageries Gretel, images de personnes(s)", *Bulletin de L'IDATE*, Montpellier, 1984.
- BANGE, Pierre, "Points de vue sur l'analyse conversationnelle", in DRI.AV, n° 29 ("Communiversion"), 1983.
- BAREL, Yves, *La société du vide*, Paris, Éditions du Seuil, 1984.
- BEAUD, Paul, "Les nouvelles frontières de l'espace public", *Réseaux*, n° 22, Janvier 87.
- BEAUD, Paul, *La société de connivence. Média, médiations et classes sociales*, Paris, Aubier, 1984.
- BERTHO, Catherine, *Télégraphes et téléphones. De Valmy au microprocesseur*, Paris, Librairie Générale Française, 1981.
- BLANCHOT, Maurice, *L'attente L'oubli*, Paris, Gallimard, 1962.
- BOLTANSKI, Luc, "L'espace positionnel, multiplicité des positions institutionnelles et habitus de classe", *Revue Française de Sociologie*, XIV, 1, Janvier-Mars 1973.
- BOLTANSKI, Luc et Laurent THEVENOT, *Les économies de la grandeur*, Paris, PUF, 1987.
- BOLTANSKI, Luc, "La dénonciation", *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, n° 51, mars 1984, pp 3-40.
- BORNOT, Françoise et Anne CORDESSE, *Le téléphone dans tous ses états*, Actes Sud, 1982.

- BOULLIER, Dominique, "Cohabiter en Zup et sur la CB", *Annales de la Recherche Urbaine*, n°34, Juin-Juillet 1987, pp. 65-72.
- BOULLIER, Dominique, "Distance et appartenance dans les groupes médiatisés", Communication au 5e Congrès national des Sciences de l'Information et de la Communication, Rennes, mai 1986.
- BOULLIER, Dominique, *Du rapport de générations dans le champ résidentiel. La construction des groupes d'âge adolescents*, thèse de Doctorat de l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales, Paris, 1987.
- BOULLIER, Dominique, "Autres outils, autres communications" in MARCHAND et ANCELIN (eds) *Telematique. Promenade dans les usages*, Paris, La Documentation Française, 1984.
- BOULLIER, Dominique, "Espace hertzien et espace public" *Espaces et Sociétés*, Avril 1988.
- BOULLIER, Dominique et Josée BETAT, *Y a-t-il un client dans le réseau ? Techniques de communication et lien social dans le transport*, Rennes, LARES-SNCF, 1987.
- BOULLIER, Dominique, (avec la collaboration de Josée BETAT), *La conversation télé*, Rennes, LARES, 1987.
- BOULLIER, Dominique, (avec la collaboration de Martine BLEUZEN), *L'impossible fraternité des ondes. La communication cibiste*, Rennes, LARES-CCETT, 1985.
- BOULLIER, Dominique, *Autres outils, autres communications. Trois études ethnosociologiques à propos de la télématique en lieux publics (Telem-Nantes)*, Rennes, LARES-DGT, 1983.
- BOULLIER, Dominique, "Les recherches comme échange de langues, de styles et de codes", *Actions et recherches Sociales*, 1984, N° 2.
- BOULLIER, Dominique, "Quand communiquer, c'est co-opérer", *Bulletin de l'IDATE*, juillet 1985, n° 20, pp. 145-155.
- BOURDIEU, Pierre, "Les rites comme actes d'institution", *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, n° 43, Juin 1982.
- BOURDIEU, Pierre, *La distinction. Critique sociale du jugement*, Paris, Minuit, 1979.
- BOURDIEU, Pierre, *Ce que parler veut dire*, Paris, Fayard, 1984.
- BRIOLE, Alain et Adam F. TYAR, *Fragments des passions ordinaires, essai sur le phénomène de télésociabilité*, Paris, La Documentation Française, 1987.
- BRIOLE, Alain et alii, "La télécommunication téléconviative", *Réseaux*, n° 2, Nov. 1983.
- CALLON, Michel et Bruno LATOUR, "Les paradoxes de la modernité. Comment concevoir les innovations ?", *Prospective et Santé*, n° 36, 1985, pp.13-25.

- CALLON, Michel, "Eléments pour une sociologie de la traduction. La domestication des coquilles Saint-Jacques et des marins-pêcheurs dans la baie de Saint-Brieuc", *L'année sociologique*, 1986, 36, pp.169-208.
- CHAMBAT Pierre et Alain EHRENBURG, *Télévision. Essai d'identification d'un objet*, Paris, IRIS, 1986.
- CHARON, Jean-Marie et Eddy CHERKI, *La télématique domestique, état et perspectives*, Paris, CEMS, 1985, rapport pour la commission du Suivi des Expériences Télématiques pour le grand public, La Documentation Française.
- CHARON, Jean-Marie, *Les acteurs de l'innovation télématique*, Paris, SPES-France Télécom, 1988.
- CICOUREI, Aaron, *La sociologie cognitive*, Paris, PUF, 1979.
- de CERTEAU, Michel et Luce GIARD, *L'ordinaire de la communication*, Paris, DALLOZ, 1983.
- de CERTEAU, Michel, *L'invention du quotidien*, Paris, UGE (10/18), 1980.
- CLAISSE, Gérard, *Transports ou télécommunications, les ambiguïtés de l'ubiquité*, Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 1983.
- DONZEL, André, *Les voix du réseau. Une expérience de "téléconviativité" à Marseille*, Marseille, CACES, 1983 (ronéo).
- FLAHAUT, François, "Sur le rôle des représentations supposées partagées dans la communication", *Connexions*, n° 38, 1982.
- FLICHY, Patrice, *Les industries de l'imaginaire*, Grenoble, PUGINA, 1980.
- FOUCAULT, Michel, *La volonté de savoir (Histoire de la sexualité I)*, Paris, Gallimard, 1976.
- FOUCAULT, Michel, *Surveiller et punir. Naissance de la prison*, Paris, Gallimard, 1975.
- GAGNEPAIN, Jean, *Du vouloir dire. Traité d'épistémologie des Sciences Humaines* (tome 1, Du Signe, de l'Outil), Paris, Pergamon Press, 1982, (t. 2 de la Personne, de la Norme, à paraître).
- GARFINKEL, Harold, *Studies in ethnomethodology*, Englewood Cliffs, N.J., Prentice Hall, 1967.
- GAUCHET, Marcel, "Des deux corps du roi au pouvoir sans corps. Christianisme et politique", *Le Débat*, N° 14 et N° 15, 1981.
- GOFFMAN, Erving, *La mise en scène de la vie quotidienne* (2 tomes), Paris, Editions de Minuit, 1973.
- GOFFMAN, Erving, *Les rites d'interaction*, Paris, Editions de Minuit, 1974.

- GOFFMAN, Erving, *Forms of Talk*, Philadelphia., University of Pennsylvania press, 1981.
- GUILLAUME, Marc et Yann de KERORGUEN, *Le téléphone et au-delà*, Paris, IRIS-Paris X-DGT, 1986.
- GUILLAUME, Marc, *Eloge du désordre*, Paris, Gallimard, 1978.
- GUMPERZ, John G., and Dell HYMES (eds), *Directions in Sociolinguistics, the Ethnography of Communication*, New York, Holt, Rinehart and Winston, 1972.
- GUMPERZ, John G., *Discourse strategies*, New-York, Cambridge University Press, 1982.
- HABERMAS, Jürgen, *La technique et la science comme idéologie*, Paris, Gallimard, 1973.
- HABERMAS, Jürgen, *L'espace public*, Paris, Payot, 1978.
- HABERMAS, Jürgen, *Théorie de l'agir communicationnel*, Paris, Fayard, 1987 (2 tomes).
- HAERINGER, J., *Appels à l'inconnu; l'aide téléphonique par SOS amitié*, Toulouse, Privat, 1980.
- HANNERZ, Ulf, *Explorer la ville*, Paris, Ed. Minuit, 1983.
- HENNION, Antoine, "Une sociologie de l'intermédiaire, le cas du directeur artistique de variétés", *Sociologie du travail*, n° 4, 1983, pp. 459-473.
- IHDE, Don, "The experience of technology: human-machine relations", *Cultural Hermeneutics*, 2, 1974, pp. 267-279.
- JACQUES, Francis, *Dialogiques. Recherches logiques sur le dialogue*, Paris, PUF, 1979.
- JOSEPH, Isaac, *Le passant considérable. Essai sur la dispersion de l'espace public*, Paris, Librairie des Méridiens, 1985.
- KAPFERER, Jean-Noël, *Rumeurs*, Paris, Le Seuil, 1986.
- LACAN, Jacques, *Ecrits*, Paris, Editions du Seuil, 1966.
- LACAN, Jacques, *Le séminaire, Livres II et XI*, Paris, Editions du Seuil.
- LASCH, Christopher, *The Culture of Narcissism. American Life in An Age of Diminishing Expectations*, New-York, Norton, 1979. (Traduction française, *Le complexe de narcissisme. La nouvelle sensibilité américaine*, Paris, Laffont, 1980).
- LATOUR, Bruno, *Les Microbes, Guerre et Paix Suivi de Irréductions*, Paris, A.M. Métailié-Pandore, 1984.

- LATOUR, Bruno, "Sociology of a door or how to describe socio-technical imbroglis", Paper for the International Workshop on the Integration of Social and Historical Studies of Technology, Twente, Holland, 1987.
- LAUTREDOU, Florence, *Ombres solaires*, Paris, Ed. F. Bourin, 1988.
- LEFORT, Claude, *Les formes de l'histoire. Essais d'anthropologie politique*, Paris, Gallimard, 1978.
- LEGENDRE, Pierre, *L'amour du censeur. Essai sur l'ordre dogmatique*, Paris, Editions du Seuil, 1974.
- LEGENDRE, Pierre, *L'empire de la vérité. Introduction aux espaces dogmatiques industriels*, Paris, Fayard, 1983.
- LEGENDRE, Pierre, *L'inestimable objet de la transmission. Etude sur le principe généalogique en Occident*, Paris, Fayard, 1985.
- LEGENDRE, Pierre, *Paroles poétiques échappées du texte. Leçons sur la communication industrielle*, Paris, Editions du Seuil, 1982.
- LIPOVETSKY, Gilles, *L'ère du vide. Essais sur l'individualisme contemporain*, Paris, Gallimard, 1983.
- Mac LUHAN, Marshall, *Pour comprendre les media*, Paris, Mame, 1968.
- Mac QUAIL, Denis, *Communication*, London, Longman, 1975 (2nd ed., 1984).
- MALLEIN, Philippe, TOUSSAINT Yves et Francis ZAMPONI, *Les processus de médiation dans les nouvelles technologies de communication. Deux études de cas*, Grenoble, CEPIS-DGT, 1987 (ronéo).
- MARCHAND, Marie, *La grande aventure du Minitel*, Paris, Larousse, 1987.
- MARCHAND, Marie et le SPES (ed.), *Les paradis informationnels. Du Minitel aux services de communication du futur*, Paris, Masson, 1987.
- MARCHAND, Marie et Claire ANCELIN (éds.), *Télématique. Promenade dans les usages*, Paris, La Documentation Française, 1984.
- MARIN, Louis, "Pouvoir du récit et récit du pouvoir", *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 25, Janvier 1979.
- MATTELART, Armand et Michèle, *Penser les medias*, Paris, La Découverte, 1985.
- MAUSS, Marcel, *Sociologie et anthropologie*, Paris, PUF, 1950.
- MEAD, George H., *L'esprit, le soi, la société*, Paris, PUF, 1963.
- MERCIER, Pierre-Alain, Victor SCARDIGLI et Roland TOURREAU, *Télématique et vie locale. L'expérience Aspasie à Marne-la-Vallée*, Paris, CNRS-Plan Urbain, 1986.

- MERCIER, P.A., PLASSARD, F. et V. SCARDIGLI, *La société digitale, les nouvelles technologies du futur quotidien*, Paris, Le Seuil, 1984.
- MIEGE, Bernard et Michel SOUCHON (sous la direction de), *Les lueurs de Claire*, Grenoble, Gresec-INA, 1983 (ronéo).
- MILLER, Gérard, *Les pousse-au-jour du maréchal Pétain*, Paris, Le Seuil, 1973.
- OURY, Jean, *Il, donc*, Paris, UGE (10-18), 1978.
- PARK, Robert, E. W. BURGESS and R. D. Mc KENZIE, *The City*, Chicago, University of Chicago press, 1967 (1ère édition, 1925).
- PERGNIER, Maurice, *Les fondements sociolinguistiques de la traduction*, Thèse de doctorat soutenue en 1976 à l'université Rennes 2, Lille, Atelier de reproduction des thèses, 1978.
- PERRIAULT, Jacques, *Mémoires de l'ombre et du son. Une archéologie de l'audio visuel*, Paris, Flammarion, 1982.
- PESEL, André, "De la conversation chez les précieuses", *Communications*, n°30, 1979.
- PEYRE, Christiane et Yves RAYNOUARD, *Histoires et légendes du Club Méditerranée*, Paris, Le Seuil, 1971.
- PINAUD, Christian, *Entre nous, les téléphones*, Paris, Insep éditions, 1985.
- PROULX, Serge (sous la direction de), *Vivre avec l'ordinateur, les usagers de la micro-informatique*, Ottawa, Vermette, 1988.
- QUERE, Louis, *Des miroirs équivoques. Aux origines de la communication moderne*, Paris, Aubier, 1982.
- RAYMOND, Henri, "L'utopie concrète. Recherches sur un village de vacances", *Revue Française de Sociologie*, 1960, I, 323-333.
- RAYMOND, Henri, "Hommes et dieux à Palinaro. Observations sur une société de loisirs", *Esprit*, n° 27,4, 1959.
- REGAZZOLA, Thomas, "Médias, contenus, territoires", *Espaces et sociétés*, n° 50, 1987.
- ROBERTS, Sian T., "Talkabout, la téléconvivialité en Grande-Bretagne", *Bulletin de l'IDATE*, n° 12, 1983.
- ROUSSEL, Luois et Odile BOURGUIGNON, *Généralisations nouvelles et mariage traditionnel*, Paris, PUF, (Cahier de l'INED n° 86), 1978.
- ROUSSEL, Louis, *Le mariage dans la société française*, Paris, PUF (Cahier de l'INED n°73), 1975.

- SACKS, SCHEGLOFF and JEFFERSON, "A simplest systematics for the analysis of turn taking in conversation", *Language*, n° 50.
- SAUVAGE, André, *Localité et société. Du quartier au voisinage*, Rennes, Larc, 1985.
- SAVILLE-TROIKE, Muriel, *The Ethnography of Communication. An Introduction*, Oxford, Basil Blackwell, 1982.
- SCHEGLOFF, E. and SACKS, Harvey, "Opening up closings", *Semiotica*, n° 8, 1973.
- SCHEGLOFF, Emmanuel A. "Sequencing in conversational openings", in GUMPERZ, HYMES (eds), *Directions in Sociolinguistics*, 1972.
- SCHUTZ, Alfred, *The Phenomenology of the Social World*, Evanston, Northwestern University Press, 1962.
- SEARLE, J. R., *Les actes de langage*, Paris, Hermann, 1972.
- SEARLE, J.R., *Sens et expression*, Paris, Editions de Minuit, 1982.
- SENNETT, Richard, *Les tyrannies de l'intimité*, Paris, Le Seuil, 1979.
- SERRES, Michel, *Hermès. La traduction*, Paris, Minuit.
- SERRES, Michel, *Hermès I. La communication*, Paris, Minuit, 1968.
- SFEZ, Lucien, *Critique de la communication*, Paris, Le Seuil, 1987.
- SIBONY, Daniel, *Le groupe inconscient. Le lien et la peur*, Paris, Christian Bourgois, 1980.
- SIMMEL, Georg, "Sociologie de la sociabilité", *Urbi* n° III, 1980.
- STEINER, George, *Après Babel, une poétique du dire et de la traduction*, Paris, Albin Michel, 1975.
- STOURDZE, Yves, "Le statut de l'opérateur humains dans les réseaux de communication", *Revue internationale des sciences sociales*, n° 2, 1980.
- STOURDZE, Yves, *Les ruines du futur*, Paris, Utopie, 1979.
- STRAUSS, Anselm, *Negotiations*, San Francisco, Jossey-Bass, 1978.
- TAP, Pierre (ed), *Identités collectives et changements sociaux*, Toulouse, Privat, 1979.
- TAP, Pierre (ed), *Personnalisation et identité individuelle*, Toulouse, Privat, 1980.
- TETRALOGIQUES, *Problèmes d'ergologie. Actes de recherche de l'UER du langage et des sciences de la culture*, Rennes 2, 1986.
- TOSQUELLES, François, "Religieux et religieuses au service du malade mental. De l'aspect thérapeutique de la relation malade-religieux hospitaliers", *Présences*, n° 70, 1960 (republié dans *L'inter-dit*, n° 2, Nantes, 1978).

- TOURNIER, Michel, *Vendredi ou les limbes du Pacifique*, Paris, Gallimard, 1972.
- TURKLE, Sherry, *The second self*, New York, Simon and Schuster, 1985.
- TYAR, Adam-Franck, "La communication à distance ou la fantaisie du réel", *Espaces et Sociétés*, n° 50, 1987.
- VAN GENNEP, Arnold, *Les rites de passage*, Paris, Mouton, 1969 (1ère éd. 1909).
- VERON, Eliseo, *L'espace, le corps, le sens. Ethnographie d'une exposition*, Paris, Centre Georges Pompidou, 1983.
- VINAY, Jean-Paul, "La traduction humaine", in Martinet (éd.), *Le langage*, La Pléiade.
- VIVERET, Patrick, *Les médiateurs dans les nouvelles technologies de communication*, Paris, DGT-SPES (ronéo), 1985.
- VITALIS, André, *Les enjeux socio-politiques et culturels du système télématique Telem*, Nantes, LIANA-DGT, 1983. (ronéo).
- WATZLAWICK, BEAVIN, JACKSON, *Une logique de la communication*, Paris, Le Seuil, 1972.
- WEINREICH, Uriel, *Languages in Contact*, La Haye, Mouton, 1962 (2ème éd.; 1ère éd., NY, 1954).
- WEINREICH, Uriel, "Unilinguisme et Multilinguisme" in Martinet (éd.), *Le langage*, La Pléiade.
- WINKIN, Yves, *La nouvelle communication*, Paris, Le Seuil, 1981.
- WIRTH, Louis, "Urbanism as a way of life", *American Journal of Sociology*, 44, 1938.
- WIRTH, Louis, *Le ghetto*, Paris, Aubier, 1980 (1ère éd. 1928).
- YONNET, Paul, *Jeux, modes et masses, 1945-1985*, Paris, Gallimard, 1985.

Que de dispositifs pour vouloir notre bonheur tout en vantant notre liberté : citizen-band et téléconvivialité se sont essoufflées ou ont disparu mais fonctionnent selon les mêmes principes que les messageries télématiques qui font fortune. Le Club Méditerranée, florissant, et les Parcs de Loisirs, à l'état de projets mirobolants en France, montrent que ce programme individualiste de la connexion généralisée dépasse largement le cadre des "technologies de communication". Ces 5 dispositifs techniques et organisationnels sont étudiés en détail ainsi que la vie, électronique ou non, de ces connectés ordinaires, poussés à la jouissance. Il apparaît qu'on y organise de façon performante le tri des individus et le tripot des désirs mais qu'à défaut de référent, on n'accède pas à l'institution, qui, grâce à l'interdit, rendrait ces univers seulement vivables, en ordonnant les places de chacun. "Fais ce que voudras" se confirme être un précepte non seulement fallacieux mais tyrannique et destructeur.